

@

KAO TONG-KIA

LE PI-PA-KI

ou

**L'HISTOIRE
DU LUTH**

Traduit du chinois par

Antoine BAZIN

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

à partir de :

LE PI-PA-KI ou L'HISTOIRE DU LUTH

Drame chinois par **KAO-TONG-KIA**,

représenté à Péking, en 1404, avec les changements de **MAO-TSEU**,

Traduit sur le texte original par
Antoine BAZIN (1799-1863)

Imprimerie royale, Paris, 1841. 276 pages.



mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

A

MONSIEUR VILLEMAIN

Ministre de L'Instruction Publique.

HOMMAGE

DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

offert
par le traducteur

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TABLE

Avertissement du traducteur

Préface ou Dialogue entre un éditeur chinois et un jeune lettré

Personnages

Argument

- Tableau I. — Dans la maison de Tsai, le youen-waï.
Tableau II. — Dans la maison du seigneur Nieou, précepteur de la famille impériale.
Tableau III. — Dans la maison du seigneur Nieou.
Tableau IV. — Sur une grande route qui mène à Tchang-ngan.
Tableau V. — Dans la salle des examens.
Tableau VI. — Dans la maison de Tsai, le youen-waï.
Tableau VII. — Dans la maison du seigneur Nieou.
Tableau VIII. — Dans la maison du seigneur Nieou.
Tableau IX. — Dans le palais impérial.
Tableau X. — Dans le bureau de bienfaisance du district de Tchîn-lieou.
Tableau XI. — Dans l'hôtel du Tchoang-youen.
Tableau XII. — Dans la maison de Tsai, le youen-waï.
Tableau XIII. — Dans la maison de Tsai, le youen-waï.
Tableau XIV. — Dans la bibliothèque du seigneur Nieou.
Tableau XV. — Dans la chambre de Tsai, le youen-waï.
Tableau XVI. — Dans une rue de Tchîn-lieou.
Tableau XVII. — Dans la maison du seigneur Nieou.
Tableau XVIII. — Dans le cimetière de Tchîn-lieou.
Tableau XIX. — Dans la maison de Tsai, le youen-waï.
Tableau XX. — Dans l'appartement de Tsai-yong.
Tableau XXI. — Dans l'hôtel du seigneur Nieou.
Tableau XXII. — Dans le temple d'Amida-Bouddha.
Tableau XXIII. — Dans l'hôtel du seigneur Nieou.
Tableau XXIV. — Dans la bibliothèque de Tsai-yong.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

@

p.VII Le Pi-pa-ki, ou l'Histoire du luth, fut composé, vers la fin du XIVE siècle de notre ère, par un écrivain chinois appelé Kao-tong-kia, dont le surnom était Tsé-tching. Ce drame célèbre, *qui fait aujourd'hui couler tant de larmes* ¹, qui fut regardé, sous la dynastie Thaï-thsing (actuellement régnante), comme *l'ouvrage le plus utile aux mœurs* ², et comme le chef-d'œuvre du théâtre chinois, n'obtint, du vivant de l'auteur, que des succès fort équivoques ³. En 1404, la deuxième année de la période Yong-lo des Ming, il fut représenté pour la première fois avec les changements de Mao-tseu. Mao-tseu était un savant commentateur ; qui perdit la vue à force de travailler ⁴, et qui avait ce qui manque p.VIII ordinairement aux commentateurs, de l'esprit et du goût. Le drame de Kao-tong-kia, *revu et corrigé*, fut accueilli avec enthousiasme, et l'on rendit à la mémoire de l'auteur un tardif et inutile hommage. Trois siècles après, on recommandait la lecture du Pi-pa-ki *aux époux, aux fils et aux serviteurs de l'État*.

天	可	者	瑟	不	臣	瑟
下	不	尤	天	可	者	瑟
之	讀	不	下	不	亦	瑟
爲	瑟	可	之	讀	不	瑟
夫	爲	不	爲	瑟	可	瑟
者	婦	讀	子	爲	不	瑟
不		瑟	者		讀	瑟

5

¹ Voyez la préface de l'éditeur chinois, p. 7.

² *Ibid.* p. 15.

³ *Ibid.* p. 9.

⁴ *Ibid.* p. 8.

⁵ Voyez le Pi-pa-ki, édit. du docteur Ching-chan, chap. IV, pag. 11 v.

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

Une des éditions du Pi-pa-ki sur lesquelles j'ai travaillé ne renferme pas moins de quatorze préfaces ; mais, pour prévenir autant qu'il est en moi certaines objections, et afin que le lecteur ne me reproche pas une lacune, ^{p.IX} relativement à la biographie de Kao-tong-kia, je dois avertir que si l'on vante beaucoup dans ces préfaces le talent naturel de l'auteur et l'usage qu'il en a fait, on n'y parle jamais de son caractère et des circonstances de sa vie. Il est vraisemblable qu'on ignore l'époque précise de sa naissance, qu'il vécut dans la retraite et mourut dans la pauvreté. Une parodie des examens publics dans le cinquième tableau du Pi-pa-ki, quelques allusions contre le système des études dans le quatrième, une ironie assez profonde dans presque tous les autres, et un ton d'amertume que l'éditeur lui-même signale dans sa préface ¹, annoncent un amour-propre froissé. J'inclinerais à croire que l'auteur avait échoué au concours dans sa jeunesse, si une charmante nouvelle, traduite du chinois par M. Théodore Pavie ², ne nous apprenait que sous la dynastie des Thang, au commencement du VIII^e siècle de notre ère, c'est-à-dire cinquante ans environ après l'institution des examens publics, on se moquait déjà des examinateurs.

^{p.X} A défaut de notices biographiques sur l'auteur, on trouve un grand nombre de notices littéraires sur l'ouvrage. Les critiques cherchent avec curiosité les sources historiques où Kao-tong-kia a puisé le sujet de son drame ; ils citent deux ou trois anecdotes que j'ai rapportées dans le Dialogue entre un éditeur chinois et un jeune lettré. Chaque mot devient pour eux l'objet d'un commentaire, et l'on pourrait dire de Kao-tong-kia, comme un anglais de Shakespeare : « Criticism has been drawn to the very

¹ Préface de l'éditeur chinois, p. 16.

² *Li-tai-pé*. Voyez le [Choix de Contes et nouvelles](#), trad. du chinois par M. Théodore Pavie, p. 97 et suiv.

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

dregs in commentaries upon his words and witticisms. » Quant au style, les critiques se livrent à des recherches sur les emprunts faits par Tong-kia aux poètes de la dynastie des Thang ; et Ching-chan, éditeur sévère, à l'œil de qui rien n'échappe, ne manque jamais de les signaler. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que la main qui a tracé les caractères du Pi-pa-ki n'était pas une *main vulgaire* 俗手. Le Pi-pa-ki est un de ces ouvrages qui marquent l'état d'une littérature et la font estimer ; Kao-tong-kia a de la naïveté, de l'esprit, de la sensibilité et de la verve. Au reste, je laisserai parler ses personnages.

p.XI Mais voici l'utilité qu'offre cette publication.

D'abord, avec la traduction du Pi-pa-ki, on pourra juger des progrès que l'art dramatique a faits chez les Chinois, dans un espace de cent années, du XIV^e au XV^e siècle de notre ère. Tous les drames qu'on a traduits jusqu'à présent sont tirés du répertoire des Youen, et appartiennent à la fin du XIII^e siècle ; le Pi-pa-ki a été représenté sous la dynastie des Ming, au commencement du XV^e. Que l'on prenne donc *Le jeune Orphelin de la famille de Tchao*, qui a fourni des situations à Voltaire ; *Les Chagrins dans le palais des Han* ou *La Vengeance de Teou-ngo*, pour les comparer au Pi-pa-ki, et l'on reconnaîtra la progression. L'exposition du sujet, dans le premier tableau du Pi-pa-ki, est simple, claire et naturelle ; une pareille scène vaut déjà mieux à elle seule qu'un drame tout entier de la dynastie précédente. Dans le dialogue, le style a de la vivacité et du mouvement. Plus que tous les écrivains dramatiques qui l'ont précédé, Kao-tong-kia intéresse par le récit des faits et la variété des incidents, par le mérite et la singulière beauté des détails. Chaque personnage a une physionomie p.XII distincte : Nieou-chi ne ressemble pas à Tchao-ou-niang ; Tchao-ou-niang est au-dessus de son sexe. On

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

ne croit pas, en l'écoutant, qu'elle sera mise un jour au nombre des femmes vertueuses de la Chine, on en est sûr ; Nieou-chi a plus de douceur, plus de modestie, plus d'amabilité. La morale de Kao-tong-kia est supérieure à celle des écrivains des Youen. Il est visible que cet auteur cherche à se garantir des fautes qu'on avait reprochées à Wang-chi-fou ¹. On ne saurait guère lui faire un crime d'avoir négligé la contexture de son drame ou la liaison des parties. Je ne veux rien dire de superflu, mais si j'avais pu, en me renfermant dans les conditions et les limites d'un avertissement, entretenir le public du *dualisme*, des procédés d'expression qui en dérivent, du *parallélisme* et de la forme si souvent antithétique des phrases chinoises, on aurait su pourquoi la science de l'intrigue dramatique n'a pas fait à la Chine et n'y fera jamais beaucoup de progrès. On y aime trop les contrastes. Lorsque les représentations théâtrales ouvrirent, sous ^{p.XIII} la dynastie des Song, une nouvelle carrière au génie, les poètes, autant par goût que par nécessité, négligèrent la *liaison des parties* pour ne s'attacher qu'au choix des situations et à *l'opposition des scènes entre elles*. L'éditeur établit un parallèle entre le Si-siang-ki et le Pi-pa-ki. Veut-on savoir dans quel but ? c'est pour démontrer que ces deux drames expriment un *rapport d'opposition*.

Avec la préface ou le dialogue que j'ai placé à la tête du Pi-pa-ki, on pourra établir des points de comparaison et juger des progrès que l'art de la critique avait faits sous le règne de Khang-hi. Ici la progression se fait sentir à chaque ligne, à chaque phrase. Quoique le drame chinois ait un but hors de lui-même ², les deux interlocuteurs ne confondent plus, comme au temps du philosophe Tchou-hi, les règles de l'art avec les préceptes de la morale. Cette

¹ Auteur d'un drame célèbre intitulé : [Si-siang-ki, Histoire du Pavillon d'occident](#).

² Voyez la Préface de l'éditeur chinois, p. 6 ; voyez aussi mon Introduction au Théâtre chinois des Youen, p. XXVII et suiv. On y établit que l'art n'est point fait pour l'art. Cette vieille théorie est encore débattue de nos jours.

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

préface nous révèle d'ailleurs l'existence d'une classe d'écrivains qui se consacrent à la ^{p.XIV} critique, et travaillent, non comme les scholiastes de la dynastie des Song, sur les *anciens auteurs*, mais sur les auteurs modernes et particulièrement sur les écrivains dramatiques. Les uns s'attachent à recueillir des pièces de théâtre inédites, d'anciens manuscrits ¹, ou à mettre des collections en ordre ; d'autres s'appliquent à rédiger des catalogues et des index ² ; ceux-ci publient des dissertations sur les drames ³ ; ceux-là cherchent à faire le dénombrement des ouvrages de chaque auteur dramatique ⁴.

Enfin, avec le Pi-pa-ki, on pourra se faire une idée très exacte des modifications que le temps a fait subir aux mœurs et aux coutumes, aux idées religieuses et philosophiques des Chinois. J'aurais pu traduire un monument d'une époque plus récente ; mais, outre que les chefs-d'œuvre de littérature sont rares, même à la Chine (bien qu'une Bibliothèque fameuse ⁵ renferme, dit-on, cent soixante et dix mille ^{p.XV} volumes d'élite), quelques lecteurs auraient cru apercevoir, dans un monument d'une date moins reculée, une influence européenne. Le Pi-pa-ki nous représente les mœurs chinoises telles qu'elles étaient au commencement du XVe siècle. Il n'y a peut-être pas une époque dans l'histoire de la civilisation asiatique qui mérite autant de fixer l'attention des historiens et des philosophes que celle dont le Pi-pa-ki nous retrace les mœurs. La religion chrétienne n'avait pas encore pénétré dans le céleste empire avec les Ricci ⁶, les

¹ Voyez la Préface de l'éditeur chinois, p. 9.

² Voyez le Youen jin-pé-tchong, édit. de la Bibliothèque de l'Arsenal (Considérations générales), p. 3 et suiv.

³ *Ibid.* p. 17 et suiv.

⁴ Préface de l'éditeur, p. 9.

⁵ La bibliothèque de l'empereur Kien-long.

⁶ Ce ne fut qu'en 1583 que le P. Mathieu Ricci, célèbre jésuite et fondateur de la mission de la Chine, obtint la permission de s'établir à Tchao-king-fou. ([Abel-Rémusat, Nouveaux Mélanges asiatiques, t. II, p. 208.](#))

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

Schall et les Intorcetta ; avec les Gerbillon, les Gaubil, les Visdelou, les Prémare et les Parrenin ; mais le bouddhisme, qui s'était mêlé depuis longtemps aux mœurs, aux coutumes, à tous les éléments de la civilisation chinoise, sans toutefois les dominer ¹, le bouddhisme venait de monter sur le trône avec le fondateur de la dynastie des Ming, avec Hong-wou, personnage extraordinaire, contemporain de Tamerlan. La Chine _{p.XVI} se couvrait alors de pagodes et de monastères ; de grandes transformations s'opéraient *jusque dans le culte national* ². Or, en analysant le _{p.XVII} Pi-pa-ki avec attention, l'on peut y remarquer

¹ Voyez mon Introduction au Théâtre chinois, p. XXXIII.

² Ceci paraîtra peut-être invraisemblable ; mais comme je ne demande pas à être cru sur mes assertions, je vais indiquer mes sources et citer des faits tirés du *Ming-i-tong-tchi* (Géographie des Ming), et du *Thai-thsing-i-tong-tchi* (Géographie des Mandchous). Il existait à Péking, au commencement de la dynastie des Ming, un temple qu'on appelait *Thien-ti-than*, "Temple du Ciel et de la Terre". Ce magnifique temple, dans lequel chaque année, au solstice d'hiver, les petits-fils de Tchinghis-khan (Gengis-khan) offraient, comme chefs suprêmes de l'État et de la religion, des sacrifices au Ciel et à la Terre, était situé sur une éminence, hors de l'enceinte de la ville impériale, au Sud de la porte Tching-yang, et n'avait pas moins de dix lis (une lieue) de circonférence^a. Il subsista jusqu'à la neuvième année *kia-tsing* de la dynastie des Ming (1530)^b, époque à laquelle l'empereur Chi-tsong *institua des règlements pour les sacrifices distincts que l'on devait offrir au Ciel et à la Terre*.

Le temple *commun* du Ciel et de la Terre fut *démoli par ordre de Chi-tsong*. On construisit alors deux temples *séparés*, le temple du Ciel et le temple de la Terre. Le nouveau temple du Ciel fut élevé sur l'emplacement de l'ancien temple du Ciel et de la Terre ; le temple de la Terre fut bâti hors du mur d'enceinte et au nord de la porte *Ngan-ting*^c. Du reste les plus beaux monuments de l'architecture moderne des Chinois sont de cette époque. Le temple consacré *aux esprits de la terre et des céréales, ché-tsi-than*, fut construit la huitième année *yong-lo* des Ming (en 1411), et sous la dynastie actuelle, la vingt et unième année *kien-long* (en 1756), comme il avait beaucoup souffert, on y fit des réparations par ordre de l'empereur^d. On pourrait croire que l'érection du *Sien-nong-than* ou temple consacré à *l'inventeur de l'agriculture* remonte à la fondation de Péking ou aux premières années du règne de Khoubilai-khan. Ce serait une erreur. Les géographes chinois nous apprennent que le *Sien-nong-than*, dont la circonférence est de six lis (1776 toises), et dans l'enceinte duquel l'empereur Tao-kouang (aujourd'hui régnant) va chaque année labourer la terre et offrir un sacrifice au ciel, fut construit la première année *kia-tsing* des Ming (en 1522)^e, et réparé la dix-neuvième année *kien-long* (1754)^f. L'origine des principales institutions littéraires et philanthropiques de Pé-king remonte aux premières années *yong-lo* des Ming. En 1404, on changea l'organisation du *collège impérial Koué-tseu-kien*, et l'on fonda, dans le *palais de l'académie des Han-lin, Han-lin-youen*, une école d'interprètes et un bureau de traduction pour les langues étrangères. L'établissement de la *pharmacie centrale de Péking Hoei-min-yo-kou*, où l'on distribue des médicaments aux pauvres, est de la même époque.

a. Ming-i-tong-tchi, *King-ssé* k. I, fol. 1 v. — b. Thai-thsing-i-tong-tchi. *Tchi-li*, k. I, p. 4 v. — c. *Ibid. loc. cit.* — d. Thai-thsing-i-tong-tchi, *King-ssé*, p. 7. — e. *Ibid. King-ssé*, k. I, p. 6 v. — f. *Ibid. loc. cit.*

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

des preuves incontestables de l'influence du bouddhisme et des progrès de la civilisation ^{p.XVIII} chinoise. Le Mémorial des rites (Li-ki) n'est plus pour l'auteur qu'un vaste répertoire de formules inusitées, dont on trouve à peine le sens. Quand une *entremetteuse* se présente devant le *précepteur de la famille impériale*, tenant une cognée d'une main et une balance de l'autre, le vénérable *magistrat* ne comprend rien à cet attirail superflu. Ce n'est pas que l'auteur oublie de placer dans la bouche de ses personnages des apophtegmes, des maximes de l'antiquité ; mais on devine facilement que les interlocuteurs disent autre chose que ce qu'ils croient. Mao-tseu lui-même, véritable hérétique d'interprétation, proteste deux ou trois fois contre quelques faux préceptes de la philosophie de Confucius et contre les devoirs factices qu'elle impose ¹. Dans ces jeux de l'érudition chinoise, le lecteur n'est point exposé au risque de prendre un trait d'ironie pour un trait de mœurs.

Tels sont, à mon avis, les divers aspects sous lesquels on peut envisager cette publication.

^{p.XIX} J'ai réuni trois éditions du texte du Pi-pa-ki : l'édition de la Bibliothèque du roi, qui n'est pas remarquable par son exécution typographique, mais qui est ponctuée et contient quarante-deux gravures en bois d'un certain mérite ; l'édition du docteur Ching-chan, dans laquelle le texte est accompagné d'un commentaire perpétuel, et forme six cahiers d'un petit format ; puis une troisième édition qui appartient à M. Stanislas Julien et qui est parfaitement semblable à la première. L'édition de la Bibliothèque royale et l'édition de Ching-chan offrent des variantes à chaque ligne, et souvent des différences notables. Comme je n'avais pas à discuter le mérite de chaque leçon dans un ouvrage de ce

¹ Voyez les notes du commentateur chinois, p. 121 et 141.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

genre, j'ai traduit, à ma convenance, tantôt sur un texte et tantôt sur l'autre. J'ai retranché quelques tableaux du drame et choisi les meilleurs, *non ceux qui m'ont semblé tels*, mais ceux que l'éditeur chinois approuve sans restriction. Il y a cependant une scène très médiocre, une scène que Ching-chan critique (c'est la dix-neuvième), et que je n'ai pas omise, précisément parce qu'il la critique plus que toutes les autres, afin ^{p.xx} que l'on pût juger du goût des commentateurs chinois.

Le texte de la préface ou du Dialogue présentait des obstacles presque insurmontables à un traducteur qui n'a pas fait du style ancien l'objet particulier de ses études. C'est donc un devoir pour moi de remercier encore le savant professeur du Collège de France ; M. Stanislas Julien est venu à mon secours, et il y est venu avec son obligeance accoutumée, son immense lecture, son inépuisable mémoire et la sagacité profonde qu'il porte dans l'interprétation des textes les plus difficiles. C'est peu de ces lumières si précieuses ; l'habile sinologue a bien voulu me communiquer plusieurs notes sur des faits anecdotiques qui m'étaient inconnus et auxquels le poète fait allusion. — Dans le dialogue qui va suivre, le Pi-pa-ki est soumis à l'examen de l'éditeur Ching-chan et d'un jeune lettré ; le lecteur pourra donc apprécier les nobles sentiments que cet examen inspire aux deux interlocuteurs, avant de juger lui-même le plus beau monument dramatique des Chinois.

@

PRÉFACE

ou

Dialogue entre un éditeur chinois et un jeune lettré

Ce dialogue est daté de la 40^e année de Khang-hi (1704)

@

LE LETTRÉ ¹

p.003 Quels sont, à votre avis, les six grands chefs-d'œuvre de la littérature chinoise ?

L'ÉDITEUR

Vous me faites là une question à laquelle il est difficile de répondre ; cependant j'ai toujours entendu dire que les ouvrages de Tchouang-tseu ², Khio-youen ³, p.004 Ssé-ma-thsien ⁴, Tou-fou ⁵, Chi-naï-ngan ⁶, et Wang-chi-fou ⁷, sont les plus beaux monuments de la littérature.

LE LETTRÉ

Comment donc ? Croyez-vous, par exemple, que Tchouang-tseu, Khio-youen, Ssé-ma-thsien, Tou-fou, Chi-naï-ngan et Wang-chi-fou aient manqué de génie ?

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, 2^e préface, pag. 4 et suiv.

² Tchouang-tseu, ancien philosophe, vivait deux siècles avant notre ère, sur la fin de la dynastie des Tcheou. Il naquit à Meng ville du royaume de Song (province de Chan-tong).

³ Khio-youen, poète de la dynastie des Tcheou. (Voyez Gonçalvez, *Arte China*, p. 354.)

⁴ Ssé-ma-thsien, le plus célèbre des historiens chinois, qu'on a surnommé *le prince de l'histoire* et *l'Hérodote de la Chine*, naquit à Long-men, dans le Chen-si, vers l'an 145 avant J. C. (Voyez la notice sur Ssé-ma-thsien, dans les *Nouveaux Mélanges asiatiques* de M. Abel-Rémusat, t. II, p. 132.)

⁵ Tou-fou, surnommé Tseu-meï, l'un des plus célèbres poètes de la Chine, naquit, vers le commencement du VIII^e siècle, à Siang-yang, dans la province de Hou-kouang. (Voyez la notice biographique sur Tou-fou, dans l'ouvrage cité ci-dessus, t. II, p. 174.)

⁶ Chi-naï-ngan, romancier chinois, vivait sous la dynastie des Kin, dans le XII^e siècle.

⁷ Wang-chi-fou, célèbre auteur dramatique, vivait sous la dynastie des Youen, dans le XIII^e siècle de notre ère. On a de lui treize pièces de théâtre.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

L'ÉDITEUR

Je ne dis pas cela.

LE LETTRÉ

Enfin ne regardez-vous pas comme des chefs-d'œuvre le Nan-hoa-king, le Li-sao-tsi, les Mémoires historiques (Ssé-ki), les Poésies de Tou-fou (Tou-chi), l'Histoire des Pirates (Choui-hou-tchouen), et le Pavillon d'Occident (Si-siang-ki) ?

L'ÉDITEUR

Ces livres sont, à coup sûr, de beaux monuments : mais le ciel et la terre font naître les hommes de génie ; ^{p.005} je n'en sais pas le nombre. Si l'on voulait compter avec les doigts tous les écrivains d'un mérite supérieur, pensez-vous qu'il ne s'en trouvât que six ?

LE LETTRÉ

Alors pourquoi cite-t-on toujours les six Thsaï-tseu (écrivains de génie) ?

L'ÉDITEUR

Entendons-nous bien ; qu'est-ce que le génie, Thsaï ? Le génie prend sa source dans la nature ; il se développe, se modifie par les passions ; il s'attache aux rites, à la justice, et, dans la crainte de s'égarer, ne marche jamais sans guide et à l'aventure. Il sait résister aux charmes du merveilleux et à la singularité des faits mythologiques. Tchouang-tseu, par exemple, s'abandonne à son imagination ; mais il atteint son but. Khio-youen a peut-être trop de verve, trop de chaleur ; mais il a de la justice et de la loyauté. Ssé-ma-thsien a du goût pour les fictions ; il se plaît à faire intervenir les êtres surnaturels ; mais il aime la vérité. Tou-fou a la naïveté d'un enfant ; mais il a de la franchise et de la candeur. C'est ainsi que chaque écrivain a son génie particulier et une manière qu'il tient de la nature. Les pirates jouent un grand rôle dans le Choui-

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

hou-tchouen ; malgré cela, Chi-naï-ngan ne s'écarte pas de la justice et de l'équité. On assiste, dans le Pavillon d'Occident, à des entretiens qui roulent sur la volupté mais il faut convenir que Wang-chi-fou entre profondément dans les passions. Je le répète, chacun de ces auteurs a un caractère d'esprit qui lui est propre : aussi les a-t-on nommés tous les six Tshäi-tseu, « écrivains de génie ». Qui oserait leur contester ce titre ? Examinez ^{p.006} les drames historiques (tchouen-khi) de la dynastie des Thang et de la dynastie des Song (720 à 1119 de notre ère), parcourez les pièces de théâtre (tsa-ki) de la dynastie des Youen (1279 à 1378), et qui forment à elles seules plus de cinq cents volumes ; lisez les pièces (nan-ssé) de la dynastie des Ming (1384 à 1573) : qu'y trouvez-vous ? Un dialogue bouffon, un amas de scènes dans lesquelles on croit entendre le tintamarre des rues ou le langage ignoble des carrefours ; les extravagances des démons et des esprits ; puis des intrigues d'amour qui répugnent à la délicatesse des mœurs : et qu'arrive-t-il de là ? Que la vue de l'homme se trouble et s'égaré, que son cœur suit le torrent des passions et finit par être submergé. Si l'on cherche le but où tendaient Pé-jin-fou, Kiao-meng-fou, Keng-kao-fou et tant d'autres écrivains de la dynastie des Youen, on reconnaît sur-le-champ que l'unique objet de leurs publications a été d'amuser la multitude par le spectacle de la joie, ou de l'émouvoir par le spectacle de la tristesse. Quant à ceux qui ont voulu perfectionner l'éducation des hommes au moyen des préceptes et des exemples, sur dix mille on n'en trouverait pas un.

LE LETTRÉ

Quelle est votre opinion sur le Pi-pa-ki ?

L'ÉDITEUR

Mon opinion est celle de Mao-tseu ; écoutez ce qu'il dit dans sa préface :

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

Un ministre qui sert son prince, un fils qui voudrait servir son père et sa mère, deux époux accomplis, une femme légitime et une concubine qui s'aiment, des amis qui se secourent : voilà les principaux personnages que Kao-tong-kia a introduits dans son drame. ^{p.007} Aussi, dès qu'on ouvre un marché quelque part, dans le plus petit des hameaux, si une troupe de comédiens arrive et que les acteurs montent sur la scène pour jouer le Pi-pa-ki, c'est à qui viendra les entendre. Et quand ils se mettent à réciter les scènes de la famine et de la séparation, la scène si pathétique et si attendrissante où Tsai-yong implore la miséricorde du fils du Ciel dans le palais impérial ; puis celles où Tchao-ou-niang vend sa chevelure pour acheter un cercueil, et ramasse de la terre pour élever un tombeau : alors, parmi tous les spectateurs, propriétaires, matrones du lieu, jeunes pâtres, bûcherons, vieillards vénérables, on n'en voit pas un seul qui n'ait les joues rouges et les oreilles brûlantes. Les larmes coulent des yeux, tous les visages sont consternés ; on n'entend plus que des soupirs, des gémissements, des sanglots, des cris ; et cela dure jusqu'à la fin de la représentation... Pour moi, je l'avoue, la première fois que je lus le Pi-pa-ki, mon admiration fut si vive que je m'écriai, dans un accès d'enthousiasme : Ce drame est vraiment le livre du septième des Tsaï-tseu ! Puis, sur-le-champ, je travaillai à la révision du texte ; j'arrêtai avec beaucoup de soin la forme de chaque phrase, et je remis mon manuscrit à mon fils Siu-tchi, en lui ordonnant de collationner la copie sur l'original, d'y faire les changements utiles et de m'aider à y mettre la dernière

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

main. Plus tard, quand je relus cet ouvrage corrigé par mon fils, qui s'était acquitté de sa tâche à merveille et avait partagé les morceaux lyriques en strophes régulières, adapté les airs aux paroles, il me sembla que je me trouvais face à face avec les anciens, et que j'avais fait revivre des personnages morts depuis plus p.008 de mille ans. Alors j'exaltai, en soupirant, l'inimitable *facture* ¹ de Kao-tong-kia, et je publiai une dissertation sur le Pi-pa-ki. Malheureusement, comme je souffrais, à cette époque, d'une maladie des yeux, tout le monde m'abandonna ; je fermai ma porte et me mis à composer des livres : mais, réduit à écrire sur des ouvrages d'un genre moins relevé, sur les tchouen-khi (dramas historiques) de la dernière classe, je tombai dans la misère.

Dans la misère ! Tel est le sort inévitable des hommes de talent. Il est à remarquer que les plus grands écrivains de l'antiquité furent tous malheureux. Tchouang-tseu vécut sur une montagne ² ; Khio-youen se noya dans la rivière Mi-lo ; Ssé-ma-thsien subit un châtement cruel ³ ; Tou-fou, forcé de chercher un refuge dans un temple, y demeura dix jours sans manger ⁴. Des

¹ En chinois : *Sien-seng-tchi-tso-tché-pou-kho-ki* (Bas. 580-6-155-41-173-8.284-9-1.120-1.092).

² Sur le mont Nan-hoa, où il composa son livre.

³ Ssé-ma-thsien fut mis en jugement et condamné à mort. L'empereur crut lui faire grâce en substituant à la peine capitale une autre peine qui devait, selon l'expression du P. Amiot, mettre *hors du rang des hommes* un des plus grands hommes que la Chine possédât à cette époque. (Abel-Rémusat, *Notice sur Ssé-ma thsien. Mélanges asiatiques*. t. II, p. 137.)

⁴ Vers 768, Tou-fou eut envie d'aller visiter les restes d'un édifice antique dont on attribuait la construction au célèbre Yu. S'étant hasardé seul dans une barque, sur un fleuve débordé, il fut surpris par les grandes eaux et forcé de chercher une retraite dans un temple abandonné ; il demeura dix jours entiers dans ce refuge, sans qu'il fût possible d'aller le secourir ou lui porter des provisions. A la fin, pourtant, le magistrat du lieu fit faire un radeau qu'il monta lui-même, et réussit à tirer Tou-fou de son asile ; mais les soins de ce magistrat devinrent plus funestes au poète que ne l'avait été l'abandon où on l'avait laissé languir : car son estomac, affaibli par une si longue abstinence, ne put supporter les aliments qui lui furent offerts. Tou-fou mangea

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

trois fils de ^{p.009} Chi-wang-kao, on n'en cite pas un qui ait obtenu une place. Oui, ces grands écrivains furent malheureux, si toutefois l'on peut dire qu'un homme qui tombe dans la pauvreté et ne perd pas pour cela son talent, son génie, soit réellement malheureux.

LE LETTRÉ

J'ai parcouru le catalogue de Han-hiu-tseu, qui a publié des dissertations fort savantes sur les pièces de théâtre de la dynastie des Youen ; j'ai vu la liste des auteurs dramatiques, depuis Tong-li jusqu'au dernier. Il y a en tout cent quatre-vingt-sept écrivains. D'où vient donc que l'auteur du Pi-pa-ki ne figure pas sur ce tableau ? Est-ce que par hasard on ne reconnaissait pas, à cette époque, le mérite de Tong-kia ?

L'ÉDITEUR

Non, certes, et le travail de Han-hiu-tseu en offre une preuve. Il y a environ trois cents ans que Mao-tseu publia le texte du Pi-pa-ki, avec un commentaire perpétuel, et intitula ce drame historique *Le Livre du septième des Tshai-tseu* (écrivains de génie). Tong-kia doit sa réputation à Mao-tseu.

LE LETTRÉ

C'est-à-dire que Tong-kia a trouvé un panégyriste comme les autres. Le Pi-pa-ki a été commenté par Mao-tseu, de même que l'ouvrage de Tchouang-tseu l'avait été par Kouo-siang, le Li-sao par Wang-y, les Mémoires... ¹

^{p.012} ...voulu écrire ; si c'est l'histoire du luth, le Pi-pa-ki est donc un drame historique. Mais alors le fond de la pièce, il faut en

beaucoup, but davantage, et mourut d'indigestion pendant la nuit. (Abel-Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, t. II, p. 176).

¹ [Deux pages manquantes dans le livre à disposition...]

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

convenir, est, sous ce rapport, d'une affligeante stérilité. Tchao-ou-niang ne chante qu'une fois sur son luth, c'est dans la pagode de Mi-to (Amida-Bouddha) ; et encore sa chanson ne vaut-elle pas les vers que chanta la princesse Tchao-kiun, quand on célébra les funérailles du khan des Tartares ¹, ni ceux que Kiang-tcheou entendit dans la barque de Ssé-ma ². Les vers que chanta Tchao-kiun, les chants que Kiang-tcheou entendit ont été transmis à la postérité. — Alléguerez-vous maintenant que les personnages du Pi-pa-ki sont historiques ? Mais, pour ne citer que le principal personnage mâle, est-ce le caractère de Tsai-yong des Han que l'auteur a voulu tracer ? Tsai-yong était président du tribunal des historiens sous le règne des Hiao-hien-ti (191 à 220 de notre ère). Il fut mis en prison pour avoir pleuré la mort de Tong-tcho ³ ; il demanda qu'on lui permît d'achever l'histoire des Han ; et, comme il n'obtint pas cette grâce, il mourut, la nuit suivante, dans sa prison. Voilà ce que nous apprend le Thong-kien-kang-mou ⁴. Qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre l'historien des Han et le personnage que Kao-tong-kia a introduit dans son drame ? Il est évident ^{p.013} qu'il a désigné Wang-ssé sous le nom de Tsai-yong. Le Pi-pa-ki n'est pas un drame historique. Et ce père, qui vit et meurt sans savoir que son fils a été promu au grade de Tchoang-youen, dira-t-on que c'est là un fait historique ? Autre chose encore : on lit dans la scène d'exposition que le père et la mère de Tsai-yong sont tous deux octogénaires, et que le fils n'était âgé, lui, que de trente ans quand il contracta son premier mariage avec Tchao-ou-niang. Or, je vous le demande, a-t-on jamais vu une femme de

¹ Voyez le drame intitulé : *Han-kong-tsieou*. C'est le premier du répertoire des Youen.

² Voyez le drame intitulé : *Thsing-chan-loui*. C'est le cinquante et unième de la collection.

³ Personnage célèbre dans les annales de la Chine. (Voyez la mort de Tong-tcho, épisode du *San-koué-tchi*, traduit et publié par M. Stanislas Julien à la suite de *l'Orphelin de la Chine*, p. 141 et suiv.)

⁴ Histoire générale de la Chine.

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

cinquante ans donner le jour à un fils ? Non, non, le Pi-pa-ki n'est pas un drame historique.

L'ÉDITEUR

Arrêtez-vous un peu ; et, d'abord, puisque vous citez l'historien des Han, je vous dirai qu'il y a des traits de ressemblance entre ce personnage historique et le personnage de Tsai-yong. N'avez-vous pas lu dans les annales que l'historien des Han avait des vertus domestiques, qu'il aimait son père, sa mère et ses ancêtres ? Mais voici le trait qui a fourni à Tong-kia le sujet de son drame. Il existait ¹, sous la dynastie des Thang, un personnage appelé Tsai, à qui l'on donna le commandement en chef d'un corps d'armée. Tsai, dans sa jeunesse et pendant qu'il était pauvre, avait pour ami le fils de Nieou-seng-jou. On dit qu'ils obtinrent ensemble le grade de docteur. A cette époque, Nieou-seng-jou exprima le désir que sa fille Ti-tseu devînt l'épouse de Tsai ; mais celui-ci, qui avait déjà une femme légitime nommée Tchao, rejeta la proposition d'un nouveau ^{p.014} mariage et persévéra dans son refus. Alors, pour lever ses scrupules, Nieou-seng jou tâcha de gagner la confiance de Tchao et lui parla de son projet ; Tchao n'y mit point d'obstacle. Cette affaire devint, sous la dynastie des Thang, le sujet de toutes les conversations. Tong-kia lut quelque part ce trait historique ; il en fut touché et composa son drame.

LE LETTRÉ

Je crois que cette anecdote est controuvée. Si Tong-kia eût voulu représenter dans son drame le commandant en chef des Thang, il aurait fait comme les poètes de la dynastie des Youen, il aurait écrit un drame historique et l'aurait dit. Qu'avait-il besoin

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, Considérations générales (tsong-lun), chap. I, p. 10 v.

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

de s'en cacher ? Le nom du principal personnage du Pi-pa-ki est Tsai-yong ; c'est une preuve que Tong-kia a voulu tracer le caractère de Wang-ssé, et non point celui du commandant des Thang. — Puis il a amené tant de personnages sur la scène ; l'histoire ne fait point mention de Li-tching, de Ou-kiaï, de Li-kiun-yu, de Lo-té-hi ¹.

L'ÉDITEUR

Il arrive tous les jours qu'un trait de l'antiquité fournit le sujet d'un tchouen-khi (drame historique) ; mais quand le pinceau du poète s'abaisse sur le papier, le sujet s'étend et se développe, les scènes changent d'aspect.

LE LETTRÉ

Préférez-vous le Pi-pa-ki (Histoire du Luth) au Si-siang-ki (Histoire du Pavillon d'Occident) ?

L'ÉDITEUR

Quoi qu'on ait coutume de les réunir et de les publier ensemble, la supériorité du Pi-pa-ki est ^{p.015} incontestable ². Le Pi-pa-ki offre même deux genres de supériorité : la supériorité des sentiments et la supériorité du style ³. Il y a entre ces deux drames la différence qui subsiste entre le Koue-fong (première partie du Chi-king) et le Siao-ya (deuxième partie du Chi-king). Dans le Pavillon d'Occident, les entretiens roulent sur le vent et les fleurs, la neige et la lune (sur une intrigue amoureuse). Dans l'Histoire du Luth, on ne parle que de justice et de piété filiale. Il est facile d'imiter le Si-siang-ki, difficile d'imiter le Pi-pa-ki. On a toujours regardé le Pi-pa-ki comme l'ouvrage le plus utile aux

¹ Personnages du Pi-pa-ki.

² Voyez le Pi-pa-ki, préface de l'édition Ching-chan, chap. I, p. 1 v.

³ En chinois : *Yi-youé-tsing-ching* ; *yi-youé-wen-ching* (Bas. 1-4.013-2.898-906 ; 1-4.013-3.783-906).

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

mœurs ; malgré cela, les hommes d'aujourd'hui lisent le Si-siang-ki et le relisent sans cesse. Quant au Pi-pa-ki, c'est à peine s'ils daignent y jeter les yeux, ou bien, s'ils le lisent, ils ne le méditent plus comme on médite une belle leçon.

LE LETTRÉ

C'est aussi parce qu'il y a des longueurs dans le Pi-pa-ki.

L'ÉDITEUR, avec vivacité

Des longueurs ! y songez-vous ? Parce que ¹ le Si-siang-ki n'a que seize actes, on le trouve trop court et l'on voudrait y ajouter des scènes ; parce que le Pi-pa-ki a quarante-deux tableaux, on le trouve trop long et l'on voudrait en retrancher plusieurs. Mais tout critique exercé sait très bien qu'il n'est pas plus nécessaire de faire des additions au Si-siang-ki que des coupures au Pi-pa-ki. Si parce qu'un canard a les jambes trop _{p.016} courtes, on voulait les allonger, on le mutilerait ; et si, parce qu'une cigogne a le cou trop long, on voulait le raccourcir, on la tuerait. Qu'importe qu'un ouvrage soit long ou court ? le mérite n'est pas là.

LE LETTRÉ

Vous regardez donc le Pi-pa-ki comme une œuvre parfaite ?

L'ÉDITEUR

Non, la perfection est un mérite qui n'appartient à personne. Il y a des défauts dans ce drame, et il y en a beaucoup ; mais le plus capital de tous les défauts du Pi-pa-ki est que le ressentiment y domine ². Madame Tsai a de la haine contre le youen-wai, le youen-wai contre son fils, Tchao-ou-niang contre son époux, Nieou-chi contre son père ; Pe-kiaï (Tsai-yong) hait sa réputation, ses succès littéraires, son avancement dans les

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. I, p. 29 v.

² Voyez le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chapitre I, p. 43 r.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

charges, sa nouvelle épouse ; puis il finit par se haïr lui-même. Et cependant l'on s'intéresse tour à tour à madame Tsai, au youen-waï, à Tchao-ou-niang, à Nieou-chi et à Tsai-yong : tant il est vrai que le Pi-pa-ki est une œuvre de génie !

LE LETTRÉ, souriant

On ne s'intéresse guère à madame Tsai.

L'ÉDITEUR

On s'intéresse à cette femme, parce qu'elle est malheureuse et que son infortune est attendrissante. Du reste je conviens que son caractère est quelquefois outré.

LE LETTRÉ

Que dites-vous du voleur qui a dérobé à Thong-pin le breuvage d'immortalité, et qui fabrique une lettre ^{p.017} pour avoir un cadeau du Tchoang-youen ? Est-ce qu'un fils ne connaît pas l'écriture de son père ? Est-ce que le youen-waï, qui savait écrire, et qui écrit lui-même son testament, dans le quinzième tableau, avait besoin de recourir à un étranger pour tracer une vingtaine de caractères ? Que d'invéraisemblances !

L'ÉDITEUR

Cette scène est détestable. Et voyez comme une faute conduit à une autre. Tsai-yong, qui ne reconnaît pas l'écriture de son père dans le dix-septième tableau, ne reconnaît pas celle de sa femme dans le vingt-quatrième.

LE LETTRÉ

Le vingt-deuxième tableau n'est pas non plus à l'abri de la critique.

L'ÉDITEUR

Distinguons. La première partie est d'une excessive médiocrité ; j'en excepte toutefois la description de la pagode de

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Mi-to (Amida-Bouddha), qui est un morceau plein d'érudition ; mais la seconde partie étincelle de beautés.

LE LETTRÉ

La scène la plus pathétique, à mon avis, est la dix-neuvième. Le monologue de Tchao-ou-niang est un chef-d'œuvre de style. Comme sa piété filiale est touchante ! Quelle profonde sensibilité ! Dans ce magnifique passage, chaque mot est une larme, et chaque larme est une perle.

L'ÉDITEUR

Le dix-neuvième tableau n'approche pas du vingt-troisième.

LE LETTRÉ

p.018 Lisez-le, lisez-le.

L'ÉDITEUR.

Volontiers.

(Il lit le vingt-troisième tableau du Pi-pa-ki.)

LE LETTRÉ

Je suis maintenant de votre opinion. Cette scène est la plus belle du Pi-pa-ki. Un tableau comme celui que vous venez de lire vaut mieux qu'un chapitre tout entier du Li-sao-tsi : oui, celui qui lit le Ming-fong-ki de Wang-fong-tcheou et ne verse pas de larmes, n'est pas un sujet fidèle ; celui qui lit le Pi-pa-ki de Kao-tong-kia, et ne verse pas de larmes, est un homme qui n'a jamais aimé son père ni sa mère ¹.

@

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. I, p. 50 r.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE PI-PA-KI
OU
L'HISTOIRE DU LUTH

DRAME,
PAR KAO-TONG-KIA

PERSONNAGES

TSAÏ, le youen-waï, ancien magistrat.

Madame TSAÏ.

TSAÏ-YONG, fils de Tsai, le youen-waï, et de madame Tsai.

TCHAO-OU-NIANG, femme légitime de Tsai-yong.

Le seigneur TCHANG, ancien magistrat, ami de Tsai, le youen-waï.

Domestiques de Tsai-yong.

Un domestique du seigneur Tchang.

Le seigneur NIEOU, ministre d'État, précepteur de la famille impériale.

NIEOU-CHI, fille du seigneur Nieou.

SI-TCHUN, suivante de Nieou-chi.

Une vieille gouvernante.

Le youen-yong et LI-WANG, domestiques du seigneur Nieou.

Deux valets de bibliothèque (*servi a bibliotheca*).

LI-KIUN-YU, LO-TÉ-HI, TCHANG-PÉ-TSIANG, jeunes bacheliers.

Une entremetteuse du gouvernement.

Deux entremetteuses libres.

Un examinateur en chef, président du concours.

Plusieurs huissiers.

Un eunuque du palais, exerçant les fonctions de premier
chambellan de l'empereur.

Deux porte-enseigne.

Le mandarin du district de Tchîn-lieou.

Le greffier du mandarin.

Le commissaire des vivres.

Premier employé du grenier public.

Deuxième employé du grenier public.

Sergents du mandarin.

Un aveugle.

Un sourd.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Un voleur d'enfants (en anglais, *kidnapper*).

Un génie.

Un singe.

Un tigre.

OU-KIAÏ, supérieur du monastère d'Amida-Bouddha.

Un bonze officiant.

Un bonze assistant.

Deux fous.

Le directeur du théâtre.

Une troupe de comédiens.

PERSONNAGES MUETS

Des bacheliers, au nombre de cinq cents.

Des êtres surnaturels.

Milice infernale.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

ARGUMENT

LE DIRECTEUR DU THÉÂTRE, UNE TROUPE DE COMÉDIENS

@

p.023 (Le directeur du théâtre ¹ ouvre la salle ² ; les comédiens s'assemblent dans le foyer ³)

LE DIRECTEUR, aux comédiens ⁴

Messieurs, quel est le fait historique ⁵ que nous p.024 représentons aujourd'hui ? — Voulez-vous jouer un drame de la dynastie des Thang ⁶ ?

PLUSIEURS COMÉDIENS

Jouons le Pi-pa-ki (l'histoire du luth), ou Les trois Infidélités ⁷.

LE DIRECTEUR

Oh, oh ! le Pi-pa-ki ! Songez donc qu'il est plus facile de faire rire les hommes que de les faire pleurer. — N'importe ; jouons le Pi-pa-ki ; mais, attendez un peu ; je vais lire l'argument. Il faut au moins que le public connaisse le sujet de la pièce.

(Il entre sur la scène)

(Aux spectateurs)

¹ C'est le *Fou-mo* (Morr. part. II, 2.471-7.739). Aujourd'hui les acteurs que l'on désigne par cette expression Fou-mo, « les pères nobles », remplissent les fonctions de directeurs. — Sous la dynastie des Youen, le *Tching-mo* (Morr. part. II, 1.013-7.739), ou « le premier comique », était le chef de la troupe. — Le directeur a un rôle dans le Pi-pa-ki ; c'est lui qui joue le personnage du seigneur Tchang.

² En chinois *tchang* (Morr. part. II, 224).

³ *Heou-fang* (Morr. part. II, 4.158-2.273). C'est le lieu où se rassemblent les acteurs.

⁴ Ce petit dialogue est dans l'édition de la Bibliothèque royale.

⁵ En chinois : *kia-kou-ssé* (Morr. part. II, 5.398-6.472-9.643), litt. « anecdote de famille ». Les Kou-ssé offrent presque toujours des particularités historiques. (Voyez le vocabulaire intitulé *Tsien-tchu-yeou-yo*, qui en renferme un grand nombre.)

⁶ Il y a dans le texte *tchouen-khi* (Morr. part. II, 1.498-5.240). On désignait alors par ce titre les drames historiques composés sous la dynastie des Thang.

⁷ En chinois : *san-pou-tsong* (Morr. part. II, 8.788-8.701-11.154), « Les trois Infidélités », ou « Les trois Infractions aux rites ». C'est le second titre de la pièce.

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

Messieurs, les comédiens de l'empereur ¹ vont représenter devant vous le drame intitulé : Pi-pa-ki (l'histoire du luth). Écoutez l'argument.

(Il récite l'argument) p.025

Tchao² est une jeune femme d'une beauté remarquable ; Tsai-yong un bachelier accompli. Il y avait à peine deux mois qu'ils s'étaient unis par des nœuds légitimes, quand l'empereur convoque les lettrés de toutes les provinces de l'empire, et annonce l'ouverture du concours. Tsai-yong, cédant aux instances de son père, part pour la capitale, obtient la palme académique, et se place tout d'un coup au premier rang des docteurs. Il contracte alors un nouveau mariage ; il épouse Nieou-chi ; mais, élevé par ses succès au comble de la gloire, des grandeurs et de la fortune, il ne peut plus renoncer à la magistrature. — Pendant ce temps, la famine exerce ses ravages dans son pays natal ; son père et sa mère meurent l'un après l'autre. Quel sujet d'affliction pour ce jeune homme ! Tchao, la jeune femme, abreuvée de chagrins, s'acquitte de tous les devoirs imposés par les rites. Elle coupe sa chevelure et la vend pour faire des funérailles aux parents de son époux ; elle ramasse de la terre dans le pan de sa tunique de chanvre et leur élève un tombeau. Puis, prenant son luth, elle dirige ses pas vers la capitale. On la voit, sur les routes, qui exalte et chante les vertus domestiques. — La reconnaissance de Tchao et de Tsai-yong a lieu dans une bibliothèque. Cette reconnaissance

¹ Littér. « les élèves du jardin des poiriers ». J'ai indiqué l'origine de cette locution dans mon *Introduction au Théâtre chinois des Youen*, p. IV. (Voyez l'ouvrage intitulé : *Thang-chou*, liv. XXII, fol. 4 et 5.)

² Tchao est le nom de famille de Tchao-ou-niang.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

est suivie de pleurs, de gémissements et de regrets amers. — Le jeune homme, au fond, avait de la piété filiale ; Nieou-chi de la sagesse et de la ^{p.026} modestie. Enfin, Tsai-yong, accompagné de ses deux femmes, retourne dans son pays natal et accomplit les cérémonies funèbres.

(Le directeur rentre dans le foyer)

(Aux acteurs)

Messieurs, je ne veux pas que cette représentation dure trop longtemps ; tâchez de finir aujourd'hui ¹ ; mais surtout ne retranchez rien.

FIN DE L'ARGUMENT

@

¹ *Y-fan* (Morr. part. II, 12.175-2.213) *una vice*. Il y avait donc des représentations qui duraient plusieurs jours ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TABLEAU PREMIER ¹

TSAÏ, LE YOUEN-WAI ² ; MADAME TSAÏ, TSAÏ-YONG, LE
SEIGNEUR TCHANG

(La scène est dans la maison de Tsai, le youen-wai)

@

TSAÏ-YONG, avec chagrin

p.027 Qu'est-ce que ce monde ?

(Il chante)

J'ai tout étudié ; les livres que j'ai lus ne formeraient pas moins de dix mille cahiers ³ ; mais courir après la réputation, les faveurs, oh ! je n'y ai jamais songé. Si je m'afflige d'une chose, c'est de voir que mon père et ma mère commencent à pencher vers le déclin de l'âge. Où trouverai-je des fleurs de glaïeul ⁴ ? p.028 Qui découvrira pour moi l'arbre Tchun et l'arbre Hiouen ⁵ ?

(Il paraît dans une grande agitation)

Ciel ! mon cœur se gonfle ! à qui pourrais-je dévoiler mes chagrins ? — Mais, pendant que je me livre à ces pensées, j'aperçois le seigneur Tchang.

LE SEIGNEUR TCHANG

(Il marche en chantant)

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, liv. I, p. 10 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. II, p. 39 r. et suiv.

² Titre honorifique des anciens magistrats.

³ Les grandes divisions des livres chinois sont appelées *kiouen* (Bas. 1.039), 'livre' ou 'chapitre'. Elles contiennent ordinairement cinquante ou soixante doubles pages, quelquefois davantage. Deux ou trois *kiouen* reliés ou brochés ensemble forment un *pen* (Bas. 4.063), 'volume' ou 'cahier'. (Abel-Rémusat, *Éléments de la grammaire chinoise*, p. 170.)

⁴ Fleurs qui, suivant les poètes, et les mythologues, ont la vertu de rappeler à la vie.

⁵ Les caractères *tchun* (Bas. 4.360) et *hiouen* (Bas. 4.839) sont de la classe de ceux que les Chinois appellent *empruntés* ou *métaphoriques*, et désignent ici le père et la mère. C'est comme si Tsai-yong disait : — Où trouverai-je un autre père et une autre mère ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Mes bons voisins ! mes bons voisins ! Ils me regardent tous comme un protecteur sur lequel ils peuvent se reposer. Quoi qu'il arrive dans la famille, c'est à qui viendra m'en faire part ou me demander mon avis.

(Il salue Tsai-yong ; Tsai-yong rend le salut)

TSAÏ-YONG

Ah ! seigneur, mes parents sont trop âgés ; décidément je ne puis me résoudre à partir.

LE SEIGNEUR TCHANG

(Il chante)

Mon ami, que l'âge avancé de vos parents ou l'isolement dans lequel ils peuvent se trouver ¹ devienne l'objet de votre sollicitude, cela se conçoit ; mais avouez du moins que votre père doit souhaiter que p.029 son fils illustre sa famille et ses ancêtres. Si vous ne profitez pas de la verdure et des beaux jours du printemps pour vous mettre en route, quand partirez-vous donc ?

TSAÏ-YONG

Vous désapprouvez ma conduite, seigneur, et...

LE SEIGNEUR TCHANG

Au surplus voici votre père et votre mère ; expliquez-vous.

(Tsai, le youen-wai, et madame Tsai arrivent sur la scène)

MADAME TSAÏ, vivement, à Tsai-yong

Mon fils, je ne veux pas que tu emmènes ton épouse avec toi. Depuis tout à l'heure deux mois qu'elle est mariée, Tchao-ou-ning a maigri de moitié. S'il faut qu'elle habite avec toi pendant

¹ Il faut sous-entendre : « après votre départ ».

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

trois ans, je prévois qu'à la fin la pauvre femme ne sera guère bonne qu'à mettre en terre ¹.

LE SEIGNEUR TCHANG

Ah ! madame Tsai, vouiez-vous semer la division dans votre famille, entretenir la discorde entre l'époux et l'épouse ?

TSAÏ, le youen-waï, à son fils

Tsai-yong, le concours est ouvert. Voici l'époque où le fils du Ciel appelle à la capitale tous les hommes de talent. Puisque tu as fait tes preuves ^{p.030} dans l'assemblée du district, que ne vas-tu concourir pour un grade supérieur ² ?

TSAÏ-YONG

Mon père, daignez m'écouter. Ce n'est pas que votre fils se refuse à partir. Hélas ! je ne suis retenu ici qu'à cause de votre grand âge, et parce que je prévois des malheurs. Quand j'aurai quitté la maison, dites-moi où est celui qui nourrira et servira mon père et ma mère ?

LE SEIGNEUR TCHANG

Youen-waï et vous, madame Tsai, voici mon avis. C'est qu'on doit exhorter le jeune bachelier à faire un tour à la capitale.,

MADAME TSAÏ

Seigneur, ignorez-vous que je n'ai pas dans ma maison sept fils ou huit gendres ³ pour me servir ? Je n'ai qu'un fils au monde ; voulez-vous qu'il m'abandonne ?

TSAÏ, le youen-waï, à madame Tsai

¹ Ce passage ne se trouve point dans l'édition populaire.

² Le doctorat.

³ C'est-à-dire : « des fils ou des gendres ». Dans la langue chinoise, on emploie certains noms de nombre pour indiquer la pluralité. (Voyez Prémare, *Notitia linguæ sinicæ*, p. 126.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Ma femme, quelles paroles se sont échappées de votre bouche ? Si Tsai-yong nous quitte pour aller subir ses examens littéraires, est-ce que nous ^{p.031} n'aurons pas un jour, dans notre maison, des gendres et des fils ¹ en grand nombre ?

MADAME TSAÏ, en colère

Stupide vieillard, vos yeux sont obscurcis par l'âge, vos oreilles deviennent sourdes ; vous ne pouvez plus ni faire un pas, ni remuer vos jambes. Quand vous aurez forcé votre fils à partir, s'il survient une inondation, qui viendra à notre secours ? Vous mourrez de faim, si vous manquez de riz ; de froid, si vous n'avez plus de vêtements. Savez-vous cela ?

TSAÏ, le youen-wai

Paix ! femme impertinente que vous êtes, vous n'entendez rien à ces affaires-là. Lorsque mon fils aura obtenu un mandarinat, nous aurons un autre train ; nous changerons d'habitation, de manière de vivre... Il devrait déjà être sur la route de Tchang-ngan ² !

TSAÏ-YONG

Ma mère a raison. J'imagine que mon père ne méconnaîtra pas les égards...

TSAÏ, le youen-wai

C'est cela, c'est cela ; ta mère a raison, ton père a tort. (Au seigneur Tchang) Je devine sa pensée ; je sais maintenant, ce qui le retient ici.

LE SEIGNEUR TCHANG

^{p.032} Et qu'est-ce donc, puisque vous le savez ?

¹ Des serviteurs.

² Ancienne capitale de l'empire.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ, le youen-waï

Les charmes et les agréments de Tchao-ou-niang ont fait une vive impression sur son cœur.

(Il chante)

Il ne rêve plus qu'à l'amour et aux douces voluptés de la couche nuptiale. Il ne peut plus s'éloigner du rivage de la mer ; sa vue n'oserait point embrasser un horizon plus vaste.

TSAÏ-YONG, d'un air confus

Mon père, vous me supposez des sentiments...

TSAÏ, le youen-waï

Tu connais à fond tous tes auteurs. Écoute-moi. Je vais te citer un trait historique.

(Il chante)

Quatre jours après (ses noces), le grand Yu ¹ quitta le mont Tou-chan ².

(Il parle)

Voilà deux mois que ton mariage est accompli,

(Il chante)

Et l'on ne peut pas encore t'arracher de ces lieux !

LE SEIGNEUR TCHANG, souriant

p.033 Ah ! ah ! monsieur le bachelier.

(Il chante)

Vous soupirez après l'indissoluble union du Youen et du Yang ³ ; vous êtes comme le phénix mâle, qui ne veut pas se

¹ Premier empereur de la dynastie des Hia. Il monta sur le trône l'an 2205 avant J. C.

² C'était dans le pays de Tou-chan, entre le fleuve Kiang et le Hoï-ho, que le grand Yu avait convoqué une assemblée générale pour les affaires de l'État. (*Histoire de la Chine*, du P. de Mailla, t. I, p. 120.)

³ Deux oiseaux qui sont le symbole de l'amour conjugal.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

séparer de la compagne qu'il aime. Je crains bien que dans votre aveuglement vous ne préféreriez la stupide immobilité de l'oiseau Ngo au vol audacieux de l'oiseau Pong ¹. Il est bon cependant que vous preniez un peu de repos.

TSAÏ, le youen-waï

Oui, tu ne songes qu'au plaisir, et tu ne crains pas d'argumenter contre ton père ² !

TSAÏ-YONG

(Il se met à genoux et invoque le ciel)

Ciel ! moi, Tsai-yong, tenir tête à mon père ! (Il se relève) O mes parents, est-ce votre fils qui oserait vous susciter des obstacles ! Hélas, je le répète, je ne suis retenu ici qu'à cause de votre grand ^{p.034} âge. Mon père, supposez (et cela est possible) qu'une inondation survienne ; que dira-t-on ? On dira d'abord que votre fils a manqué de piété filiale ; qu'il a abandonné son vieux père, sa vieille mère, pour courir après je ne sais quelle place, quelle magistrature ; ensuite on accusera mon père d'imprévoyance, on alléguera qu'il n'avait qu'un fils et qu'il l'a forcé d'entreprendre un voyage long, aventureux. Vraiment, plus j'y réfléchis, plus il m'est difficile d'obéir à vos ordres.

TSAÏ, le youen-waï

Que tu n'obéisses pas à mes ordres, cela dépend de toi ; mais dis-moi un peu ce qu'il faut entendre par ce mot *hiao* (piété filiale) ? ³

¹ Cette phrase peut être interprétée ainsi : « Je crains bien que vous ne compromettiez votre avancement littéraire ».

² Un règlement d'études et de discipline à l'usage des écoles publiques porte, art. 58, que « le fils doit écouter attentivement et recevoir avec une entière soumission d'esprit les conseils qui lui sont donnés par son père ; qu'il ne se permettra point de critiquer les discours des personnes âgées, d'argumenter contre elles ou de faire des objections. (Voyez mon mémoire sur l'organisation intérieure des écoles chinoises, p. 36 ; voyez aussi le Siao-hio, chapitre intitulé *Neï-pien.*)

³ La *piété filiale* consiste à *servir ses parents*. Il n'est pas nécessaire (comme certaine

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

MADAME TSAÏ, d'un ton courroucé

Ciel ! vous avez plus de quatre-vingts ans, et vous ne savez pas en quoi consiste la piété filiale ! Eh bien ! mener un vieillard à la lisière comme un enfant, voilà la piété filiale.

TSAÏ, le youen-wai, avec calme

Femme, que voulez-vous dire ?

TSAÏ-YONG

p.035 Mon père, je vais répondre à votre question. Voici en quoi consistent les devoirs du fils envers ses parents : « Le devoir du fils, c'est de prendre des précautions pour qu'en hiver comme en été ses parents jouissent de toutes les commodités de la vie. Il faut que, chaque soir, il dresse lui-même la couche sur laquelle ils reposent ; il faut que, tous les matins, au premier chant du coq, il s'informe, dans les termes les plus affectueux, de l'état de leur santé ; puis, que, dans le cours de la journée, il leur demande, à plusieurs reprises, s'ils souffrent du froid, ou si la chaleur les incommode. Le devoir du fils, c'est de veiller sur ses parents quand ils marchent ; c'est d'aimer ceux qu'ils aiment, d'honorer ceux qu'ils honorent ; il doit aimer jusqu'aux chevaux et aux chiens que son père aime. Un fils, tant que son père et sa mère vivent, ne doit point s'éloigner de la maison qu'ils habitent ¹. » Voilà la piété filiale des anciens. C'était ainsi qu'ils pensaient et agissaient.

fils que cite l'histoire) de se couper la cuisse ou de se percer le foie pour montrer de la piété filiale ; mais il faut accomplir tous les rites avec un cœur vrai et sincère. On ne doit pas se contenter de ces vaines démonstrations auxquelles le cœur reste étranger. (Voyez le *Livre des Récompenses et des peines*, traduit par M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, p. 58.)

¹ Ce passage, qui se trouve dans le *Siao-hio*, est, tiré du *Li-ki* « Livre des Rites ». (Voyez le chap. intitulé *Kio-li*, édit. impériale, p. 7 et suiv. et le chap. intitulé *Nei-tsé*, édit. impériale, p. 53 et suiv.) Le dernier précepte est de Confucius. (Voyez le *Lun-yu* « Livre des Entretiens », édit. Ssé-chou-tching-wen, fol. 11 r.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ, le youen-wai

Mon fils, tout cela, c'est ce qu'on appelle ^{p.036} *Siao-tsieï* (les petits paragraphes du *Hiao-king*), ou les devoirs vulgaires ; mais il y a plusieurs degrés dans la piété filiale : tu n'as pas parlé jusqu'ici des *grands devoirs*, de la piété par excellence.

MADAME TSAÏ, exaspérée

Malheureux ! vous n'êtes pas encore mort ; attendez c'est seulement alors qu'on pourra le forcer à remplir les plus grands et les derniers devoirs dont parle le *Hiao-king* ¹. Pour ce qui est du voyage à la capitale, qu'il n'en soit plus question.

LE SEIGNEUR TCHANG

Ya, ya, voilà des paroles qui ne présagent rien de bon pour l'avenir.

TSAÏ, le youen-wai

Mon fils, écoute-moi : « Le premier degré de la piété filiale consiste à servir ses parents ; le second, à servir son prince ; le troisième, à rechercher les dignités ². Conserver dans son intégrité le corps que l'on a reçu de son père et de sa mère, éviter avec soin tout ce qui tend à le détruire, c'est le commencement de la piété filiale ; mais parvenir aux dignités, pratiquer la vertu ³, étendre sa réputation jusqu'aux siècles postérieurs pour illustrer ^{p.037} son père et sa mère : c'est la fin, c'est le comble de la piété filiale ⁴. » Celui dont les parents sont pauvres, avancés en âge, et qui ne recherche pas les dignités, est dépourvu de piété filiale. Si tu t'élèves par ton mérite au rang des mandarins, et que tu transformes en une maison de plaisance la

¹ Le Livre de la piété filiale.

² En chinois : *li-chin* (Bas. 7.355-10.821), litt. « à élever sa personne ».

³ *Hing-tao* (Bas. 9.658-11.117), litt. « marcher dans la voie. »

⁴ Ce passage est extrait du premier chapitre du *Hiao-king*.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

chétive habitation de ton père et de ta mère, tu auras accompli tous les devoirs qui te sont imposés, ou alors je n'y conçois plus rien.

TSAÏ-YONG

Mon père, je n'ai qu'une objection à vous faire. Supposez que je m'éloigne de votre domicile, qui peut savoir si votre fils reviendra dans son pays natal avec ou sans les insignes de la magistrature ? Supposez maintenant que j'échoue au concours des licenciés, qu'aurez-vous à dire ? Vous direz que je n'ai pas su servir mes parents, que je n'ai pas su servir mon prince. Quelle effrayante responsabilité !

LE SEIGNEUR TCHANG

Idées chimériques, monsieur le bachelier ; moi, qui suis un vieux Chinois, je me rappelle que les anciens ont dit : « A quinze ans, il faut étudier ; à trente, il faut agir ¹. » L'homme qui cache dans son sein les perles et les pierres précieuses, qui enfouit ses talents, n'a jamais aimé sa famille. Monsieur le ^{p.038} bachelier, vous avez de la littérature, de l'érudition ; vous ne pouvez manquer d'arriver au mandarinat. Voyez donc : Y-yn labourait dans le désert de Yeou-sin, quand il fut appelé à une magistrature de premier ordre ². Kong...

MADAME TSAÏ

Assez, assez, seigneur Tchang. Vous ne manquez pas, vous, de magnifiques paroles pour exhorter mon fils à partir. Mais je veux, à mon tour, vous citer un trait historique ; écoutez-moi.

LE SEIGNEUR TCHANG

Le vieux Chinois désire vous entendre.

¹ C'est un précepte du Siao-hio.

² Voyez Gonçalves, *Arte China*, p. 331.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

MADAME TSAÏ

Il existait autrefois dans le village de Tong-tsun un youen-wai dont le fils unique avait lu tous les livres, anciens et modernes. C'était un studieux jeune homme. Chaque jour, son père, grand sermonneur, discourait à perte d'haleine ; il rabâchait, rabâchait, et ne songeait qu'à une chose, à mettre son fils dans l'obligation de concourir pour les places. Celui-ci n'aimait guère les vieilles moralités, encore moins les longues remontrances ; mais pressé, harcelé de toutes les manières, il partit enfin et arriva à Tchang-ngan. Dans cette populeuse cité, il ne trouva pas un seul homme qui voulût le prendre sous sa protection. Il fut donc réduit à demander ^{p.038} l'aumône dans les rues. Un jour il aperçut un grand personnage qui passait ; c'était un conseiller d'une cour souveraine. Aussitôt, se prosternant jusqu'à terre, les mains croisées sur sa poitrine, et d'une voix suppliante, il invoqua son appui.

— Je vous nomme premier intendant de l'hospice des vieillards, répondit le ministre : allez-y et prenez soin de votre père et de votre mère.

L'étudiant, bouche béante à ces paroles, se dit néanmoins à lui-même : « Mais si je deviens premier intendant de l'hospice des vieillards, comment pourrai-je soigner mon père et ma mère ? » Le malheureux ! il ne savait pas que ses parents avaient été contraints de se retirer dans un hospice pour y finir leurs jours. Il vint prendre possession de sa place.

— Voilà mon fils, s'écria le père, du plus loin qu'il le vit ; mon fils est maintenant directeur. Ah ! ah ! on ne verra donc plus les grands et les hommes du peuple m'accabler de leurs dédains. Vous tous qui m'entourez, joignez-vous à moi pour exhorter mon fils à solliciter un

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

mandarinat. Je présume qu'on l'aura provisoirement chargé de l'administration de cet hospice...

LE SEIGNEUR TCHANG, riant

Madame Tsai, vous finirez votre histoire de mendiant une autre fois ; pour l'entendre jusqu'au bout, il faudrait une demi journée.

TSAÏ, le youen-waï

p.040 Allons, mon fils, suis mes conseils ; fais vite tes préparatifs de voyage.

TSAÏ-YONG

Mon père, ma mère, l'homme vit cent ans ; mais d'aussi longs jours vous sont-ils réservés ? Heureusement parvenus l'un et l'autre à la *moyenne* vieillesse ¹ il faut que votre fils (suivant le précepte des anciens) se réjouisse de votre âge et qu'il s'en afflige tout à la fois ².

(Il récite une prière)

O mes parents, votre fils éprouve un sentiment de joie mêlé

(Il tourne le dos à ses parents)

d'un sentiment de tristesse.

(Il les regarde en face)

Il fait des vœux pour la prolongation de vos jours. Il voudrait que son père et sa mère ressemblassent au pêcher appelé Fan-tao ³, qui se couvrit de fleurs _{p.041} au bout de trois mille ans, ou

¹ Quatre-vingts ans.

² Cet apophthegme est de Confucius. (Voyez le *Lun-yu*, édition Ssé-chou-tching-wen, fol. 11 v.)

³ On lit dans le vocabulaire poétique intitulé : *Tsien-tchu-yeou-yo*, section des arbres et des fleurs, fol. 4 r. « *Fan-tao* (Bas. 9.583-4.224, ou le pêcher de Si-wang-mou (la Reine d'Occident), arbre qui ne se garnit de fleurs qu'au bout de trois mille ans, et ne porte des fruits que trois mille ans après ; c'est pourquoi l'on se sert métaphoriquement de cette expression (Fan-tao) dans les prières que l'on adresse au ciel pour obtenir la prolongation des jours de ses parents. Si-wang-mou est la déesse des pêchers. »

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

bien aux pins et aux cyprès qui ombragent les tombes ¹ et jouissent de l'immortalité.

TSAÏ, le youen-waï

Mon fils, des sentiments comme les tiens viennent d'un cœur où règne la piété filiale. Mais tout homme, en naissant, contracte l'obligation d'aimer ses parents et de servir son prince avec fidélité ; c'est ainsi qu'il acquiert de l'illustration dans le monde.

TSAÏ-YONG, avec embarras

Puisque vous l'exigez, je vais partir pour la capitale.

LE SEIGNEUR TCHANG

Monsieur le bachelier, n'ayez aucune inquiétude sur le sort de vos parents. Il y a longtemps qu'on dit : « Avec huit cents maces, on achète une chaumière ; avec mille, on achète une maison ². » Puisque mon habitation peut contenir cinq familles, ayez l'esprit en repos. Partez, partez vite ; et si votre père et votre mère tombent dans l'indigence, je saurai venir à leur secours.

TSAÏ-YONG

(Il chante)

Je vous remercie, seigneur, de vos généreux p.042 procédés. C'est à votre garde que je confie mes parents. Mais quand viendra le jour de ma prospérité, ne seront-ils pas tous les deux accablés par l'âge ? Hélas ! je ne le crains que trop, lorsque je reviendrai dans mon pays natal avec des habits brodés, mon père et ma mère ne me reconnaîtront plus.

¹ Comparaison vicieuse et de mauvais goût. Comment Tsai-yong ose-t-il parler de tombes, de pins et de cyprès devant son père et sa mère ? Cette dernière phrase n'est pas de Tong-kia ; elle a été ajoutée. (Note du commentateur chinois.)

² Proverbe chinois.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ, le youen-waï

Mon fils, tu parlais tout à l'heure de notre isolement, mais, à partir du jour où tu seras mandarin,

(Il chante)

les trois espèces de viande ¹ et ces mets recherchés qu'on offre dans les grands sacrifices ², on me les servira du matin au soir, sur des trépieds à forme élégante ou dans des vases de porcelaine fine. Cela vaut mieux que de manger des fèves et de boire de l'eau. Si tu reviens avec des habits brodés dans ton pays natal,

(Il parle)

Je mourrai,

(Il chante)

Mais mon âme sera fière, paisible et joyeuse.

MADAME TSAÏ

(Elle chante)

En un clin d'œil on me dérobe la perle que j'avais sur la main ³ ! (A son fils.) Va, mon fils, si durant ton ^{p.043} absence, ton père et ta mère meurent de faim ou de froid, quand même tu reviendrais avec des habits brodés dans ton pays natal, ta gloire n'en sera pas moins souillée.

@

¹ Le bœuf, le mouton et le porc.

² Ceux qu'on offre aux génies de la terre.

³ Quelle magnifique expression dans la bouche d'une mère ! s'écrit ici le commentateur.

TABLEAU II ¹

NIEOU-CHI, LE YOUEN-KONG ², DOMESTIQUES DU SEIGNEUR
NIEOU, LA GOUVERNANTE, SI-TCHUN

(La scène est dans le jardin du seigneur Nieou,
précepteur de la famille impériale)

@

LE DOMESTIQUE

p.044 Bon ! j'aperçois dans la grande salle ¹ la vieille gouvernante et la petite Si-tchun qui se tordent de rire. Ciel ! comme elles babillent toutes les deux ! — Les voilà qui accourent en dansant. — Il faut que je me cache derrière un bosquet, pour voir ce qu'elles viennent faire ici.

(La gouvernante et Si-tchun chantent tour à tour)

LA GOUVERNANTE, apercevant le domestique

Oh ! n'est-ce pas le Youen-kong que je vois ?

LE DOMESTIQUE, riant.

p.045 C'est lui-même. — Mais, je n'y comprends plus rien. Qu'avez-vous donc toutes les deux ? Vous, d'ordinaire si tristes, si moroses, d'où vous vient cette gaieté ?

SI-TCHUN

Youen-kong, ne savez-vous pas que la sévérité de Mademoiselle est pour moi comme une pilule amère qu'il faut que j'avale tous les jours. D'abord, on m'empêche de mettre le pied hors de l'appartement des femmes ; on m'observe du matin au

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édit. de la Bibliothèque royale, liv. I, p. 6 v. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. II, p. 26 v. et suiv.

² *Youen-kong* (Morr. part. II, 12.506-6.591), litt. « le chef de l'hôtel. » C'est ordinairement le plus ancien des domestiques. La salle de réception.

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

soir ; on ne veut pas que j'adresse la parole à un homme. Hélas ! si Mademoiselle n'est pas amoureuse, tant mieux pour elle ; moi, je sèche sur pied. — Et encore, c'est qu'elle dit que je lui ressemble. — Elle ne me lâche pas d'une minute. — Quant à rire, à plaisanter, véritablement on ne sait pas ce que c'est. — Aujourd'hui qu'il y a réception au palais, j'ai prié, supplié Mademoiselle, à plusieurs reprises, de m'accorder une demi-heure de récréation, et de permettre que j'aie dans le jardin jouir de la vue des arbustes en fleur. Elle y a consenti ; j'arrive, et vous demandez pourquoi je suis gaie !

LA GOUVERNANTE

J'accompagne Mademoiselle toutes les fois qu'elle sort. Ah ! mon cher Youen-kong, quel ennui que d'entendre dire à tout moment : *Wan-pou-ho* ; ^{p.046} *tsien-pou-ho*, « cela n'est pas conforme, cela n'est pas conforme à la bienséance. » Je vois bien que dans ma vie précédente je n'ai pasensemencé le champ du bonheur ². A peine en état de marcher, mon père et ma mère m'ont vendue au seigneur Nieou, qui a fait de moi une petite esclave aux cheveux retroussés. J'ai vieilli dans la servitude, et depuis mon enfance jusqu'à l'âge où je suis parvenue, je n'ai pas joui d'un moment de bonheur. Aujourd'hui que notre maître fait sa cour à l'empereur dans le palais aux clochettes d'or ³, je viens à la dérobée visiter les fleurs, et vous demandez encore pourquoi je suis si gaie !

LE DOMESTIQUE

A merveille, à merveille ; je conçois maintenant votre gaieté.

¹ En chinois : *lao mou-mou* (Mort. part. II. 6.923 ; — Bas. 1.903-1.903) *senex mater*.

² Pensée bouddhique. Suivant le vocabulaire *San-thsang-fa-sou*, (liv. VII, fol. 22), l'expression « cultiver le champ du bonheur » signifie : faire de bonnes œuvres, par exemple, offrir aux dieux des parfums, parer leurs statues, etc. C'est ainsi qu'on obtient le bonheur, de même qu'en cultivant un champ avec ardeur on obtient une abondante récolte. (Stan. Julien, *Journal asiatique*, cahier de mai 1841, p. 522.)

³ Le palais impérial.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LA GOUVERNANTE

Il faut avouer que les gens de notre espèce sont bien malheureux ; car enfin, Youen-kong, vous servez le seigneur Nieou ; c'est un bon maître, j'en ^{p.047} conviens ; mais c'est toujours un homme que vous servez. Moi, je sers avec Si-tchun, et j'accompagne Mademoiselle ; hélas ! Mademoiselle, après tout, est une personne de mon sexe.

LE DOMESTIQUE

Chut ! vieille gouvernante, voulez-vous vous taire ? Si-tchun est jeune ; on ne peut guère la blâmer d'être amoureuse des hommes ; mais vous, pour une femme de votre âge, quand vous parlez des charmes du printemps ¹, c'est vraiment le comble de la démenche.

LA GOUVERNANTE

Voyez donc, ce vieil animal domestique ² ; est-ce qu'on ne dit pas toujours : « Ne vous pressez pas de lier en faisceaux les mélongènes d'automne ; ne cueillez que très tard les fleurs de chrysanthème ³. » Vous ne savez donc pas qu'il y avait dans le village de Tong-tsun une femme veuve, appelée madame Li, dont la tête commençait à branler, et qui pouvait bien avoir de soixante et dix à quatre-vingts ans. Elle voulait se remarier, cette bonne dame. Un de ses voisins lui dit alors, en goguenardant : « A votre âge, je ne m'étonne pas que vous songiez encore ^{p.048} au mariage. » Ah ! ah ! il faut voir le joli quatrain qu'elle fit à cette occasion.

¹ Le caractère *tchun* (Morr., part. II, 1.638), 'le printemps', pris dans le sens métaphorique, signifie : *libido, lascivia*.

² En chinois : *lao-tcho-seng* (Bas. 8.281-6.210-6.155).

³ J'omets à dessein la ligne suivante : « Je suis vieille, il est vrai ; je ressemble aux jujubes, etc. etc.. »

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE DOMESTIQUE

Que disait-il ce quatrain ?

SI-TCHUN

Vous n'avez pas besoin de le savoir. A quoi bon tous ces vains propos ? — Gouvernante ¹, puisque nous avons rencontré le domestique, que ne jouons-nous tous les trois à quelque jeu ?

LE DOMESTIQUE

Vous avez raison ; à quel jeu jouerons-nous ?

LA GOUVERNANTE

Youen-kong, je veux jouer au ballon avec vous.

LE DOMESTIQUE

Oh ! c'est un jeu que je n'aime plus.

LA GOUVERNANTE

Pourquoi donc ?

LE DOMESTIQUE

Il faut de l'agilité, de l'adresse pour lancer, ou renvoyer le ballon. Quand j'étais jeune, on me regardait comme le plus habile joueur du cirque. Aujourd'hui, que je suis vieux, je ne puis plus courir.

SI-TCHUN

Jouons au Téou-pé-tsao ².

LE DOMESTIQUE

p.049 Je n'aime pas ce jeu-là.

¹ La première partie de ce tableau ne se trouve pas dans l'édition populaire.

² *Teou-pé-tsao* (Bas. 11.723-6.484-8.814), jeu qui se joue avec des fleurs, et dont je n'ai point trouvé jusqu'à présent la description. C'est, je crois, une espèce de mourre, comme semble l'indiquer le mot *teou*.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LA GOUVERNANTE

C'est pourtant un joli jeu. — Écoutez, écoutez ; nous jouerons tous les trois à l'escarpolette.

LE DOMESTIQUE, riant

A la bonne heure, c'est le jeu de mon pays.

SI-TCHUN

Il y a une escarpolette près d'ici. Oh ! si Mademoiselle nous voyait !

LE DOMESTIQUE

Mon maître n'aime pas l'escarpolette ; Mademoiselle ne s'en soucie guère ; ils finiront quelque jour par la mettre en pièces.

SI-TCHUN

Comment jouerons-nous ?

LA GOUVERNANTE

Le Youen-kong fera la roue.

SI-TCHUN

C'est cela, c'est cela.

(Le domestique s'assoit)

LE DOMESTIQUE

Prenez toujours garde de me faire tomber.

SI-TCHUN

p.050 N'ayez pas peur. Youen-kong, tâchez de

(Le domestique tombe par terre ; Nieou-chi arrive à l'improviste. Le domestique, qui l'aperçoit, se relève et prend la fuite avec la gouvernante)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI, tirant Si-tchun par l'oreille

Petite scélérate, est-ce ainsi que tu observes les bienséances ?
Tu ne cherches qu'à folâtrer, qu'à provoquer les autres...

SI-TCHUN

Mademoiselle, comment résister à l'attrait du jeu ? Voyez donc
cette escarpolette ; elle tourne d'elle-même !

NIEOU-CHI

Insolente ! tu m'avais demandé à prendre l'air dans le jardin.
Qui t'a permis de jouer à l'escarpolette ?

SI-TCHUN

Ayez de l'indulgence pour moi. Hélas ! minée, comme je le
suis, de tristesse et d'ennui, je cherche partout des distractions.

NIEOU-CHI

Tu es minée de tristesse, toi ! et à quel sujet, je te prie ?
Pourrais-tu me le dire ?

SI-TCHUN

Certainement. Mademoiselle, le nom de votre petite esclave
est Si-tchun (qui aime le printemps) ; ^{p.051} or, quand je vois que
le printemps touche à sa fin, comment n'éprouverais-je pas de
l'affliction et des regrets amers ?

NIEOU-CHI

Je ne te comprends pas.

SI-TCHUN

Écoutez, Mademoiselle ; ce matin, à l'aube du jour, il m'a
semblé qu'une brise légère, soufflant par intervalle, apportait,
comme ces jours derniers, les plus agréables parfums. J'ai ouvert
ma fenêtre ; quel a été mon étonnement ? Le toit du pavillon

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

était jonché de feuilles de saules qu'un vent nuisible avait fait tourbillonner dans l'air. A midi j'ai remarqué les traces que la bruine avait laissées sur les fleurs de poiriers, dont les tissus sont si délicats. Et ce soir encore, avant le crépuscule, j'ai entendu chanter l'oiseau Hoang-li ; mais que ses modulations étaient plaintives ! Voilà, mademoiselle, la cause de ma tristesse. Quand le printemps perd tous ses charmes, j'ai bien lieu de m'affliger ¹.

NIEOU-CHI, à part

Elle est folle, elle est folle. (Haut.) L'été remplace le printemps, une saison succède à une autre. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire, et pourquoi prendre du ^{p.052} chagrin ² ? — Finissons ce bavardage. Viens avec moi, je veux travailler à ma broderie.

SI-TCHUN

O ciel ! ô ciel ! broder par un temps comme celui-ci, au lieu de jouir des agréments de la promenade ! Mademoiselle, vous ferez mourir votre esclave de chagrin.

NIEOU-CHI

Ah ! petite coquine, tu n'aimes pas les travaux de ton sexe. Tu ne songes qu'à courir, à folâtrer, loin de l'appartement des femmes. Je soupçonne que tu as quelque intrigue.

SI-TCHUN

Mademoiselle, votre armoire est pleine de robes de satin, d'étoffes de soie de toutes les couleurs ; vous avez les plus élégantes parures ; votre tête est surchargée de perles et de plumes d'alcyon. Que vous manque-t-il, et qu'avez-vous besoin de travailler ?

¹ Tout ce passage n'est qu'une allégorie, à travers laquelle on aperçoit aisément l'objet dont il est question.

² Un commentateur admire ici la naïveté de Nieou-chi.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI, en colère

Petite misérable ! tu méconnaiss tous tes devoirs. Ignores-tu donc que la femme a été mise au monde pour obéir d'abord, puis pour dévider la soie, pour tisser le chanvre et travailler à l'aiguille ?

SI-TCHUN,

Puisque vous me traitez de la sorte, je vais prendre ^{p.053} congé de Mademoiselle. — Décidément, je ne veux plus rester à votre service.

NIEOU-CHI

Ah ! tu veux me quitter ; et où iras-tu ?

SI-TCHUN

Servir une autre personne, qui me permettra de respirer à mon aise.

NIEOU-CHI

Mais sais-tu bien que si j'ai un reproche à me faire, c'est d'avoir été indulgente jusqu'à la faiblesse ?

SI-TCHUN

Mademoiselle, je vais vous parler avec franchise. Un de ces jours derniers, pendant que je vous accompagnais, j'ai aperçu l'ombre ¹ d'un jeune homme qui marchait à côté de nous, dans la rue ; j'ai voulu regarder ; vous ne m'avez pas permis de lever la tête. La vue de cette ombre, puis l'éclat de la saison, l'incarnat des fleurs, la verdure des saules, tant d'objets charmants qui s'offraient aux regards, avaient fait sur mes sens une vive impression. Pour vous, mademoiselle, toujours indifférente et

¹ La leçon est différente dans le texte de la Bibliothèque royale. Il y a : kien-nan-eul (Morr. part. II, 5.755-7.885-11.519), « j'ai aperçu un jeune homme. »

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

froide, rien de ce qui excite l'amour chez les autres ne peut agir sur votre cœur. Aujourd'hui même que le printemps se couvre de ses vêtements de deuil, que le ^{p.054} ramage des oiseaux a quelque chose de si touchant, que les fleurs tombent décolorées, flétries, pendant que moi je succombe à la tristesse qui m'accable, vous, mademoiselle, vous n'éprouvez pas la moindre émotion. Je vous le demande, y a-t-il de la sympathie entre vous et moi ?

NIEOU-CHI, à part

Il paraît qu'elle a le délire. (Haut.) Si-tchun, si tu continues à parler ainsi, je vais aller le dire à mon père, qui te châtiara comme tu le mérites.

SI-TCHUN, se mettant à genoux

Mademoiselle, ayez pitié de moi ! C'est le chagrin qui me fait extravaguer.

NIEOU-CHI

Je te pardonne pour cette fois. Va, lève-toi ; retournons dans la chambre où l'on brode.

SI-TCHUN

Nous pourrions encore nous promener un peu.

NIEOU-CHI

« La femme ne doit point sortir de l'appartement intérieur ¹. »
Allons, marche plus vite.

(Elles retournent à la maison)

SI-TCHUN

Oh ! comme cette bordure est effleurée ! On voit bien qu'un jeune homme a passé par ici.

¹ Précepte tiré du Siao-hio (chapitre intitulé *Neï-pien*).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI

p.055 Te voilà encore à parler des hommes.

SI-TCHUN

J'en parlerai toute ma vie.

NIEOU-CHI

Imite-moi et travaille ¹ !

(Elles entrent dans l'appartement des femmes)

@

¹ J'ai abrégé la dernière partie de cette scène.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TABLEAU III ¹

LE SEIGNEUR NIEOU, NIEOU-CHI, DEUX ENTREMETTEUSES, LE
YOUEN-KONG (DOMESTIQUE), LA GOUVERNANTE ET SI-TCHUN

(La scène est dans la maison du seigneur Nieou)

@

(Une entremetteuse frappe à la porte ; le domestique ouvre)

LE DOMESTIQUE

p.056 Madame, que venez-vous faire ici ?

PREMIÈRE ENTREMETTEUSE

Une proposition de mariage pour Mademoiselle ². Je suis chargée d'une commission de son excellence le seigneur Tchang, président du conseil d'État.

LE DOMESTIQUE, secouant la tête

Oh ! oh ! le mariage de Mademoiselle ; c'est une affaire que vous aurez de la peine à conduire.

PREMIÈRE ENTREMETTEUSE

Pourquoi donc ? p.057

LE DOMESTIQUE

Parce que mon maître ne promet pas à la légère et sans réflexion.

PREMIÈRE ENTREMETTEUSE

Je suis sûre du succès.

LE DOMESTIQUE

Tant mieux pour vous. Attendez ici.

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édit. de la Bibliothèque royale, liv. II, p. 20 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édit. du docteur Ching-chan, chap. II, p. 67 r. et suiv. La première partie de ce tableau (la scène des entremetteuses) ne se trouve pas dans l'édition de Ching-chan.

² Nieou-chi.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Une deuxième entremetteuse frappe à la porte ; le domestique ouvre)

Bon ! en voici une autre maintenant.

PREMIÈRE ENTREMETTEUSE

Qu'est-ce que cette vieille mendiante vient faire ici ?

LE DOMESTIQUE, à la deuxième entremetteuse

Que demandez-vous, madame ?

DEUXIÈME ENTREMETTEUSE

Vous allez le savoir. Je viens, de la part de monsieur le président du conseil privé, demander la fille du seigneur Nieou, votre maître.

LE DOMESTIQUE

Je vais justement répéter ce que je disais tout à l'heure à madame ; c'est qu'on ne vous écouterait pas.

DEUXIÈME ENTREMETTEUSE

Et la raison, s'il vous plaît ?

LE DOMESTIQUE

Parce que, dans le choix d'un gendre, mon maître ^{p.058} est extrêmement difficile ; il faut qu'il examine par lui-même.

DEUXIÈME ENTREMETTEUSE

Ne vous embarrassez pas de cela. Je réponds de tout.

PREMIÈRE ENTREMETTEUSE, à la deuxième

Je suis l'entremetteuse du seigneur Tchang. Il y a déjà plusieurs années que j'exerce dans la ville ; ma clientèle est faite. Mais, vous, ce n'est pas pour proposer un mariage, mais pour mendier que vous venez dans cette maison.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

DEUXIÈME ENTREMETTEUSE, d'un ton courroucé

Mendiante vous-même ! Vous dites que vous exercez dans la ville, vous ! laissez-moi donc ; est-ce qu'on ne vous voit pas tous les jours rôder aux portes des maisons ? Écoutez, ma chère : si vous voulez conclure une affaire, allez dans la rue ; faites pour vous-même une proposition de mariage à un pauvre ; épousez-le, et...

LE DOMESTIQUE

Silence, silence ! quel vacarme assourdissant ! Le seigneur Nieou va venir. Restez chacune de votre côté, et inclinez-vous respectueusement, quand vous apercevrez son excellence.

(Le seigneur Nieou appelle son domestique)

LE DOMESTIQUE

Me voici, me voici.

LE SEIGNEUR NIEOU

^{p.059} Que signifie ce tapage que je viens d'entendre tout à l'heure dans l'antichambre ?

LE DOMESTIQUE

Seigneur, quand je vous vois chargé d'une multitude d'affaires, je ne crains jamais d'annoncer ; mais, dans vos moments de loisir, je n'ose pas troubler votre repos ¹. Il y a dans l'antichambre deux entremetteuses qui demandent à vous faire une proposition de mariage pour mademoiselle.

LE SEIGNEUR NIEOU

Dis-leur d'entrer.

(Les deux entremetteuses entrent dans le salon)

(Aux entremetteuses)

¹ Le seigneur Nieou ne s'aperçoit pas de l'ironie.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Qu'avez-vous à me dire toutes les deux ?

PREMIÈRE ENTREMETTEUSE

Je viens de la part de son excellence le seigneur Tchang, président du conseil d'État, vous faire une proposition de mariage pour mademoiselle votre fille.

DEUXIÈME ENTREMETTEUSE

Son excellence le seigneur Li, président du conseil privé, me charge de vous proposer un gendre.

LE SEIGNEUR NIEOU

Peu m'importe que mon gendre soit le fils du seigneur Tchang ou du seigneur Li. S'il s'agit d'un ^{p.060} jeune lettré de premier ordre, d'un de ces hommes dont la réputation s'étend dans tout l'empire, d'un Tchoang-youen ¹ enfin, il épousera ma fille. Dans le cas contraire, n'en parlons pas. Pour des bacheliers ordinaires, il y en a partout.

PREMIÈRE ENTREMETTEUSE

J'ai l'honneur de répondre à votre excellence que le gendre que je lui propose est un homme d'un mérite éminent dans la littérature. L'astrologue qui a tiré son horoscope dit qu'il arrivera cette année au grade de Tchoang-youen.

DEUXIÈME ENTREMETTEUSE

Seigneur, n'en croyez rien. L'horoscope du jeune homme dont elle parle n'est pas heureux. Je connais l'astrologue qui l'a dressé. Acceptez la proposition de mariage que j'ai l'honneur de vous faire. Je vous parle, moi, d'un jeune homme qui, d'après les règles de l'astrologie et divers présages tirés de....

¹ A cette époque le Tchoang-youen était le premier bachelier inscrit sur la liste des docteurs.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

PREMIÈRE ENTREMETTEUSE

C'est un mensonge, c'est un mensonge.

(Les deux entremetteuses se battent)

LE SEIGNEUR NIEOU, avec colère

Quoi ! ces deux femmes osent se battre en ma présence, violer les rites ! Domestique, tu vas prendre _{p.061} les *billets d'âge*¹ qu'elles tiennent à la main, et les mettre en pièces. — Puis, donne-leur à chacune quatre-vingts coups de bâton.

(Le domestique déchire les billets d'âge et frappe les entremetteuses)

LE SEIGNEUR NIEOU

C'est bien, c'est bien. — Maintenant chasse-les à coups de verges.

LE DOMESTIQUE, chassant les entremetteuses

Je vous l'avais bien dit. Quand vous aurez un Tchoang-youen à proposer pour gendre, vous reviendrez à la maison.

PREMIÈRE ENTREMETTEUSE, à la deuxième

J'ai bien reçu, pour ma part, de soixante et dix à quatre-vingts coups de bambou.

DEUXIÈME ENTREMETTEUSE

Moi, j'en ai reçu cent, et je n'ai pas murmuré.

(Elles se retirent)

¹ Billets qui contiennent *huit caractères*, deux pour l'année, deux pour le mois, deux pour le jour et deux pour l'heure de la naissance. On tire des présages divers de la combinaison de ces caractères, et le premier soin des parents qui veulent marier leurs enfants est d'échanger leurs *huit caractères*, et de les comparer pour voir si, d'après les règles de l'astrologie, elles annoncent une parfaite compatibilité d'humeur et de destinées. ([Abel-Rémusat, Yu-kiao-li, t. I, p. 155.](#))

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE SEIGNEUR NIEOU

Il faut maintenant que je fasse de la morale à ^{p.062} ma fille et à mes servantes. Les hommes de l'antiquité ont dit : « Quand on veut gouverner un royaume, il faut savoir gouverner sa maison ¹. » Domestique, fais venir ici ma fille, la gouvernante et Si-tchun.

LE DOMESTIQUE

J'obéis.

(Nieou-chi, la gouvernante et Si-tchun entrent dans le salon)

LE SEIGNEUR NIEOU

Ma fille, vous avez atteint l'âge nubile, et tout à l'heure encore deux entremetteuses m'ont fait pour vous des propositions de mariage. Songez-y ; aujourd'hui vous êtes ma fille ; demain peut-être vous deviendrez l'épouse d'un jeune magistrat. Mais savez-vous en quoi consiste le principal mérite d'une femme ? Je vous l'ai dit, on recherche une fille qui n'aime pas à sortir de l'appartement intérieur. Or, ces jours derniers, pendant que je travaillais avec sa majesté, vous avez permis à la gouvernante et à Si-tchun de faire une promenade dans le jardin. Est-ce comme cela que vous surveillez vos servantes ? Supposez qu'il arrive un malheur, qu'un esclandre ait lieu, croyez-vous que votre réputation n'en souffrirait pas ?

NIEOU-CHI

^{p.063} Mon père, je vous remercie de vos excellents conseils, et je vous promets qu'à l'avenir je gouvernerai la maison avec plus de sévérité.

¹ Apophtegme tiré du *Ta-hio*. (Voyez le *Ssé-chou-tching-wen*. fol. 1 v.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE SEIGNEUR NIEOU, à la gouvernante

Gouvernante, vous avez de l'âge et de l'expérience ; vous remplacez ma femme dans la maison¹. Le ménage, la subsistance de la famille, son entretien, tout dépend de vous ; et cependant vous vous affolez du jeu, au point de tromper ma fille et de vagabonder dans le jardin ! Comment expliquer votre conduite ?

LA GOUVERNANTE

Seigneur, cela ne me regarde pas ; c'est la faute de Si-tchun.

SI-TCHUN

Oh ! par exemple, cela ne regarde pas Si-tchun ; c'est la faute de la gouvernante.

LE SEIGNEUR NIEOU, irrité

Voyez-donc ces deux impudentes ; je veux les accabler de coups.

NIEOU-CHI, se jetant aux genoux de son père

Mon père, je vous en supplie, ayez de l'indulgence pour elles.

LE SEIGNEUR NIEOU

^{p.064} Ma fille, levez-vous. — Gouvernante, et vous, Si-tchun, vous pouvez vous retirer avec votre maîtresse ; mais ne vous écartez plus des maximes et des règles prescrites par les rites.

(Elles se retirent)

@

¹ Le seigneur Nieou était veuf.

TABLEAU IV ¹

TSAÏ-YONG, EN COSTUME DE BACHELIER ; TROIS BACHELIERS

(La scène est sur une grande route qui mène à Tchang-ngan)

@

PREMIER BACHELIER

p.065 Je viens d'entendre dire tout à l'heure que Lo-yang ² est près d'ici ; cependant on n'aperçoit pas encore les murs de défense qui entourent les portes de la ville.

DEUXIÈME BACHELIER

L'homme qui voyage ressemble à celui qui examine une carte ou un tableau.

TROISIÈME BACHELIER

Le temps est beau ; il ne fait ni chaud ni froid. — Les uns vont, les autres reviennent. — Quelle multitude d'hommes on rencontre !

(Les trois bacheliers aperçoivent Tsai-yong, qui marche à côté d'eux)

PREMIER BACHELIER, à Tsai-yong

p.066 Oserai-je demander à monsieur le bachelier quel est son nom de famille, et quel titre honorifique il porte ?

TSAÏ-YONG

Mon nom de famille est Tsai ; mon titre honorifique Pé-kiaï. Puis-je à mon tour vous demander, messieurs, quels sont vos noms de famille et vos noms d'honneur ?

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édit. de la Bibliothèque royale, liv. I, p. 23 v. et suiv. et le Pi-pa-ki, édit. du docteur Ching-chan, chap. II, p. 71 v.

² C'était autrefois la capitale de l'empire. L'auteur se sert indifféremment des expressions Lo-yang et Tchang-ngan pour désigner la capitale.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

PREMIER BACHELIER

Mon nom de famille est Li, mon titre honorifique Kiun-yu.

DEUXIÈME BACHELIER

Mon nom de famille est Lo, mon surnom Té-hi.

TROISIÈME BACHELIER

Mon nom de famille est Tchang, mon nom d'enfance Pé-tsiang.

TSAÏ-YONG

Il y a longtemps, messieurs, que je vous connais de réputation ; on parle partout de vos talents, et c'est un bonheur pour moi que de vous avoir rencontrés. — Je pense que vous allez à la capitale pour y subir vos examens.

DEUXIÈME ET TROISIÈME BACHELIERS

Nous y allons, en effet, et, si cela vous était agréable, nous pourrions faire route ensemble. Qu'en dites-vous ?

TSAÏ-YONG

p.067 J'accepte avec plaisir votre proposition.

PREMIER BACHELIER

C'est une heureuse rencontre que nous avons faite. Messieurs, puisque nous suivons la même route, reposons-nous donc ici tous les quatre, et parlons un peu de nos études.

TOUS

Excellente idée.

PREMIER BACHELIER

Tsaï, parlez le premier, je vous prie. Quel a été le but de vos études ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG

Voici d'abord la méthode que j'avais adoptée. Quand j'étais assis, je lisais ; quand je marchais, je récitais de mémoire ce que j'avais appris. J'ai étudié à fond dix mille chapitres ; j'ai fait des études et des recherches pénibles : mais comme il y a dans la vie deux choses qu'on ne doit jamais perdre de vue, le service du prince et la piété filiale, j'ai voulu répondre aux bienfaits de l'empereur, et témoigner de la reconnaissance à mon père et à ma mère.

DEUXIÈME ET TROISIÈME BACHELIERS

Très bien, très bien ; vous avez eu là une noble pensée.

TSAÏ-YONG

Li, c'est à votre tour maintenant.

PREMIER BACHELIER

^{p.068} Moi, je ne suis pas fataliste ; je n' imagine pas que le succès et l'insuccès dépendent toujours du sort, et je n'ai pas voulu m'en remettre à la destinée. Loin de là, j'ai cru qu'à force de travail je pouvais m'élever jusqu'aux nues par les concours littéraires. Les événements de ce monde sont soumis aux décrets du ciel, qui les fait tourner à son gré, cela est vrai ; mais quand un homme est doué d'un mérite éminent, voulez-vous qu'il aille dormir au bord des sources, dans les forêts ?

DEUXIÈME ET TROISIÈME BACHELIERS

Non, non, assurément.

PREMIER BACHELIER

Vous, Lo, qu'avez-vous appris chez vos parents ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

DEUXIÈME BACHELIER

J'ai usé, par la lecture des livres, mes forces et ma jeunesse. La nuit, je travaillais à la clarté des vers luisants. J'ai fait une étude approfondie du Hiao-king (Livre de la piété filiale), et du Kio-li (premier chapitre du Li-ki). J'ai médité sur le Chi-king (Livre des poésies) sur le Chou-king (Livre des annales), et le commentaire de Tcheou-kong sur l'Y-king (Livre des transformations). J'ai minutieusement, page par page, recherché le sens et la force de chaque expression qui se trouve dans le Tchun-tsieou (chronique composée par Confucius), dans ^{p.069} les écrits des philosophes, dans les principaux monuments de la littérature.

(Il se met à rire)

Pourtant, dans mon enfance, quand j'allais à l'école, mon maître se lamentait toujours à cause de moi. Quel dommage ! s'écriait-il en me regardant, et que ce bachelier ¹ est à plaindre ! il ne peut pas retenir un seul caractère.

TROISIÈME BACHELIER, souriant

Oh ! ne croyez pas cela. C'est un songe que vous avez fait.

DEUXIÈME BACHELIER

Et vous, Tchang, qu'avez-vous étudié ?

TROISIÈME BACHELIER

Moi, je m'attachais surtout à la prononciation des mots, car on doit lire méthodiquement ² ; et, quand je traçais un caractère, j'avais soin de me conformer aux règles établies par les maîtres ³. Je ne recherchais pas si telle ou telle forme appartenait à

¹ C'était ironiquement que son maître l'appelait bachelier.

² Inutile d'avertir que ce bachelier n'est qu'un ignorant.

³ Il y en a quatre-vingt-douze. (Voyez mon mémoire sur l'organisation intérieure des écoles chinoises, p. 32.)

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

l'écriture *Tchouen*, à l'écriture *Li*, ou à l'écriture *Thsao* ¹, mais chaque caractère que j'écrivais était ^{p.070} conforme au modèle. Wang-y ², s'il eût vécu de mon temps, m'aurait pris pour son maître ; Ngeou-yang ³ m'aurait fait une visite, et serait resté en extase devant une page de mon écriture.

(Il sourit)

Cependant, je me souviendrai toujours qu'une fois, en écrivant le caractère *jin* (j'étais bien jeune alors), j'avais oublié une *jambe* ⁴.

TSAÏ-YONG

Messieurs, gardons-nous de badiner plus ^{p.071} longtemps ; le ciel se rembrunit, la nuit approche ; il faut continuer notre route.

(Tsaï-yong et les trois bacheliers se remettent en marche, et chantent tour à tour)

@

¹ *Tchouen*. C'est une écriture composée de traits roides et grêles, qui fut usitée, avec quelques variations, depuis le temps de Confucius (au milieu du VI^e siècle avant J. C.), jusqu'à la dynastie des Han (au II^e siècle avant notre ère). On a, dans cette écriture, des monnaies et des inscriptions ; on s'en sert pour les sceaux qui tiennent lieu de signatures et qu'on imprime à la fin des préfaces et ailleurs. (Abel-Rémusat, *Éléments de la grammaire chinoise*, prolégomènes, p. 6.) — *Li*, ou l'écriture des bureaux, fut inventée sous la dynastie des Han (au II^e siècle avant notre ère), pour remplacer le *tchouen*, qui était trop difficile à tracer. Elle est formée de traits pesamment dessinés. (Abel-Rémusat, *Grammaire chinoise*, *loto citato*.) — *Thsao*. C'est une sorte de tachygraphie extrêmement cursive et fort difficile à lire, à cause d'une multitude d'abréviations, de licences et de ligatures qui altèrent la forme des caractères. Elle fut inventée sous la dynastie des Han (au I^{er} siècle de notre ère). On s'en sert fort souvent pour les préfaces, les inscriptions sur les paravents, les éventails, les bâtons d'encre, ainsi que pour écrire les pièces de vers, les explications des peintures, etc. (Abel-Rémusat, *Grammaire chinoise*, *loto citato*.)

² Célèbre maître d'écriture, qui vivait sous la dynastie des Han.

³ Autre maître d'écriture, de la dynastie des Han.

⁴ Le caractère *jin*, homme, est composé de deux traits qui figurent les deux jambes de l'homme.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TABLEAU V ¹

LE PRÉSIDENT DU CONCOURS, PLUSIEURS HUISSIERS, TSAÏ-YONG, TCHANG-PÉ-TSIANG, DES BACHELIERS AU NOMBRE DE CINQ CENTS ENVIRON

(La scène est dans la salle des examens)

@

(p.072 On rencontre dans les rues des voyageurs qui arrivent à cheval de toutes les provinces de l'empire pour voir le cortège et les réjouissances publiques.

Les bacheliers s'assemblent devant la porte de la salle)

UN BACHELIER ²

Qui est-ce qui remportera la palme du concours ³ ?

UN AUTRE BACHELIER

Il y a ici cinq cents bacheliers d'élite ; mais on ne ^{p.073} sait pas encore quel est celui de nous qui arrivera au grade de Tchoang-youen.

TCHANG-PÉ-TSIANG, marmottant

« Le ciel est bleu, la terre est jaune ⁴. » (A part.) Je me rappelle assez bien les phrases de deux et de trois caractères, mais je n'ai pas achevé tout à fait mes études ; aussi dois-je compter un peu sur la destinée.

(Le président du concours prend place au fauteuil ; un huissier ouvre les portes de la salle)

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édit. de la Bibliothèque royale, liv. I, p. 26 v. et suivantes, et le Pi-pa-ki, édit. du docteur Ching-chan, chap. II, pag. 78 r. et suiv.

² Le commentateur chinois dit que cette scène est ingénieuse et piquante. Il y voit une bonne parodie des concours. On trouvera plus tard, dans le tableau XXII la parodie d'un service religieux célébré par des bonzes.

³ Litt. « qui cueillera la branche d'olivier odorant ? »

⁴ Cette phrase est la première du Livre des mille mots (*tsien-tseu-wen*), et le Livre des mille mots est le premier de ceux que les enfants étudient dans les écoles.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG

La porte est ouverte. (Aux bacheliers) Messieurs, rangeons-nous deux à deux, et entrons dans la salle des examens.

(Les bacheliers se mettent en ordre et entrent dans la salle)

LE PRÉSIDENT DU CONCOURS, aux bacheliers

Messieurs les bacheliers, par une décision de la cour souveraine du Li-pou ¹, j'ai été nommé aux fonctions d'examineur en chef, et comme une nouvelle période triennale va commencer, l'empereur m'a chargé de présider aux épreuves du ^{p.074} concours. C'est à moi qu'il appartient de discerner le mérite dans tous les candidats. Messieurs, rassurez-vous ; je suis du nombre de ces magistrats qui aiment le plaisir et la gaieté ; je ne ressemble pas aux examinateurs des années précédentes. Dans le dernier concours, par exemple, la première dissertation à faire avait pour objet une question de littérature ; la seconde, une question de morale, et la troisième, une question de politique ² ; mais moi, je vais proposer aujourd'hui, à la place de la première dissertation, le second vers d'un distique à composer ; à la place de la seconde, une énigme à deviner, et, à la place de la troisième, une chanson à chanter sur l'air. Celui qui achèvera le distique, devinera l'énigme et chantera la chanson, celui-là sera élevé au rang de Tchoang-youen et couvert de gloire ; il portera des fleurs d'or sur son bonnet ; il ira s'asseoir, dans le palais impérial, au splendide banquet des docteurs. Quant à celui qui ne subira pas convenablement ses épreuves, on lui barbouillera le visage avec de l'encre, et on le chassera de la salle à coups de bâton.

(Les bacheliers renoncent au concours et sortent de la salle) ^{p.075}

¹ Une des six cours souveraines qui composent le gouvernement chinois. C'est le conseil des emplois ou de la magistrature.

² En chinois : tsé (Bas. 7.457). C'est l'art de gouverner.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG ET TCHANG-PÉ-TSIANG

Monsieur le président, nous nous soumettons aux épreuves.

LE PRÉSIDENT, à un huissier

Qu'on fasse approcher le bachelier Tsai-yong.

(Un huissier appelle Tsai-yong)

TSAÏ-YONG, sortant du bureau

Me voici.

(Il salue le président)

LE PRÉSIDENT

Je vous propose un distique à achever : voici le premier vers ;
le sujet est tiré de l'astronomie.

TSAÏ-YONG

Je vous écoute.

LE PRÉSIDENT

星飛天放彈

Sīng-fēi-tièn-fàng-tàn

Lorsque les étoiles filent (on dirait que) le ciel lance des balles.

Établissez le parallélisme ¹. p.076

TSAÏ-YONG

日出海拋毬

Jǐ-tchù-hài-pāo-kièòu

Quand le soleil se lève (on croirait que) la mer lance un ballon ².

¹ En chinois : *tou-keou* (Morr. part. II, 11.443-6.515). C'est la réunion de deux phrases, à formes symétriques ou correspondantes. Ainsi, dans le distique proposé, le premier vers renferme cinq monosyllabes. Pour que le parallélisme ait lieu, il faut : 1° que le second vers se compose, comme le premier, de cinq monosyllabes ; 2° que les mots s'y trouvent dans le même ordre ; 3° qu'ils jouent le même rôle dans la phrase.

² En poésie, on appelle quelquefois le soleil *le ballon de la mer*, et les étoiles filantes les *balles du ciel*.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE PRÉSIDENT

Très bien, très bien ; le parallélisme est excellent. Huissier, faites approcher le bachelier Tchang-pé-tsiang. (A Tsai-yong) Tsai-yong, vous pouvez rester à côté du bureau.

(Un huissier appelle Tchang-pé-tsiang)

TCHANG-PÉ-TSIANG, s'approchant du bureau

Présent.

LE PRÉSIDENT

Je vous propose un distique à achever. Voici le premier vers :

毛詩三百首
Mào-chī-sān-pě-chèou

Le Livre des odes (litt. « le Chi-king de Mao ») contient trois cents pièces de vers.

Établissez le parallélisme. p.077

TCHANG-PÉ-TSIANG

還有十一篇
Hoân-yeòu-chī-y-pièn

Il renferme outre cela onze pièces de vers.

LE PRÉSIDENT

Mauvais, mauvais ; votre parallélisme ne vaut rien. — Restez à votre place. Tsai-yong, approchez-vous un peu. Je vous propose, pour la seconde épreuve, huit noms géographiques à retrouver dans les quatre phrases suivantes :

(Le président lit à haute voix quatre phrases, composées chacune de quatre mots à double entente)

Devinez les huit noms de province qui se trouvent dans ces phrases.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG

Je trouve dans la première le King-tong et le King-si ; dans la seconde, le Kiang-tong et le Kiang-si ; dans la troisième, le Hou-tong et le Hou-si ; dans la quatrième, le Tché-tong et le Tché-si.

LE PRÉSIDENT

Très bien, très bien ; vous avez deviné les huit noms de pays ; restez près du bureau. Tchang-pé-tsiang, je vous propose pour énigme quatre noms ^{p.078} d'arbres à retrouver dans les quatre phrases suivantes :

(Le président lit quatre phrases
composées chacune de quatre mots à double entente ¹)

Devinez les quatre noms d'arbres.

TCHANG-PÉ-TSIANG

Je trouve le cyprès, dans la première phrase ; l'acacia, dans la seconde ; le sycomore, dans la troisième, et le saule, dans la quatrième.

LE PRÉSIDENT

Cela ne vaut rien ; vous n'avez pas deviné les quatre sortes d'arbres. — Passons maintenant à la troisième épreuve. Tsai-yong, je vais chanter un couplet ; vous le finirez en ajoutant à la strophe un cinquième vers que vous composerez sur les mêmes rimes.

(Le président chante le couplet :)

Tchang-ngan est un délicieux séjour.

Achevez la chanson.

TSAÏ-YONG

On s'y enivre avec les examinateurs.

¹ Ces phrases, comme les précédentes, sont intraduisibles en français.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE PRÉSIDENT, riant aux éclats

Très bien, très bien ; vos trois épreuves sont excellentes ; vous êtes ce qu'on appelle un vrai ^{p.079} bachelier. Restes près du bureau. Tchang-pé-tsiang, je vais chanter une chanson ; vous ajouterez à la stance un cinquième vers.

(Le président chante le couplet :)

Voyez ce qu'il y a dans votre poitrine.

Achevez le couplet.

TCHANG-PÉ-TSIANG

On s'y enivre avec les examinateurs.

LE PRÉSIDENT

Quelle pauvreté ! vous avez beau copier, au mépris des règlements, les compositions des autres, tout cela ne vous sert de rien. — Huissiers, qu'on barbouille les joues de Tchang-pé-tsiang avec de l'encre, et qu'on le chasse de la salle à coups de bâton.

TCHANG-PÉ-TSIANG

Qu'est-il besoin de me frapper ? Je vois que la destinée m'est contraire, et je m'en retourne à la maison.

(Il sort précipitamment de la salle)

LE PRÉSIDENT

Tsaï-yong, je reconnais la supériorité de vos talents, votre érudition profonde ; vous vous élevez au-dessus des autres ; votre mérite est vraiment hors de ligne. Je vais sur-le-champ informer l'empereur du résultat du concours. (Aux huissiers) Huissiers, ^{p.080} apportez le bonnet et la ceinture, et décorez-en Tsaï, le Tchoang-youen !

(Un huissier couvre la tête de Tsaï-yong du bonnet de Tchoang-youen,
pendant qu'un autre lui attache la ceinture)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Maintenant, Tsai-yong, suivez-moi ; allons dans le palais impérial rendre grâces à l'empereur.

TSAÏ-YONG, s'inclinant devant le président

Seigneur, daignez agréer mes remerciements ; c'est à vous que je dois mon élévation.

(La séance est levée)

@

TABLEAU VI ¹

TSAÏ, LE YOUEN-WAÏ, MADAME TSAÏ, TCHAO-OU-NIANG

(La scène est dans la maison de Tsai, le youen-waï)

@

TCHAO-OU-NIANG, seule

p.081 Toujours sans nouvelles ! Peut-être qu'il aura échoué au concours ² ; il y a tant d'hommes de mérite dans la capitale ; chacun voudrait inscrire son nom sur la liste des docteurs. — Mais, depuis qu'il est parti, que n'avons-nous pas éprouvé ! Nous sommes ici, tantôt dans l'affliction, tantôt dans les angoisses de la faim. (Elle soupire) Quand le matin arrive, on ne peut pas répondre qu'on existera le soir ³. — Je suis bien malheureuse ! — Jour et nuit, ma belle-mère reproche à son époux d'avoir contraint son fils à quitter la maison paternelle ; elle s'emporte à des invectives sanglantes. De son côté, p.082 mon beau-père ne cache pas son indignation ; il réplique à sa femme. Les étrangers, qui ne comprennent rien à ces débats parce qu'ils en ignorent la cause, mettent tout sur le compte de la bru ; ils disent que je manque à mes devoirs ; ils m'accusent d'insensibilité. — Oh ! ce n'est pas moi qui abandonnerai les parents de mon époux ; je veux au contraire les aimer, les servir jusqu'à la fin, avec toute la tendresse d'une fille ⁴ ! — Attendons

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édit. de la Bibliothèque royale, liv. I, p. 38 r. et suivantes, et le Pi-pa-ki, édit. du docteur Ching-chan, chap. III, p. 25 v. et suivantes.

² A cette époque, l'examen de province appelé *hiang-chi*, qui confère le grade de *kiu-jin*, ou licencié, n'existait pas.

³ En chinois : *tchao-pou pao-si* (Bas. 4.046-9-249-1.785).

⁴ Une bru doit servir le père et la mère de son mari comme une fille sert son père et sa mère. Elle doit leur montrer de la piété filiale et une obéissance entière. Si elle manque à ses devoirs envers eux, elle manque en même temps à la piété filiale. Ce crime parvient aussitôt à la connaissance du ciel ; en voici la preuve. Il y avait dans l'arrondissement de Tchang-tcheou, trois belles sœurs qui étaient entièrement dépourvues de piété filiale. Un jour elles entendirent un coup de tonnerre, et, au même instant, elles furent métamorphosées, la première en vache, la seconde en brebis, et la troisième en

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

encore un peu. Dès qu'ils rentreront, j'irai pour la troisième fois dans la maison de prêt sur gages.

(Tsaï, le youen-waï, et madame Tsaï arrivent sur la scène) p.083

TSAÏ, le youen-waï, s'appuyant sur son bâton

(Il chante)

Depuis que mon fils est parti, je n'ai pas eu de ses nouvelles.
(A sa femme) Ma femme, nous devenons vieux ; l'âge amène les infirmités ; il nous sera difficile de pourvoir à notre existence.

MADAME TSAÏ, le repoussant avec le bras

Oui, nous aurons de la peine à pourvoir à notre existence..
Vieux brigand ! qu'aviez-vous besoin d'envoyer votre fils à la capitale ; oh ! c'est un reproche que je vous adresserai jusqu'à la mort. — Vous n'avez plus de riz à manger ; dites-moi où sont donc vos vêtements d'hiver ? Quand votre fils aurait été promu au grade de Tchoang-youen, quel profit en retirez-vous maintenant ? Ah ! s'il était ici, la bonne harmonie subsisterait dans notre ménage ; nous ne serions pas tous les deux comme le *lang* et le *pei*¹. — Votre estomac est vide, n'est-ce pas ? Le froid pénètre vos os ; il vaudrait mieux pour vous mettre fin à vos jours.

TSAÏ, le youen-waï, avec colère

Vieille mendiante, vous ne cesserez donc pas p.084 d'invectiver contre moi ? Après tout, suis-je un immortel ou un génie ?

chienne ; leur tête seule avait conservé sa première forme. Dès qu'elles voyaient quelqu'un, elles baissaient la tête et fondaient en larmes. Tchín-ing, gouverneur du district, fit exécuter une gravure qui représentait leur métamorphose, et la répandit dans l'empire pour servir de leçon aux peuples. — Voilà comment le ciel les punit. En général quand une bru manque ainsi à ses devoirs envers son beau-père et sa belle-mère, cela vient de ce que, dans son enfance, elle a manqué à ses devoirs envers son père et sa mère. (Stanislas Julien, *Livre des Récompenses et des Peines*, p. 463 et 464.)

¹ *Lang-peï* (Bas. 5.748-5.749) sunt duo quadrupedes, quorum *lang* est anterioribus pedibus longior, posterioribus brevior ; *pei* est anterioribus brevior et posterioribus longior. (Bas. au mot *pei*.) Mais cette phrase doit être interprétée ainsi : « Nous ne serions pas tous les deux réduits à la misère, » parce que *lang-peï* est un mot composé qui signifie « pauvre, misérable. »

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Pouvais-je prévoir les calamités à venir, et devais-je m'attendre à cette grande famine ? Où est l'homme qui n'ait pas à souffrir comme moi de la disette ? Mais où est la femme qui, comme vous, du matin au soir, accable son époux d'injures ? — C'en est fait, je veux mourir, je veux mourir. Qu'attendrai-je ? la famine, c'est ma mort ; la colère de ma femme, c'est ma mort, c'est ma mort aussi, car je ne puis plus la supporter.

(Tsaï, le youen-waï, veut se donner la mort ; Tchao-ou-niang arrête son bras)

MADAME TSAÏ

Vieux brigand, mourez ; vous n'avez pas besoin pour cela...

TCHAO-OU-NIANG, se jetant à ses pieds

O mes parents, je vous en supplie, suspendez ce courroux qui effraye votre servante. Daignez écouter mes paroles. Mon beau-père, dans l'origine, quand vous avez forcé votre fils à s'éloigner de son pays natal, on ne vous avait pas dit qu'une grande famine affligerait le pays ; on ne vous avait pas dit que votre épouse, dans sa douleur amère, vous accablerait incessamment de reproches et d'injures. Aujourd'hui, ma belle-mère n'a devant les yeux que le spectacle de la famine ; elle ne voit plus son fils ; je vous demande si son cœur doit être déchiré ! ^{p.085} Mon beau-père, ne murmurez plus contre elle ; ma belle-mère, trêve de réprimandes. — Je veille chaque jour à votre subsistance ; je puis apaiser votre chagrin. Il me reste encore un peigne, des aiguilles en or, quelques ornements de tête et d'autres bijoux ; je vais les mettre en gage pour acheter des provisions de bouche. J'aime mieux mourir de faim que d'abandonner mon beau-père et ma belle-mère dans la détresse.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

MADAME TSAÏ

Ma bru, levez-vous ; vous avez un excellent cœur ; mais moi je ne puis pas réprimer la haine que j'ai vouée à ce stupide vieillard.

(Elle chante)

Vous n'aviez qu'un fils ; c'était votre unique soutien. A quoi pouvait servir cet avancement littéraire dont vous parliez toujours ? Sans votre folle estime des places et de ces titres fastueux de kong, de heou ¹, on le verrait encore servir avec affection son père et sa mère ; mais vous avez voulu qu'il devînt magistrat ! Vous disiez alors qu'il transformerait votre chétive demeure en une maison de plaisance ; hélas ! quand mon fils deviendra mandarin, vous ne serez plus, vous, qu'un démon affamé. Vous disiez aussi que ces mets recherchés qu'on offre dans les grands sacrifices, on vous les présenterait du matin au soir sur des trépieds à forme élégante, ou dans des vases de ^{p.086} porcelaine fine. Aujourd'hui, à qui oseriez-vous demander une gorgée de bouillon ou une cuillerée de mauvais riz ? Mon malheur vient de votre obstination ; c'est à cause de vous que mon fils a méconnu tous les devoirs que lui imposait la piété filiale.

TSAÏ, le youen-waï. (Il chante)

Quand on élève un fils, on commence par lui apprendre à lire ; on souhaite qu'il acquière de la science ; qu'il jette de l'éclat sur sa famille et sur ses ancêtres ; on voudrait voir son nom inscrit sur la liste des sages ; et d'ailleurs où est le jeune homme qui ne cherche pas à se produire ? Ecoutez, je vais vous faire une comparaison ² ...

¹ Dignités du premier et du second rang.

² *Pi-fang* (Bas. 4.774-3.826).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

MADAME TSAÏ

Ah ! j'en ai assez de vos comparaisons ¹. Ce que je sais bien, c'est que mon fils vivait paisiblement au sein de sa famille, et que vous l'avez renvoyé.

(Elle le regarde en ricanant) Aussi vous endurez la faim maintenant.

TSAÏ, le youen-wai. (Il chante)

Eh ! ne dit-on pas toujours : la vie et la mort sont soumises à la destinée. — Qu'a-t-on besoin d'une ^{p.087} pépinière ² de fils et de petit-fils si l'on doit périr de famine ³ ?

MADAME TSAÏ, en colère

Ah ! vous jouez encore de la langue. Patience, patience ; dans quelques heures d'ici, vous n'aurez pas autant de babil.

TSAÏ, le youen-wai

Taisez-vous ; c'était une destinée inévitable ; nous devons, sur la fin de nos jours, rester tous les deux orphelins ⁴.

TCHAO-OU-NIANG.

(Elle chante)

Ma belle-mère, votre fils est absent ; il faut bien qu'un jour il revienne à la maison.

MADAME TSAÏ

Oui, ma bru, oui ; je sais qu'il reviendra un jour, mais alors je n'y serai plus.

¹ Mot à mot : « Ah ! vous faites de belles comparaisons ! »

² *Sen* (Bas 4.317).

³ Cette phrase est devenue proverbiale ; on ne peut donc pas se dispenser de lire le Pi-pa-ki. (Note du commentateur chinois.)

⁴ Les Chinois se servent du mot *kou* (Bas. 2.073, orphanus adolescens patre orbatu), en parlant d'un père ou d'une mère qui a perdu ses enfants.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

Qu'avez-vous à craindre ? je vais engager mon peigne et mes aiguilles de tête, pour acheter une bonne provision de riz.

MADAME TSAÏ

p.088 Stupide vieillard, si nous n'avions pas une bru remplie de piété filiale et de dévouement, que deviendrions-nous tous les deux ?

TSAÏ, le youen-waï

Vieille mendiante, est-ce une raison pour m'accabler d'injures ?

TCHAO-OU-NIANG

A quoi bon ces débats sans fin ?

(Elle chante)

Les étrangers diront encore que c'est votre bru qui jette la division dans la famille, qui excite les querelles.

(A madame Tsai)

Ma belle-mère,

(Elle chante)

Dans le fond de son cœur, il aime son fils ; l'avancement de son fils était l'unique objet de ses vœux.

(A Tsai, le youen-waï)

Mon beau-père,

(Elle chante)

En quelque endroit que tombent ses regards, elle ne voit plus son fils ; telle est la cause de sa douleur amère.

(A Tsai, le youen-waï, et à madame Tsai)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Parents de mon époux, considérez votre bru comme votre propre fille ; je veux vous servir avec constance, ^{p.089} avec fidélité, jusqu'à la fin de vos jours, et je n'ai plus qu'un désir, c'est qu'à compter de ce moment une heureuse réconciliation s'opère entre vous.

(Elle parle)

Je retourne à la maison de prêt sur gages.

@

TABLEAU VII ¹

LE SEIGNEUR NIEOU, LE YOUEN-KONG, (DOMESTIQUE), LA
GOUVERNANTE, UNE ENTREMETTEUSE DU GOUVERNEMENT

(La scène est dans la maison du seigneur Nieou)

@

LA GOUVERNANTE

p.090 On dit que la fête ² était magnifique.

LE DOMESTIQUE

Oui, depuis longtemps nous n'avions pas vu un aussi beau cortège. Quelle pompe ! on doit des félicitations au gouverneur de Ho-nan-fou ³, qui avait ordonné tous les préparatifs.

LA GOUVERNANTE

Et au greffier du Tai-po-chi ⁴.

LE DOMESTIQUE, souriant

Pour le cheval du Tchoang-youen, n'est-ce pas ? Il est vrai qu'il attirait tous les regards. Assurément les chevaux fameux de l'antiquité, Ké, Lieou, Eulh, Sieou, Chouang, Ki-ki lui-même, n'approchaient pas d'un pareil cheval.

LA GOUVERNANTE

De quelle couleur était-il ? l'avez-vous bien vu d'abord ?

¹ J'ai pris la liberté de fondre ensemble les Xe et XIIe tableaux du texte.

² Le *Tchoang-youen* litt. « celui dont la tête est ornée de fleurs », le *Pang-yen* et le *Tan-hoa*, c'est-à-dire les trois premiers docteurs, nommés par le président du concours, se promènent à cheval, dans la ville, avec un nombreux cortège, pendant les trois premiers jours qui suivent leur nomination. Ces trois jours sont des jours de fête. (*Blanche et Bleue*, roman chinois, trad. par M. St. Julien, p. 296.)

³ Il y a plus de quinze cents ans que Ho-nan-fou a cessé d'être le siège du gouvernement. J'ai déjà dit que les poètes se servaient des noms de ces anciennes résidences pour désigner la capitale.

⁴ L'intendant des écuries impériales.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE DOMESTIQUE

Très bien. Figurez-vous un cheval paré de toutes les couleurs, depuis les plus vives jusqu'aux plus sombres ; depuis le gris de la cannelle, le brun-rougeâtre de la châtaigne, jusqu'au rouge de la jujube. Dans quelques endroits, son poil ressemblait au plumage de l'hirondelle. On eût dit que cette diversité de nuances formait un nuage qui enveloppait son corps. Du plus loin qu'on l'apercevait, on reconnaissait de suite que c'était un cheval de Ta-wan ¹.

LA GOUVERNANTE

Comment l'appelait-on ?

LE DOMESTIQUE

^{p.092} Oh ! je n'en finirais pas, si je voulais énumérer tous les noms qu'on lui a donnés. Les uns l'appelaient le dragon volant, le cerf rouge, l'hirondelle verte ² ; d'autres, le fils de la montagne, le nuage flottant, le fils du dragon, l'éclair rouge, la fleur du lion.

LA GOUVERNANTE

Avait-il une belle écurie ?

LE DOMESTIQUE

Les portes de son écurie ressemblaient de loin à deux arcs de triomphe.

LA GOUVERNANTE

On parle beaucoup du festin des docteurs ; il paraît qu'il était splendide ³.

(Le seigneur Nieou appelle le domestique ; la gouvernante se retire)

¹ Voyez la notice sur le pays et les chevaux de Ta-wan, dans le Si-yu-ki (Description abrégée des pays de l'ouest), chap. III, p. 1 r et suivantes.

² Noms que les poètes donnent aux chevaux de Ta-wan.

³ Cette scène est fort longue dans l'original. On y trouve des particularités sur cette espèce d'ovation que le gouvernement chinois décerne au Tchoang-youen ; mais le récit qu'on en fait est si emphatique, que je n'ai pas pu le traduire en français.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE DOMESTIQUE

Me voici, me voici. Seigneur, j'attends vos ordres.

LE SEIGNEUR NIEOU

Écoute-moi bien. Hier, pendant que j'étais à la cour, l'empereur daigna m'adresser la question suivante : « Docteur Nieou, votre fille est-elle mariée ? » — p.093 Non, sire, lui répondis-je ; votre serviteur n'a pas encore pris d'engagement pour elle. — Puisqu'il en est ainsi, répliqua sa majesté, je veux qu'elle épouse le Tchoang-youen de la nouvelle promotion, Tsai-yong ; c'est un jeune homme d'un mérite éminent, son extérieur est agréable. Je présiderai moi-même au mariage de votre fille. Faites votre proposition. » Je reçus avec respect l'ordre de sa majesté et je lui témoignai ma profonde reconnaissance. — Maintenant, je te consulte, que dis-tu de cette affaire ? quel est ton avis ?

LE DOMESTIQUE

Votre excellence a trop de bonté. — Seigneur, que puis-je vous répondre ? Mademoiselle est une jeune immortelle qui a quitté les célestes demeures pour descendre sur la terre ; le Tchoang-youen est un hôte distingué du palais rouge ¹. Il est donc à désirer qu'ils forment ensemble une heureuse union, qui dure cent années. Vous n'avez pas besoin d'attendre que le Prince de l'Orient ² ait apposé sur ses circulaires son cachet d'argile ³.

¹ Expression par laquelle les poètes désignent la demeure des immortels.

² Tchoang-youen.

³ Autre expression poétique. Le *cachet d'argile rouge* est la circulaire que le Tchoang-youen (celui qui a obtenu le plus haut grade littéraire) envoie pour annoncer son élection (Voyez la préface du *Hoeï-lan-ki*, drame chinois, traduit par M. Stanislas Julien, p. XVII.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE SEIGNEUR NIEOU, souriant

Ton avis est excellent. Va donc chercher ^{p.094} l'entremetteuse des principaux magistrats de la capitale et amène-la ici. Vous irez ensuite dans l'hôtel du Tchoang-yen proposer le mariage.

LE DOMESTIQUE

J'obéis.

LE SEIGNEUR NIEOU, seul

Je suis le précepteur de la famille impériale, et je pense bien que le Tchoang-youen sera ravi de joie quand il apprendra que je lui offre ma fille en mariage. — Au fait, après l'empereur, qui a plus d'autorité que moi dans le royaume ? la splendeur de ma maison égale celle des plus illustres familles. On vante partout mon zèle, mon intégrité, mon désintéressement. Et, d'ailleurs, Nieou-chi a de la beauté, des talents...

(Le domestique rentre suivi d'une entremetteuse du gouvernement. Cette dernière tient une cognée d'une main et une balance de l'autre)

LE SEIGNEUR NIEOU, avec surprise

Holà, madame l'entremetteuse, qu'est-ce que vous tenez donc là, à la main ?

L'ENTREMETTEUSE, se mettant à genoux

Seigneur, voici d'abord une cognée.

LE SEIGNEUR NIEOU

^{p.095} Une cognée ! et qu'en voulez-vous faire ?

L'ENTREMETTEUSE

La cognée est le signe de notre fonction. Une entremetteuse comme il faut ne sort jamais sans sa cognée.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE SEIGNEUR NIEOU

Mais, pourquoi la cognée est-elle devenue l'attribut des entremetteuses ?

L'ENTREMETTEUSE

Seigneur, vous allez le savoir. Il y a dans le Chi-king (Livre des odes) une stance qui dit : « Quand on veut fendre du bois, on se sert d'une cognée ; lorsqu'on veut contracter un mariage, on se sert d'une entremetteuse ; si les entremetteuses n'existaient pas, les hommes et les femmes ne pourraient pas s'unir par des mariages ¹. » C'est par allusion à ce verset du Chi-king que la cognée est devenue l'attribut des entremetteuses.

LE SEIGNEUR NIEOU

Et cet instrument que vous avez là ?

L'ENTREMETTEUSE

Cet instrument est une balance.

LE SEIGNEUR NIEOU

A quoi vous sert-elle ?

L'ENTREMETTEUSE

^{p.096} A faire ce que nous appelons dans notre état la *pesée* des époux. Toutes les fois qu'il est question d'un mariage, nous pesons les titres des familles, les qualités des futurs conjoints ; si la balance penche d'un côté...

LE SEIGNEUR NIEOU

Ne perdons pas de temps, je vous prie. Madame l'entremetteuse, j'ai reçu hier *un mandat officiel*. Sa majesté

¹ Le P. Lacharme a traduit litt. ce passage. (Voyez l'ouvrage publié par M. J. Mohl et intitulé : *Confucii Chi-king, sive Liber carminum*. p. 42.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

m'ordonne de prendre pour gendre le Tchoang-youen de la nouvelle promotion, dont le nom est Tsai-yong. Allez sur-le-champ, avec mon domestique, informer ce jeune homme des intentions de l'empereur ; proposez le mariage, et songez bien que, si vous concluez l'affaire, vous recevrez une bonne récompense.

L'ENTREMETTEUSE, avec joie

Quelle difficulté y a-t-il ? — Premièrement, il existe un mandat officiel, et un mandat du saint homme ¹ est un ordre irrésistible ; deuxièmement, j'ai à faire valoir la réputation de votre excellence, l'autorité dont elle jouit ; troisièmement, j'ai pour moi la beauté, les talents de mademoiselle votre fille. Je parlerai de l'élégance de sa taille, des charmes de sa figure.... Comment voulez-vous que le Tchoang-youen résiste à tout cela ?

LE DOMESTIQUE

p.097 Vous avez raison, vous avez raison.

LE SEIGNEUR NIEOU, riant

Eh bien, partez tous les deux.

(Ils s'en vont)

LE SEIGNEUR NIEOU, rappelant l'entremetteuse

(Il chante)

Madame l'entremetteuse, n'oubliez pas surtout de dire au Tchoang-youen que je ne veux pas qu'il achète des présents de nocces ; il peut garder son argent.

L'ENTREMETTEUSE

Seigneur, j'exécuterai vos ordres.

(Ils sortent)

@

¹ De l'empereur.

TABLEAU VIII ¹

LE SEIGNEUR NIEOU, LE YOUEN-KONG, (DOMESTIQUE),
L'ENTREMETTEUSE DU GOUVERNEMENT

(La scène est dans la maison du seigneur Nieou)

@

LE SEIGNEUR NIEOU, seul

(Il chante)

p.098 C'est parce que je ne songe qu'au bonheur de ma fille,
que matin et soir je tire des présages, j'interroge les sorts. Si
j'allais échouer dans le projet de mariage que nous venons de
former pour elle ! Où est donc mon domestique ? Ah ! que le
temps paraît long à un homme qui attend !

(L'entremetteuse et le domestique arrivent sur la scène ;
l'entremetteuse a un air décontenancé)

LE SEIGNEUR NIEOU, apercevant l'entremetteuse

Vous voilà donc enfin ! je vous attendais avec impatience. —
Eh bien, notre mariage ?

L'ENTREMETTEUSE

Impossible, seigneur, impossible ; refus sur refus ².

LE SEIGNEUR NIEOU, avec surprise

Comment ! que voulez-vous dire ?

L'ENTREMETTEUSE

Je veux dire que le Tchoang-youen n'accepte pas la
proposition de votre excellence.

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édit. de la Bibliothèque royale, liv. I, p. 46 v. et suiv. et le Pi-pa-ki, édit. du doct. Ching-chan, chap. III, p. 30 v. et suiv.

² Mot à mot : « il a refusé mille fois, refusé dix mille fois ; voilà tout : il ne veut pas, il ne veut pas. »

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE DOMESTIQUE, avec vivacité

Attendez que j'explique à mon maître la cause de ce refus. Seigneur, le Tchoang-youen ne peut pas accepter la proposition de votre excellence, et cela pour de bonnes raisons, c'est qu'il est marié et que, d'ailleurs, il a des devoirs à remplir envers son père et sa mère, qui sont tous les deux dans un âge très avancé. Son intention est de présenter demain matin un placet à l'empereur et de solliciter humblement de sa majesté la faveur de retourner dans son pays natal.

LE SEIGNEUR NIEOU.

(Il chante)

Ah ! je sens qu'une colère subite vient agiter mes esprits. Être déçu à ce point dans ses espérances ! savez-vous qu'il n'y a pas à la cour des Han un plus noble personnage que Nieou, le précepteur de la ^{p.100} famille impériale ? Ciel ! faudra-t-il donc que des familles roturières ¹ viennent solliciter mon alliance ? (Il réfléchit un moment) Mais, j'ai reçu un ordre de l'empereur. L'empereur veut que je prenne pour gendre le nouveau Tchoang-youen ; il faut qu'on obéisse aux ordres de sa majesté.

(A l'entremetteuse)

Vous ne lui avez pas parlé du *saint mandat*, j'en suis sûr ; il ignore les volontés de l'empereur.

L'ENTREMETTEUSE

Seigneur, j'ai parlé de tout, de la figure de Nieou-chi, de ses beaux sourcils, de la fraîcheur de son teint ; mais il s'est moqué de votre excellence ; il s'est moqué de votre fille.

¹ En Chine, l'empereur, les membres de la famille impériale, les ministres, les mandarins, civils et militaires, etc. forment la noblesse du pays. Quelquefois la roture est infligée comme châtement, par exemple, lorsqu'un mandarin est condamné à une peine infamante. Dans ce cas, le dispositif de la sentence porte que le coupable *rentrera dans la classe du peuple*, *wei-min* (Bas. 5.595-4.822).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE SEIGNEUR NIEOU, avec indignation.

De ma fille ! et qu'a-t-il dit de ma fille ?

L'ENTREMETTEUSE

(Elle chante)

Il a dit qu'elle avait des pieds d'une longueur ¹... p.101

LE DOMESTIQUE.

(Il chante)

Peut-on faire de pareils mensonges !

(Il se met à genoux)

Seigneur, daignez m'écouter. Tsai, le Tchoang-youen a entendu parler des charmes et des agréments de ma jeune maîtresse ; mais cet excellent jeune homme est rempli de piété filiale ; il veut servir son père avec l'affection qu'il a pour sa mère ; servir l'empereur avec l'affection qu'il a pour son père ¹ ; il cherche à concilier ses devoirs. Et d'ailleurs, voudriez-vous qu'il répudiât sa jeune épouse, ou qu'il la fît descendre à l'état d'une concubine ? Pourrait-il contracter un nouveau mariage sans violer les rites ? O mon maître, je vous en supplie, faites choix d'un autre gendre !

LE SEIGNEUR NIEOU

Non, non. On peut pardonner à son assassin ; mais souffrir une humiliation, jamais. Que deviendraient alors le respect et la considération qui m'environnent ? Domestique, et vous, madame l'entremetteuse, retournez au domicile du Tchoang-youen ; insistez sur ma proposition de mariage ; vous verrez de quel front ce jeune homme ose persévérer dans son refus ; vous observerez l'air de son visage ; quant à moi, je vais de ce pas _{p.102} présenter

¹ En chinois : *Tao-kio-tchang-tchi-eulh* (Bas. 11.117-8.505-11.629-2.232-65).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

une supplique à l'empereur, j'espère que sa majesté daignera rejeter le placet du Tchoang-youen.

(Ils sortent)

@

¹ Phrases tirées du Siao-hio.

TABLEAU IX ¹

TSAÏ-YONG, UN EUNUQUE DU PALAIS, DEUX PORTE-ENSEIGNE

(La scène est dans le palais impérial)

@

L'EUNUQUE, seul

p.103 La lune commence à pâlir ². — Il faut que je lève les stores parsemés de perles et de pierres précieuses, et que j'aille, au bout du vestibule rouge, apprêter la table du dragon d'or ³.

(Il traverse le vestibule rouge. — Tsai-yong, revêtu du costume de Tchoang-youen, entre dans le palais impérial ⁴)

Récapitulons ce que nous avons à faire. — Je vais ouvrir la salle des Compositions, la salle des Sources limpides, la salle d'Audience, la salle des Cinq arbres à épines, la salle de l'Automne éternel, p.104 la salle de la Sincérité éternelle, la salle de la Joie éternelle. Puis, j'ouvrirai le temple de la Lumière, le palais de l'Immortalité, le temple où l'on répand des parfums, le palais aux Clochettes d'or, le palais du Ki-lin ⁵, le palais du Tai-ki (grand faîte), le palais du Tigre blanc. — Dans ces longs corridors vides, je viens d'entendre une voix qui retentissait comme le bruit du tonnerre...

(Il aperçoit Tsai-yong près de la porte de la salle d'audience)

(A Tsai-yong)

Monsieur le Tchoang-youen, que demandez-vous ici ?

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, p. 3 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. III, p. 55 v. et suiv.

² Cette scène est écrite dans un style imité de celui de l'antiquité.

³ La table de l'empereur.

⁴ Aujourd'hui les magistrats qui ont des emplois dans le palais impérial ne peuvent pas y entrer avant d'avoir fait inscrire leurs noms sur des registres tenus à cet effet.

⁵ Animal fabuleux des Chinois. Son apparition annonce les grands biens et les grands maux.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG

Une audience de l'empereur. Moi, Tsai-yong, récemment élevé au grade de Tchoang-youen, je viens solliciter de sa majesté la faveur de quitter la cour et de retourner dans mon pays natal pour y servir mon père et ma mère. C'est pourquoi vous me voyez sur le seuil de la porte d'audience. Je voudrais déjà me prosterner au bas des degrés d'or ¹.

L'EUNUQUE

Vous savez que le magistrat qui présente une ^{p.105} supplique à l'empereur doit exécuter une danse ², en tenant à la main sa tablette d'ivoire ³.

TSAÏ-YONG, saluant l'eunuque

Oh ! j'exécuterai la danse (bis). Je ferai voler, en dansant, la poussière éblouissante du parquet. Du plus loin que j'apercevrai les vêtements du fils du ciel, les écailles du dragon, et sa double prunelle ⁴ qui lance au loin la lumière, je frapperai la terre de mon front (bis).

L'EUNUQUE

Très bien. Que ferez-vous ensuite ?

TSAÏ-YONG

Si le saint homme ⁵ daigne répondre à ma requête, moi, qui suis son serviteur (bis), je frapperai pour la seconde fois la terre de mon front, quand j'entendrai le son du jade ⁶.

¹ Expression poétique pour désigner *le trône*.

² Je ne connais point cet usage.

³ Tablette que l'on tient devant sa figure, afin de ne pas voir l'empereur face à face.

⁴ Les poètes disent que l'œil du dragon (l'œil de l'empereur) a une double prunelle.

⁵ L'empereur.

⁶ La voix de l'empereur.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

L'EUNUQUE

Très bien. Maintenant, monsieur le Tchoang-youen, quel est votre but ? voyons, parlez franchement. Ne serait-ce pas que vous dédaignez les petits emplois ? (Il sourit) Peut-être aussi que la ^{p.106} magistrature qu'on vous offre est au-dessous de votre mérite et de vos talents ?

TSAÏ-YONG, poussant un soupir

Il y a longtemps que mon cœur est dégagé des préoccupations de l'intérêt. Je n'ai jamais convoité les faveurs, et si je viens aujourd'hui solliciter une audience, c'est parce que je me trouve à dix mille lis de mon pays natal ; parce que mon père et ma mère sont dans un âge très avancé, et qu'avant d'exercer une charge je veux accomplir mes devoirs envers mes parents.

L'EUNUQUE

Monsieur le Tchoang-youen, ma demeure est dans le jardin du palais. Sa majesté, qui a été touché de mes vertus, m'a nommé son premier chambellan ¹. — Je distribue les éventails aux jeunes filles du harem ; les joies les plus secrètes du grand monarque, je les connais. — Je présente à l'empereur les suppliques des magistrats ; je transmets ses réponses. Faites-moi donc savoir l'objet de votre placet ? que demandez-vous enfin ?

TSAÏ-YONG, remettant son placet à l'eunuque

Voici mon placet, tel que je l'ai rédigé. — J'expose humblement les faits. Je dis que je viens d'être promu aux fonctions de Moniteur impérial ² ; que sa ^{p.107} majesté, qui veut me combler de ses faveurs, ordonne en outre qu'on célèbre mon mariage avec la fille du seigneur Nieou ; mais que, si, dès ma plus tendre

¹ Littéralement : « officier de la porte jaune. »

² Voy. le *Iu-kiao-li*, roman chinois traduit par M. Abel-Rémusat, t. I, p. 92.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

jeunesse, je me suis livré à l'étude avec ardeur, si j'ai acquis une connaissance approfondie du Chi-king ¹ et du Chou-king², ç'a été pour puiser dans ces monuments écrits des principes de morale et perfectionner ma raison ; que je n'ai jamais ambitionné la fortune ni les honneurs, et que mon unique désir est de retourner dans mon pays natal pour secourir mon père et ma mère.

L'EUNUQUE

Monsieur le Tchoang-youen, vos parents vivent paisiblement dans votre pays natal. Il y a quelqu'un, sans doute, qui veille à leur subsistance ; qu'avez-vous besoin de vous tant inquiéter sur leur sort ?

TSAÏ-YONG

Seigneur, songez que mes parents sont deux vieillards octogénaires, dont les cheveux sont blanchis par les années, les membres déformés par la maigreur, et qui, dans leur habitation déserte, offrent l'image de deux ombres abandonnées. Je n'ai ni frère aîné, ni frère cadet ; qui peut donc veiller à leur subsistance ! Songez que les routes qui conduisent à mon pays sont interrompues par un grand ^{p.108} nombre de montagnes et de rivières ; comment puis-je savoir si mon père et ma mère existent encore ou bien s'ils n'ont pas déjà succombé à la famine ? Quand on m'écrirait une lettre, les nouvelles parviennent difficilement. O idée affligeante !

L'EUNUQUE

Il existe un ordre de l'empereur ; le seigneur Nieou a fait la proposition de mariage dans les formes prescrites. Vous aurez beau faire, vous ne pourrez pas vous dégager de vos obligations.

¹ Livre des odes.

² Livre des annales.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG

Irai-je donc contracter un nouveau mariage sans l'agrément de mon père et de ma mère ? Monsieur le chambellan, j'ai entendu dire que le village qu'ils habitent a été submergé par les eaux, que la famine exerce maintenant ses ravages dans toute la contrée. Peut-être que de grandes métamorphoses se sont opérées dans ma famille ; peut-être qu'à cette heure les âmes de mon père et de ma mère président ¹ au nouveau canal qui traverse la vallée. Oh ! dans l'incertitude où je suis, qui n'aurait pas comme moi le cœur déchiré ! qui est-ce qui ne verserait pas des torrents de larmes !

(Il pleure)

L'EUNUQUE

p.109 Monsieur le Tchoang-youen, ce n'est pas ici, dans le palais de l'empereur, que l'on doit verser des larmes. Gardez-vous de donner un libre cours à votre chagrin ; le fils du ciel pourrait entendre vos gémissements. — Je vais, de ce pas, remettre votre placet à sa majesté ; j'attendrai sa réponse, et à onze heures précises vous me verrez revenir avec les porte-enseigne.

(Il sort de la salle d'audience)

TSAÏ-YONG

L'eunuque est parti ! il va présenter mon placet à l'empereur.

(Tsaï-yong marche à grands pas dans la salle d'audience)

Quelle sera la réponse de sa majesté ? daignera-t-elle m'accorder la faveur que je sollicite ? (Avec anxiété) Hélas ! je n'ai

¹ C'est-à-dire : peut-être qu'à cette heure mon père et ma mère « sont devenus des esprits qui président, etc. »

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

qu'un parti à prendre, c'est de recourir à la prière et d'implorer la miséricorde du ciel.

(Il lève les yeux au ciel et récite une prière)

O ciel ! ayez pitié de mes maux (bis), Tsaï-yong vous salue et vous invoque. Vous êtes l'arbitre de la vie et de la mort ; ô ciel, veillez sur mon père et ma mère ! Si vous ne prolongiez pas le terme de leur existence, comment pourrais-je reconnaître vos bienfaits ? J'ai imploré la miséricorde de celui qui habite dans les neuf palais ¹, et j'attends avec anxiété sa _{p.110} décision suprême. O mes parents ! notre réunion ou notre séparation, mon bonheur ou mon malheur, tout dépend maintenant d'une entrevue de quelques minutes.

(L'eunuque rentre dans la salle d'audience, escorté de deux porte-enseigne)

L'EUNUQUE

Aujourd'hui (bis) j'ai présenté la supplique du conseiller d'État. Le grand empereur des Han a daigné jeter les yeux sur le placet de votre excellence.

TSAÏ-YONG, avec empressement

Eh bien, qu'a répondu l'empereur ?

L'EUNUQUE

Que Nieou, le précepteur de la famille impériale, lui a remis hier soir une supplique ; que son ministre a fait la proposition de mariage, et que, d'ailleurs, les ordres du souverain sont irrévocables.

TSAÏ-YONG

Monsieur le chambellan, grand homme, ne me trompez-vous pas ?

¹ L'empereur.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

L'EUNUQUE

Je vous dis la vérité ; au surplus, écoutez le son du jade.

(Tsaï-yong se met à genoux ; les porte-enseigne élèvent les étendards ;
l'eunuque lit à haute voix l'ordre impérial)

Voici la réponse de l'auguste empereur :

Si la piété filiale est la base de toutes les vertus, ^{p.111} la perfection des mœurs consiste à servir son prince. Il y a dans le service du prince des embarras sans nombre, tant d'obstacles à surmonter ! Un magistrat fidèle a-t-il toujours le temps de remplir ses devoirs envers son père et sa mère ? Tsaï-yong, vous avez manifesté publiquement votre savoir, vos talents. Je vous ai appelé aux fonctions de Moniteur impérial, pour profiter de vos lumières et corriger mes défauts. Vous devez conserver votre emploi jusqu'à la fin ; gardez-vous de persister opiniâtrement dans votre refus. On vous a fait une proposition de mariage ; accomplissez les vœux du ministre d'État. Respectez cet ordre. Que votre cœur s'épanouisse !

TSAÏ-YONG, après avoir fait un salut

Monsieur le chambellan, je vous prie de présenter pour moi un second placet à sa majesté. Dites à l'empereur que Tsaï-yong a le désir de renoncer à la magistrature.

L'EUNUQUE

Seigneur, y pensez-vous ? chaque mot que je viens de vous lire est sorti de la bouche de l'empereur. Oseriez-vous désobéir à un ordre impérial ?

TSAÏ-YONG, sanglotant

Mes parents sont accablés de vieillesse ; mon épouse est belle.
— De grandes chaînes de montagnes interceptent les communications. — Quand ils lèvent les yeux, qu'aperçoivent-ils ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Rien que de la neige et des glaçons.... Monsieur le chambellan,
p.112 puisque vous ne voulez pas présenter ma supplique à sa
majesté, souffrez du moins que j'aie remercié l'empereur de...

L'EUNUQUE

Où iriez-vous, seul ? — Monsieur le Tchoang-youen, un
homme d'un mérite distingué comme le vôtre doit servir son
prince avec fidélité ; il faut qu'il étende au loin sa réputation pour
honorer la mémoire de son père et de sa mère. Seigneur, calmez-
vous ; imitez la vertu des anciens. Un jour vous retournerez dans
votre pays natal.

TSAÏ-YONG, versant des larmes en abondance

O mes parents !

(Il sort du palais impérial)

@

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TABLEAU X ¹

LE MANDARIN DU DISTRICT, LE GREFFIER DU MANDARIN, LE
COMMISSAIRE DES VIVRES, PREMIER EMPLOYÉ DU GRENIER
PUBLIC, DEUXIÈME EMPLOYÉ DU GRENIER PUBLIC, SERGENTS
DU MANDARIN, UN AVEUGLE, UN SOURD, TCHAO-OU-NIANG, LE
SEIGNEUR TCHANG

(La scène est dans le bureau de bienfaisance du district de Tchîn-lieou)

@

DEUXIÈME EMPLOYÉ, au commissaire et au premier employé

^{p.113} Messieurs, levez-vous donc ; voici le magistrat du district
qui vient faire l'inspection du grenier ².

LE MANDARIN, entrant dans le bureau

Li-tching ³, j'ai reçu du gouverneur de la province l'ordre de
distribuer des vivres aux indigents. La ^{p.114} famine exerce ses
ravages dans le district ; vite, apportez-moi le registre du contrôle ⁴.

PREMIER EMPLOYÉ, à part

Je tremble de peur ⁵ ! — A quoi me serviront aujourd'hui mes
taels et ma viande de porc ?

DEUXIÈME EMPLOYÉ, prenant le registre

Seigneur, le voici.

PREMIER EMPLOYÉ, à part

Oh ! je n'irai plus à la noce ⁶.

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, livre II, p. 11 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. III, p. 73 r. et suiv.

² En chinois : *tien-y-tseng* (Morr. part. II, 10.114-3.018-10.491) ; — *tien* signifie « faire le récolement. »

³ C'est le sobriquet du commissaire.

⁴ En chinois : *tchi-cheou-pou* (Bas. 3.718-3.723-7.622).

⁵ Cet employé est complice du commissaire.

⁶ On ne m'invitera plus aux repas de noces.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE MANDARIN, examinant le registre

(Il lit)

Fonds principal : vingt-neuf *chi* ¹ (290 boisseaux) ; nouvelle perception : trente-six *chi* (360 boisseaux) ; portions mises en réserve : dix-neuf *chi* (190 boisseaux) ; à distribuer : quarante-six *chi* (460 boisseaux).

(Aux employés)

Gardiens, ouvrez le grenier public. Il y a donc dans ce grenier quatre cent soixante boisseaux de riz à distribuer.

LE COMMISSAIRE

Oui, seigneur, quatre cent soixante boisseaux.

LE MANDARIN, au commissaire

p.115 Allez prendre les billets ² des indigents ; on fera l'appel tout à l'heure.

(Le mandarin visite le grenier public et revient aussitôt dans le bureau)

(Aux employés)

Messieurs, le commissaire a menti impudemment ; je viens de visiter le grenier public, les approvisionnements voulus ne s'y trouvent pas.

LE GREFFIER

Alors, c'est que ce fonctionnaire a commis des malversations. Tant pis pour lui ; s'il y a un déficit dans les subsistances, on

¹ Le *chi* est une mesure de capacité qui est égale à 3.160 pouces cubes chinois. Il pèse 72 kilogrammes, ce qui l'assimile, à très peu de chose près, à notre *hectolitre*, lequel, en froment, pèse, terme moyen, 75 kilogrammes. (G. Pauthier, *Documents statistiques sur l'empire de la Chine*, p. 41.)

² En chinois : *kan-ki* (Bas. 6.145-7.824). Le commentaire n'indique ni la forme ni la teneur de ces billets. Voici ce qu'on trouve dans le dictionnaire tonique de Morrisou, au mot *kan* (4.969) : *kan-kee* (sweet knot) a kind of bond, often required by the chinese government from the people, who by this *sweet knot* are supposed willingly to bind themselves to a certain line of conduct.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

délivrera des bons aux frais du commissaire ; le commissaire est responsable.

LE MANDARIN

Oui, vous avez raison.

(Le commissaire rentre dans le bureau et remet les billets au mandarin)

LE MANDARIN, aux employés

Faites entrer tour à tour les indigents qui sont à la porte.

UN EMPLOYÉ

p.116 Seigneur, j'obéis.

(Un aveugle entre dans le bureau)

L'AVEUGLE, se prosternant devant le greffier

Seigneur, ayez pitié d'un malheureux.

LE GREFFIER, montrant le mandarin

Parlez à son excellence.

LE MANDARIN

Vieillard, dites votre nom, votre surnom ? Quel est le personnel de votre famille ¹ ?

L'AVEUGLE

Mon nom est Khieou, mon surnom Y-ssé ; je demeure dans le bourg du Très Grand et du Très Haut ; j'ai trois mille soixante et dix personnes dans ma famille.

LE MANDARIN.

Vous nous débitez des extravagances.

¹ Littéral. : « Combien avez-vous de bouches dans votre famille ? »

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

L'AVEUGLE

J'en demande pardon à votre excellence, mais n'est-il pas rapporté, dans un ancien livre ¹, que le très haut et très grand tao-ssé ² Khieou-y-ssé convertit trois mille soixante et dix personnes.

LE GREFFIER

Il fait des jeux de mots, l'aveugle. p.117

LE MANDARIN

Allons, dites la vérité ; quel est le personnel de votre famille ?

L'AVEUGLE

J'ai une femme et deux enfants ; seigneur, ayez pitié d'un pauvre aveugle ! J'ai vendu mon petit mobilier pour avoir du riz, et maintenant qu'il ne me reste pas un demi-condorin ³, ma femme crie, mes enfants pleurent. Seigneur, votre excellence est venue dans ce district pour soulager le peuple...

LE MANDARIN

Vite, qu'on donne des aliments à ce pauvre aveugle.

LE GREFFIER

Je vais l'inscrire pour quatre portions.

L'AVEUGLE, au mandarin

Seigneur, daignez recevoir mes remerciements. (A part.) Pour une fois que j'ai mis la honte de côté, je vais vivre trois jours dans l'abondance.

LE MANDARIN

A un autre, maintenant.

(L'aveugle se retire ; un sourd entre dans le bureau)

¹ Le Kin-kang-king (chap. 1).

² Sectateur du Tao.

³ Fen, ou denier chinois.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE SOURD

Seigneur, ayez pitié d'un malheureux ! p.118

LE MANDARIN

Votre nom, votre surnom ? Quel est le personnel de votre famille ?

(Le sourd ne répond pas ; le mandarin répète la question)

LE SOURD

Mon nom de famille est Ta (*Grand*) ; on m'appelle le religieux mendiant Pi-khieou. Je demeure dans le jardin du couvent où l'on fait l'aumône aux vieillards et aux orphelins ; ma famille se compose de douze cent cinquante personnes.

LE MANDARIN

Trêve de plaisanteries ; comment pourriez-vous avoir un personnel aussi nombreux ?

LE SOURD

N'est-il pas dit, au commencement du livre de Fô ¹, que, dans le jardin d'un certain prince qui fait l'aumône aux vieillards et aux orphelins, demeure le grand religieux mendiant, Pi-khieou, avec douze cent cinquante personnes.

LE GREFFIER

Bouche de Fô, cœur de serpent ².

LE MANDARIN

Au fait, au fait ; votre personnel ?

LE SOURD

p.119 Nous sommes six, en tout ; j'ai trois fils et deux brus. Seigneur, de son vivant, ma femme a vendu son vêtement de

¹ Le Kin-kang-king (chap. I).

² Proverbe chinois.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

dessous ¹ pour avoir du riz ; aujourd'hui, mes brus viennent de mettre leurs tuniques ² en gage.

LE MANDARIN

Il faut qu'on lui donne des aliments.

LE GREFFIER

Très bien, très bien ; inscrit pour six portions de riz.

LE SOURD

Je remercie son excellence. (A part.) Maintenant que j'ai ramassé une bonne provision de riz, on ne m'entendra plus déblatérer ; je ne dirai plus qu'on laisse croupir les hommes dans la boue, dans la fange.

(Il sort. Tchao-ou-niang entre dans le bureau)

LE MANDARIN

Ah ! voilà une femme. (A Tchao-ou-niang.) Quel est votre nom de famille, votre surnom ? Que venez-vous faire ici ?

TCHAO-OU-NIANG

Mon nom de famille est Tchao ; mon surnom ^{p.120} Ou-niang. Je suis la bru de Tsai-tsong-kien ³, et, comme mon époux n'habite plus la maison paternelle, je viens, dans ce bureau, chercher le riz de la charité pour mon beau-père et ma belle mère.

LE MANDARIN

Où est allé votre mari ? Comment se fait-il que vous veniez vous-même dans ce bureau ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

¹ Espèce de jupe.

² Chemises.

³ Tsong-kien est le nom d'honneur de Tsai, le youen-wai.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Il y a déjà bien longtemps que mon époux est parti pour la capitale.

LE MANDARIN

Quelles sont donc les personnes qui restent avec vous ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Mon beau-père et ma belle-mère, accablés tous les deux par l'âge et l'infortune.

LE MANDARIN

Votre mari a-t-il un frère aîné, des frères cadets ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Il n'a pas de frères.

LE MANDARIN

Alors, qui vient donc au secours de votre ^{p.121} beau-père et de votre belle-mère ? Qui est-ce qui les soutient ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

La servante que vous voyez nourrit les parents de son époux.

LE MANDARIN

S'il en est ainsi, je vous plains. Quelle situation embarrassante ! Mais aujourd'hui vous manquez à vos devoirs. Pourquoi n'avez-vous pas envoyé un *homme* à votre place ? vous savez bien, cependant, que la femme ne doit pas sortir de l'appartement intérieur ¹.

¹ C'est le précepte que nous retrouvons plus haut (dans le IIIe tableau, p. 62), et que le seigneur Nieou cite avec raison, quand il donne des conseils à sa fille Nieou-chi. Mais

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Abreuvée d'afflictions, comme je le suis, qui s'intéresse à mon sort ?

(Elle parle)

Et vous même, Seigneur,

(Elle chante)

Vous ne souffrez pas que dans un cas exceptionnel, je m'écarte du précepte établi par les rites.

LE MANDARIN

p.122 Voyons ; quel est le personnel de votre famille ?

TCHAO-OU-NIANG

Nous sommes trois.

LE MANDARIN

Qu'on lui donne trois rations.

LE GREFFIER

Il n'y a plus d'aliments à distribuer.

TCHAO-OU-NIANG, versant des larmes.

(Elle chante)

Si je ne reçois pas une petite provision de riz, je n'oserai jamais retourner à la maison.

LE MANDARIN, aux employés

Messieurs, vous voyez qu'il n'y a plus de subsistances dans le grenier. Il faut d'abord combler le déficit ; je veux, ensuite, qu'on vienne au secours de cette femme, qui est vraiment

ici la situation est bien différente, et le mandarin interprète mal l'apophtegme du Li-ki. Certes, avant son mariage, la *femme* ne doit pas sortir de l'appartement intérieur ; mais il n'est pas nécessaire qu'elle s'y renferme toujours, *une fois qu'elle est mariée*. (Note du commentateur chinois.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

malheureuse. Li-tching est un fonctionnaire prévaricateur ; qu'on l'amène ici !

LE GREFFIER

Seigneur, je vais le chercher moi-même.

(Il sort)

TCHAO-OU-NIANG

Seigneur, j'espère que votre excellence aura pitié de mes maux. Je demande le riz de la charité pour nourrir les parents de mon époux.

LE MANDARIN

p.123 Oui, oui ; je sais très bien ce que vous demandez.

(Le greffier ramène le commissaire dans le bureau)

LE MANDARIN, au commissaire

Li-tching, vous avez commis des malversations ; il y a un déficit considérable dans le grenier public. Est-ce donc ainsi que vous trafiquez de la subsistance du pauvre ? Vous voilà pris sur le fait. Allons, avouez franchement vos fautes, sans qu'il soit nécessaire que l'on vous mette à la torture.

LE COMMISSAIRE

Seigneur, je n'ai commis aucune faute. Ne savez-vous pas que pendant que nous mesurons, nous pesons d'un côté, on nous vole de l'autre. Votre excellence ne peut pas, sans injustice, me condamner à l'amende.

LE MANDARIN

Mauvaises raisons, il n'est pas si facile de tromper l'œil vigilant d'un fonctionnaire, et, d'ailleurs, le moyen de dérober une aussi

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

grande quantité de riz. (Aux employés) Puisqu'il n'avoue pas, frappez-le avec le bambou.

LE COMMISSAIRE

Cela n'est pas nécessaire (bis). J'aime mieux avouer que j'ai commis un vol.

LE MANDARIN

p.124 Greffier, faites-lui signer sa déclaration.

LE GREFFIER, au commissaire

Votre nom ?

LE COMMISSAIRE

Mao (chat).

LE GREFFIER

Votre surnom ?

LE COMMISSAIRE

Li (renard).

LE GREFFIER

Votre âge ?

LE COMMISSAIRE

Trente ans.

LE GREFFIER

Avez-vous quelque infirmité ?

LE COMMISSAIRE

Aucune.

LE GREFFIER

Vous reconnaissez que vous avez détourné, à votre profit, des subsistances ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE COMMISSAIRE

Oui.

LE GREFFIER

Signez le procès-verbal.

(Le commissaire signe sa déclaration)

LE MANDARIN

p.125 Qu'on l'emmène maintenant hors du bureau.

(Le commissaire sort entraîné par le greffier et les sergents)

LE MANDARIN, à Tchao-ou-niang

N'ayez aucune inquiétude. Je viens de contraindre le commissaire à rétablir le déficit. On va vous remettre trois portions de riz.

TCHAO-OU-NIANG

Je remercie votre excellence.

(Le greffier et le commissaire rentrent dans le bureau)

LE GREFFIER, au mandarin

J'ai l'honneur d'annoncer à votre excellence que le commissaire des vivres a comblé une partie du déficit.

LE MANDARIN, aux employés

Puisque vous avez des subsistances, remettez à cette femme trois portions de riz.

(Le second employé remet à Tchao-ou-niang une provision de riz)

LE COMMISSAIRE, à part

Qu'elle l'emporte, si bon lui semble ! Elle n'aura pas fait la moitié de sa route que je serai redevenu possesseur de mon bien.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

Je remercie le magistrat bienfaisant qui délivre le peuple des maux qui l'accablent.

LE COMMISSAIRE, à part

p.126 Elle changera de ton tout à l'heure.

LE MANDARIN

L'audience est suspendue.

(Le mandarin, le greffier, les sergents et Tchao-ou-niang sortent du bureau)

TCHAO-OU-NIANG, dans la rue

(Elle porte un sac sur son épaule)

Je sors si rarement de la maison que j'ai de la peine à reconnaître mon chemin. — Marchons toujours. — Qui se serait imaginé que l'inspecteur du grenier public commettait de pareilles malversations ? Voilà pourtant comme on trafique de la subsistance du peuple. C'est un bonheur pour moi que le mandarin ait découvert la fraude ; Li-tching a payé l'amende. — Autrement reviendrais-je avec la pitance de la famille ? — Ah ! ne nous plaignons pas de l'exiguïté de notre provision. — Une cuillerée de riz, lorsqu'on a faim, vaut mieux qu'un boisseau de riz, quand on est rassasié ¹.

LE COMMISSAIRE, arrivant à l'improviste

J'aperçois la femme que j'abhorre ; détournons nos regards !

(Il marche précipitamment)

(A Tchao-ou-niang)

Holà ! arrêtez-vous et rendez-moi mon riz sur-le-champ.

¹ Proverbe chinois.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG, saisie d'effroi

p.127 Ciel ! votre riz ! mais, vous le savez bien, c'est le mandarin lui-même, dans le bureau, qui me l'a fait délivrer ; pourquoi voulez-vous que je vous le rende ?

LE COMMISSAIRE

Bon, bon ; n'est-ce pas vous aussi qui, tout à l'heure, avec vos larmes, vos gémissements, sollicitiez contre moi une sentence du magistrat ? qu'avais-je fait pour payer tant d'amendes ? — Vous vous appropriez le bien des autres. — Rendez-moi mon riz.

TCHAO-OU-NIANG

Ah ! pitié, pitié, monsieur le commissaire ! N'usez pas de violence envers une pauvre femme. Ayez pitié !....

LE COMMISSAIRE

Pitié de quoi ?

TCHAO-OU-NIANG

Depuis hier, jusqu'au moment où je vous parle, mes parents n'ont pas avalé une cuillerée de riz.

LE COMMISSAIRE

Mais, si vos parents n'ont rien à manger, est-ce que cela me regarde, moi ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Ils savent que j'ai imploré pour eux la bienfaisance p.128 du magistrat, et maintenant ils m'attendent sur le seuil de la porte ; ils me cherchent des yeux. — Réfléchissez, seigneur, et songez à la reconnaissance de mon beau-père et de ma belle-mère.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Tchao-ou-niang fait une profonde révérence au commissaire)

LE COMMISSAIRE

Pas tant de politesses, s'il vous plaît. Je n'ai pas besoin de vos révérences. Rendez-moi mon riz ; j'aime mieux cela.

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Votre riz ! c'est la mort de mes parents que vous demandez !
— Ah ! s'il faut absolument que vous dérobiez quelque chose, prenez mes vêtements ; je vous les offre ; vous pouvez les emporter.

(Tchao-ou-niang se dépouille de ses vêtements et les présente au commissaire)

LE COMMISSAIRE

Non, non, gardez vos vêtements ; je ne veux pas que votre corps soit exposé aux injures de la saison.

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Qu'importe que mon corps soit exposé aux injures du temps, si je puis sauver la vie de mon beau-père et de ma belle-mère ?

LE COMMISSAIRE, d'un ton plus doux

^{p.129} Ma chère amie, ne parlons plus de cela. (Avec dissimulation)
Votre langage me touche ; j'admire votre piété filiale. Gardez tout ; vous pouvez continuer votre route.

TCHAO-OU-NIANG, transportée de joie

Monsieur le commissaire, recevez mes remerciements.

(Tchao-ou-niang continue sa route ;
le commissaire se cache derrière un arbre)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

Rendons grâce au Ciel et à la Terre ! Me voici débarrassée de ce méchant inspecteur. Je vais accélérer ma course.

(Le commissaire revient à la charge et dérobe le sac de Tchao-ou-niang)

TCHAO-OU-NIANG.

(Elle chante)

Malheur ! malheur ! Je suis dépouillée ! (Elle verse des larmes)
Quand mon beau-père et ma belle-mère, qui m'attendent, ne me verront pas revenir, mes *deux parents* s'abandonneront aux transports du désespoir ; ils diront que j'ai voulu me décharger d'un fardeau pénible ; ils exagéreront mes fautes. — Ciel ! de quel front oserai-je soutenir les regards de mon époux, quand il reviendra de la capitale !

(Elle parle)

p.130 Que l'on meure mille fois, dix mille fois, à la fin, il faut mourir une fois pour toutes. — C'en est fait, c'en est fait. — Il y a, près d'ici, un puits dont la margelle tombe de vétusté. — C'est au fond de ce puits que je veux me précipiter pour y trouver la mort.

(Elle s'achemine vers le puits et chante)

Il me vient maintenant à la pensée que mon époux, quand il me fit ses adieux, me recommanda du fond de son cœur, d'aimer son père et sa mère. Ou-niang, me dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots, j'espère que vous n'épargnez jamais vos soins et que vous accomplirez tous les devoirs que vous impose la piété filiale.

Hélas !

Si je meurs, que deviendront ces deux fantômes ? Mon époux d'un côté, et ses parents de l'autre, chargeront ma mémoire de malédictions.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Le seigneur Tchang, portant sur son épaule un sac de riz, aperçoit de loin
Tchao-ou-niang)

LE SEIGNEUR TCHANG

Je me disais : qui est-ce ? et justement c'est Tchao-ou-niang !
(A Tchao-ou-niang) Ou-niang, que faites-vous donc ici ?

TCHAO-OU-NIANG

Ah, seigneur Tchang, que vous répondrai-je, et ^{p.131} comment
vous exprimer par des paroles tous mes chagrins ?

(Tchao-ou-niang raconte en détail au seigneur Tchang la scène du bureau de
bienfaisance et l'aventure de la route)

LE SEIGNEUR TCHANG

Ou-niang, calmez-vous. — Je rapporte moi-même, du bureau
de bienfaisance, une petite provision de riz. — Je veux la partager
avec votre beau-père et votre belle-mère. — Mais, avant de
partir, pourquoi n'êtes-vous pas venue me demander mon avis ?
— En marchant seule, sur la route, vous vous exposiez aux
outrages de ce bandit.

(Il chante)

Maintenant que j'ai entendu votre récit, ma haine s'accroît par
degrés. L'infâme Li-tching ! oh, c'est un misérable qui a des
entrailles de fer ! — Ou-niang, attendez que je me mette à la
poursuite de ce voleur. Je veux reprendre le riz qu'il vous a
dérobé.

TCHAO-OU-NIANG

Seigneur, gardez-vous de courir après le commissaire ; il est
trop loin d'ici.

LE SEIGNEUR TCHANG

Eh bien, je vais partager avec vous ma petite provision. —
Tenez, prenez-en la moitié.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

C'est un nouveau bienfait que mon beau-père ^{p.132} doit à l'amitié, au dévouement du seigneur Tchang.

(Le seigneur Tchang partage avec Tchao-ou-niang sa provision de riz)

TCHAO-OU-NIANG

Seigneur, je vous remercie pour mes parents.

LE SEIGNEUR TCHANG

Pourquoi me remerciez-vous ? — Ou-niang, continuons notre route. — Je vais vous accompagner jusqu'à la maison de Tsai, le youen-wai.

(Ils marchent ensemble)

@

TABLEAU XI ¹

TSAÏ-YONG, L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS

(La scène est dans l'hôtel du Tchoang-youen)

@

L'ENTREMETTEUSE

(Elle marche dans la rue)

p.133 Il y a longtemps que j'exerce les fonctions d'entremetteuse ; je puis dire que j'ai vieilli dans le métier ² et cependant je n'avais pas encore vu la chose du monde la plus singulière et la plus digne de risée. — Un lettré parvenu au faîte des honneurs, et qui refuse d'épouser une jeune fille douée de tous les avantages du talent et de la beauté ! — Les autres, dès qu'ils aperçoivent l'entremetteuse, sont au comble de la joie ; nous ne voyons partout que des visages épanouis ; mais Tsai-yong, quand il est avec moi, c'est un débat sans fin ; il discute, discute — et tout cela pour ajourner l'époque du bonheur. — Le beau-père ne se relâche pas d'un instant ; au contraire, p.134 son activité redouble ; il se multiplie. Il m'a tant fait courir que j'ai usé ma chaussure. (Elle regarde ses souliers) Je ne me trompe pas ; mes souliers sont percés à jour. — On disait qu'il ne me reviendrait rien de tout cela, que j'en aurais le gosier sec ³ ; ah, monsieur le Tchoang-youen, je ne crains plus maintenant que votre mariage échoue ! La noce aura lieu ; oui, oui, la noce aura lieu.

(Elle sourit)

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, liv. II, p. 16 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. IV, p. 2 v. et suiv.

² En chinois : *Ngo-tso-meï-po-tso-tao-lao* (Morr. part. II, 11.727-11.016-7.636-8.608-11.016-9.911-6.923.)

³ Kan-keou (Bas. 57-1.109.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Ce que je crains, c'est que demain matin, à votre réveil, vous n'appeliez pas l'entremetteuse dans la chambre nuptiale. — J'ai reçu une commission du seigneur Nieou ; il faut que je m'en acquitte. — A force de marcher, me voici en face de l'hôtel du Tchoang-youen. — Il allait sortir ; j'arrive à propos. — Entrons.

TSAÏ-YONG, seul

(Il chante)

Mes regrets deviennent plus amers ; ma tristesse s'accroît par degrés. Quand je songe que mon père et ma mère ignorent mes tourments ! Ah ! si l'on pouvait jeter au loin sa réputation, comme on se débarrasse tous les jours d'un vêtement incommode. — Où fuir ? où me cacher ?

(Il aperçoit l'entremetteuse)

L'ENTREMETTEUSE

Bonne nouvelle, bonne nouvelle ; monsieur le ^{p.135} Tchoang-youen, réjouissez-vous. Nieou, le précepteur de la famille impériale, a fixé l'époque de votre mariage. C'est aujourd'hui même que la cérémonie doit avoir lieu. Monsieur le Tchoang-youen, accourez vite ; l'heureux moment approche.

TSAÏ-YONG, à part

O ciel, que vais-je faire ?

L'ENTREMETTEUSE

Le jour est pris. Seigneur, vous n'avez plus d'excuse à alléguer.

TSAÏ-YONG, poussant un soupir

Hélas ! pouvez-vous comprendre la douleur qui m'accable ?

(Il chante)

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

La réputation est une bride ; la fortune n'est qu'une chaîne de fer ¹. Fortune, réputation, instruments dont le ciel se sert pour infliger des tortures aux hommes ! (A l'entremetteuse, avec vivacité) Où sont les présents de noces ? Ai-je envoyé l'oiseau Louen ? Ai-je reçu de ma fiancée l'oiseau Fong ² ? Quel jour pourrai-je visiter le pavillon rouge ? (Il retombe dans l'accablement) Hélas ! je ne me plains pas des autres ; je me hais moi-même. Qu'avais-je besoin naguère de venir à Tchang-ngan pour y subir mes examens ³ ? — Oh ! mon père et ma mère vont mourir de douleur ! Comme ces yeux, d'où p.136 tombaient autrefois des perles de larmes, sont devenus caves et ternes ! — Après tout, est-ce un songe que ce mariage ? Non, c'est une triste réalité ; ce qui existe, existe.

L'ENTREMETTEUSE

L'oiseau Louen, la table ornée de dragons, les cassolettes pour brûler les parfums, tout est prêt. L'heureux moment approche ; le pont est jeté ; le char vous attend. Seigneur, vous pouvez traverser le fleuve ⁴.

TSAÏ-YONG

Madame l'entremetteuse, je vais partir : mais, hélas, je n'ai qu'un cœur !

L'ENTREMETTEUSE

Monsieur le Tchoang-youen, mettez un terme à vos incertitudes. On doit obéir aux ordres de sa majesté ; et, d'ailleurs, comme vous venez de le dire, ce qui existe, existe. — Quittez, quittez cet appartement. Vous trouverez devant votre porte un cheval et une chaise à porteurs ; on vous attend.

¹ *Ming-kiang-li-so* (Bas. 1.142-12-115-775-11.517.)

² Ces deux oiseaux sont l'emblème de l'amour conjugal.

³ Litt. : « pour visiter les fleurs. »

⁴ Ces expressions poétiques, qui se rapportent aux cérémonies du mariage, sont tirées de l'anthologie des Thang.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG

Je vous suis.

(Ils sortent ensemble)

@

TABLEAU XII ¹

TSAÏ, LE YOUEN-WAÏ ; MADAME TSAÏ, TCHAO-OU-NIANG

(La scène est dans la maison de Tsai, le youen-waï)

@

TCHAO-OU-NIANG, seule

p.137 Mes belles plumes d'alcyon, les perles et les pierres précieuses dont j'ornais autrefois ma tête, mes vêtements, mes tuniques, j'ai tout engagé ou vendu pour assister les parents de mon époux ; mais, dans la détresse où nous sommes, ai-je le moyen d'offrir, suivant le précepte, à mon beau-père et à ma belle-mère, des mets d'une saveur agréable ? — Maintenant que je viens d'apprêter quelques cuillerées de *tan-fan* ², pour apaiser leur faim, je vais faire bouillir pour moi de la balle de riz. — Hélas ! toutes les fois que je mange, je crains toujours que mes parents ne m'aperçoivent ; je suis obligée de me cacher pour éviter des reproches, des querelles. — Le riz est cuit p.138 maintenant. — Il faut que j'invite mon beau-père et ma belle-mère à venir prendre leur repas du matin.

(Elle entre dans l'appartement)

(A Tsai, le youen-waï, et à madame Tsai)

Mon beau-père, ma belle-mère, votre déjeuner est prêt.

TSAÏ, le youen-waï

(Il chante)

Quelles angoisses que celles de la faim, et combien de jours encore vivrons-nous dans la douleur ? — Pas de lettres, pas de nouvelles de mon fils !

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, liv. II, p. 20 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édit. du docteur Ching-chan, chap. IV, p. 12 v. et suiv.

² Riz cuit dans l'eau, sans aucun assaisonnement.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

MADAME TSAÏ

(Elle chante)

Réduite à la misère, qui me servira les aliments que j'aime ?
Où trouverai-je des mets agréables ? Nous n'avons plus de riz.

(Ensemble)

Comment pourvoir à notre subsistance ?

TCHAO-OU-NIANG

Mon beau-père, ma belle-mère, votre servante vous invite à
prendre votre repas du matin.

MADAME TSAÏ

Avez-vous du poisson ?

TCHAO-OU-NIANG

Il n'y a pas de poisson.

MADAME TSAÏ

Avez-vous des légumes et des fruits ?

TCHAO-OU-NIANG

p.139 Je n'ai ni fruits ni légumes.

MADAME TSAÏ

Avez-vous du riz enfin ?

TCHAO-OU-NIANG

Il n'y a plus de riz (*fan*).

MADAME TSAÏ, en colère

Plus de riz ! effrontée que vous êtes, il en restait hier. Qui est-
ce qui l'a mangé ? Quoi, vous osez nous servir du *tan-fan* ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ, le youen-waï

Finissez, ma femme, finissez. Dans un temps de disette comme celui-ci, on mange uniquement pour apaiser sa faim ; on ne distingue pas ce qui est mauvais d'avec ce qui est agréable au goût.

MADAME TSAÏ, toujours en colère

Je n'en veux pas, je n'en veux pas. (A Tchao-ou-niang) Vite, emportez cela.

(Elle chante)

J'aime mieux souffrir toute la journée les tortures de la faim. — Comment voulez-vous que j'avale du riz qui n'est pas assaisonné ? emportez cela. (Regardant Tchao-ou-niang) Peu m'importe que madame, dans le fond de son cœur, me reproche ma gourmandise ?

TSAÏ, le youen-waï

Ma femme, prenez-en un peu. p.140

(Il chante)

Regardez ses vêtements. (Montrant sa bru) Elle a tout mis en gage. Avec quoi voulez-vous qu'elle achète du riz ? Hélas, c'est le ciel qui fait descendre ces calamités sur la terre pour mettre à l'épreuve le dévouement des brus !

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Ma belle-mère, ne vous irritez pas ! Je n'ai commis aucune faute. Attendez un instant ; je vais préparer votre *tan-fan* d'une autre manière. — Quand je songe à mes malheurs, les larmes inondent mon visage. On en dira tant, on en dira tant que je finirai par haïr... Tsai-pé-kiä ¹.

¹ Que l'on réfléchisse à la situation de Tchao-ou-niang ; elle n'ose pas faire des imprécations contre sa belle-mère ; elle n'ose pas même prononcer son nom, mais elle maudit son époux. C'est le sublime de la piété filiale. (Note du commentateur chinois.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

MADAME TSAÏ, à Tsai, le youen-wai

Voyons, il faut que je découvre ce qui est caché. Je soupçonne qu'elle achète, à notre insu, du poisson et des légumes pour....

TSAÏ, le youen-wai

Ah ! ma femme, où trouverait-elle de l'argent pour acheter des vivres ?

MADAME TSAÏ

Alors, quand je prends mes repas, d'où vient que ma bru ne reste pas debout à côté de moi ?

TCHAO-OU-NIANG, à part

p.141 Ah, si elle savait ce que je mange !

TSAÏ, le youen-wai

Ma femme, votre bru vous aime beaucoup. Si elle détourne de vous ses regards, c'est à cause du chagrin qu'elle ressent.

TCHAO-OU-NIANG, à part

(Elle chante)

Toutes les amertumes, toutes les douleurs, je les éprouve. — Voilà maintenant que le soupçon commence à peser sur moi !... Elle ne s'aperçoit donc pas de la pâleur de mes jolies, de la maigreur de mon corps. Oh ! je hais... Tsai-pé-kiaï.

MADAME TSAÏ

Je ne mangerai pas de ce *tan-fan* ; emportez-le !

TSAÏ, le youen-wai

Ma bru, puisque ma femme n'en veut pas, reprenez-le !

TCHAO-OU-NIANG

Ma belle-mère, ayez un peu de patience ; je reviendrai tout à l'heure vous offrir un autre déjeuner.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

MADAME TSAÏ

Allez, allez.

(Tchao-ou-niang sort)

MADAME TSAÏ, à son époux

Les parents, au fond, sont toujours des parents ¹. — p.142 Ils donnent le jour à des fils ; mais, quand ceux-ci quittent la maison, le père et la mère, privés d'appuis, n'ont plus que des brus pour les nourrir. — Vous voyez bien vous-même que ces jours derniers il y avait encore du poisson, des légumes et qu'aujourd'hui on vous sert du *tan-fan* pour votre déjeuner. Le moyen d'avalier du *tan-fan* ! Et d'abord, deux jours à peine se sont écoulés, comment se fait-il qu'il n'y ait plus de riz dans la maison ? Je remarque depuis quelque temps que ma bru se cache de moi pour manger. Il est hors de doute qu'elle achète à la dérobée du riz et des légumes.

TSAÏ, le youen-waï

Ma femme, gardez-vous d'entretenir des soupçons injustes. Votre bru a de la piété filiale, de la vertu. Son cœur désavouerait de pareils procédés.

MADAME TSAÏ, à voix basse

Si vous n'en croyez rien, attendez l'heure où elle a coutume de prendre son repas. Nous descendrons tout doucement dans la cuisine, nous la surprendrons, et vous connaîtrez alors la vérité.

TSAÏ, le youen-waï

Vous avez raison ; je le veux bien.

@

¹ Elle veut dire qu'une bru ne peut pas aimer les parents de son époux comme ses propres parents. (Note du commentateur chinois.)

TABLEAU XIII ¹

LES MÊMES

(La scène est toujours dans la maison de Tsai, le youen-wai)

@

TCHAO-OU-NIANG, seule

^{p.143} J'avais apprêté ce matin du *tan-fan* pour le déjeuner de mon beau-père et de ma belle-mère. — Est-ce qu'on ne veut pas que j'achète du poisson et des légumes ! Comment faire ? je n'ai pas d'argent. — Devais-je encore m'attendre à être soupçonnée ! Hélas, on ne peut donc pas échapper à la calomnie ! Ma belle-mère répète sans cesse que je mange de bons mets en cachette. Elle ne sait pas de quels aliments je me nourris ! des bourgeons, des écorces d'arbres ² que je fais bouillir dans l'eau, voilà ma subsistance. Je n'ose pas révéler tout cela, dans la ^{p.144} crainte d'affliger les parents de mon époux. Et cependant cette accusation fautive, cette inimitié récente portent dans mon cœur le trouble et l'affliction. — J'en mourrai de chagrin ! — Il ne tiendrait qu'à moi de mettre fin à de pareils soupçons, si je voulais seulement dire quelques mots. — Viendrai-je à bout d'avaler cette mauvaise bouillie ! (Elle mange) Quand j'ai mangé, la faim cesse ; mais des douleurs intestines, plus vives que celles de la faim, surviennent aussitôt.

(Tsai, le youen-wai, et madame Tsai descendent dans la cuisine ;
ils regardent partout)

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, liv. II, p. 23 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. IV, p. 20 r. et suiv.

² Les Chinois ont des recueils qui indiquent les plantes dont on peut faire usage dans les temps de famine. Un ouvrage de ce genre, fort recherché à la Chine, est le *Khieou-hoang-pen-thsao* ; il est divisé en quatre livres, et contient la description de quatre cent quarante sortes d'herbes, d'arbrisseaux et d'arbres qui croissent dans les campagnes, et dont les racines et les écorces, les fruits et les bourgeons les tiges ou les feuilles, peuvent, moyennant certaines préparations qui sont indiquées, servir d'aliments dans les temps de disette. (C. Landresse, *Catalogue de la Bibliothèque chinoise de Klapproth*, p. 38.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Elle chante)

D'où vient donc que mon époux, avant de partir, m'a tant recommandé d'apprêter tous les matins le *chen* (potage) de son père et de sa mère ? — Oh ! chaque fois que je mange, quel supplice ! Qu'est-il besoin, pour devenir, dans l'autre monde, un démon affamé, que je meure la première ? Oh ! si je ne craignais pas ¹....

(Tsaï, le youen-waï, et madame Tsaï, arrivent à l'improviste)

MADAME TSAÏ, vivement

p.145 Ma bru, que mangez-vous là ?

TCHAO-OU-NIANG, d'un air embarrassé

Rien ; je...ne mange pas.

MADAME TSAÏ, saisissant le plat qui est sur la table

Ah ! ah ! qu'y a-t-il dans ce plat ?

TCHAO-OU-NIANG

Un mets qui ne vaut rien pour vous.

TSAÏ, le youen-waï

Mais encore, encore, qu'y a-t-il dans ce plat ?

TCHAO-OU-NIANG.

(Elle chante)

Il y a des écorces de riz.

TSAÏ, le youen-waï

C'est du *kang* ², alors, et qu'en voulez-vous faire ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

¹ C'est pour n'avoir pas la douleur de voir mourir son beau-père et sa belle-mère, qu'elle souhaite la fin de ses jours. (Note du commentateur chinois.)

² Le kang est la nourriture des indigents.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Des gâteaux pour apaiser ma faim.

MADAME TSAÏ

De pareils aliments ne sont bons tout au plus qu'à engraisser les chiens et les pourceaux. Comment pourriez-vous en manger ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Un sage de l'antiquité ¹ a dit : « Les chiens et les pourceaux dévorent la nourriture de l'homme. » p.146 Quand les chiens et les pourceaux dévorent la nourriture de l'homme, il vaut encore mieux, manger de la balle de riz que de manger de l'herbe, des racines ou des écorces d'arbres.

TSAÏ, le youen-waï, ET MADAME TSAÏ

Ce sont là des aliments trop grossiers. Ne craignez-vous pas que votre estomac...

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Il y a des femmes qui ont avalé des flocons de neige, mangé de la laine et des tresses de cheveux ². Sou-king ³ se nourrissait des fruits du pin et du cyprès ; mais, à la fin, il a pris place au milieu des immortels et des génies. Quand on a vu cela, ne puis-je pas manger des gâteaux faits avec de la balle du riz.

MADAME TSAÏ, à Tchao-ou-niang

Ma bru, je ne crois pas, je ne crois pas que vous mangiez du kang. (A Tsai, le youen-waï) Mon époux, gardez-vous d'ajouter foi à ses paroles ; elle vous débite des mensonges.

¹ Mencius (voyez son premier chapitre).

² Dans les temps de famine.

³ Célèbre tao-ssé.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

O mes parents, bannissez loin de vous le doute et la méfiance. Je vous jure que votre servante, l'épouse légitime de votre fils, n'est plus qu'une femme du peuple, qui se nourrit de kang et d'aliments grossiers.

TSAÏ, le youen-waï, ET MADAME TSAÏ, versant des larmes

p.147 Ah ! Ou-niang, c'était donc pour cela que vous vous cachez de nous. Nous vous accusions injustement. O ciel, le remords nous tuera !

(Tsaï, le youen-waï, et madame Tsaï tombent évanouis. Tchao-ou-niang pleure et pousse des gémissements)

TCHAO-OU-NIANG

Mon beau-père, ma belle-mère, reprenez vos esprits.

(Elle chante)

C'est en vain que j'exhale mes gémissements ! — Si vous quittez la vie, je ne pourrai donc pas servir jusqu'à la fin les parents de mon époux, épuiser mon cœur et mes forces, achever ma tâche. Ciel ! on va dire partout que j'ai manqué de piété filiale, et que c'est à cause de cela que vous avez voulu habiter la terre jaune ¹ ! — O mes parents, je vous en conjure, n'abandonnez pas votre servante.

(Tsaï, le youen-waï, revient peu à peu de son évanouissement)

TCHAO-OU-NIANG, avec joie

Il reprend ses esprits !... Mon beau-père, revenez à vous.

TSAÏ, le youen-waï, versant des larmes

(Il chante)

¹ L'autre monde.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Ma bru, vous avez souffert la faim, pour nourrir ^{p.148} les parents de votre époux. Vous avez souffert la faim. Qui pourra compter vos bienfaits ?

TCHAO-OU-NIANG

Calmez-vous, calmez-vous. Cessez de vous affliger de la sorte.

TSAÏ, le youen-wai

(Il chante)

Mon épouse vous accusait à tort, et vous n'avez pas cessé de nous prodiguer vos services ! — J'ai donc vécu jusqu'à ce jour sans savoir que vous mangiez à vos repas de la balle de riz.

TCHAO-OU-NIANG, relevant son beau-père

Mon beau-père, je vous en conjure, allez vous reposer sur votre lit. Je vais voir dans quel état se trouve ma belle-mère.

(A madame Tsai, qui n'est point revenue de son évanouissement)

Ma belle-mère, reprenez vos esprits (bis). Son état ne s'améliore pas. (Tchao-ou-niang pousse des cris) Ma belle-mère ! ma belle-mère ! — Hélas ! elle ne peut plus entendre mes gémissements. — C'en est fait ; tous mes soins ne la rappelleront pas à la vie.

(Elle pleure et chante)

Elle vient d'expirer ! — Dans mon trouble, n'aurais-je pas manqué de vigilance ? — O mon époux, tous les malheurs fondent sur ma tête. Par considération pour vous, j'ai traîné jusqu'à ce jour ma ^{p.149} pénible existence. — Maintenant il n'y a plus d'espoir.

(Tchao-ou-niang retourne dans la chambre de Tsai, le youen-wai)

TSAÏ, le youen-wai

Ma bru, comment se trouve mon épouse ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG, avec émotion

Ma belle-mère n'a point repris l'usage de ses sens.

TSAÏ, le youen-waï, versant des larmes

(Il chante)

Oui, dans l'origine, j'ai agi sans réflexion. J'ai forcé mon fils à quitter la maison paternelle, pour séjourner dans la ville où réside l'empereur ; j'ai séparé l'époux d'avec l'épouse ¹ ; contraint ma bru à *savourer l'amertume* des plus vils aliments. J'ai conduit ma femme jusqu'aux bords des fontaines jaunes ². Ah ! Ou-niang, il vaut mieux que je meure, car je pourrais vous infliger des tortures nouvelles.

TCHAO-OU-NIANG

Ne vous arrêtez pas à ces idées. Ranimez votre cœur.

TSAÏ, le youen-waï

Quand ma femme aura cessé de vivre, où trouverons-nous un cercueil de bois ? Nous n'avons pas même un linceul pour envelopper son corps. O idée affligeante ! (Il pleure)

TCHAO-OU-NIANG

^{p.150} N'ayez aucune inquiétude au sujet de la sépulture de votre épouse ; je vais d'abord choisir un terrain pour l'inhumation.

(Elle sort et rencontre le seigneur Tchang sur le seuil de la porte)

LE SEIGNEUR TCHANG

Ou-niang, où courez-vous si vite ? D'où vous vient ce trouble, cette agitation...

TCHAO-OU-NIANG

Ah ! seigneur Tchang, ma belle-mère est morte.

¹ Littéral. : « la chair d'avec les os. »

² Dans l'autre monde.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE SEIGNEUR TCHANG

Le bonheur vient toujours seul ; mais le malheur n'arrive jamais sans ses compagnons ¹. — Où est maintenant votre beau-père ?

TCHAO-OU-NIANG

Dans sa chambre. — Il s'est couché sur son lit.

LE SEIGNEUR TCHANG

Attendez un peu. Je vais lui faire une visite.

(Le seigneur Tchang entre dans la chambre de Tsai, le youen-wai.
Tchao-ou-niang l'accompagne)

TSAI, le youen-wai, apercevant le seigneur Tchang

Ah ! seigneur Tchang, recevez mes excuses ; je ne puis pas me lever.

LE SEIGNEUR TCHANG

^{p.151} Mon vieil ami, vous n'avez pas besoin d'excuses. Tâchez seulement de vous rétablir.

TCHAO-OU-NIANG

Seigneur, nous ne savons où trouver un cercueil pour ma belle-mère ; son corps va rester sans sépulture.

LE SEIGNEUR TCHANG

Ou-niang, rassurez-vous. J'ai un terrain, dont je puis disposer.

TCHAO-OU-NIANG

Je vous remercie, Seigneur. Mais un cercueil de bois, un linceul...

TSAI, le youen-wai

Seigneur, ma bru n'ouvre jamais la bouche pour parler de ses bienfaits. Il faut que vous sachiez que, depuis le départ de mon

¹ Proverbe chinois.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

fils, elle a vendu tous ses vêtements, ses tuniques, afin de subvenir à nos besoins.

LE SEIGNEUR TCHANG

Je le savais. Youen-waï, je vais ordonner à un domestique d'apprêter un cercueil de bois, dans lequel on placera le corps de votre épouse. Je choisirai moi-même un jour heureux, et, après avoir fait creuser une fosse sur la colline du midi, j'accompagnerai le convoi.

TSAÏ, le youen-waï, ET TCHAO-OU-NIANG

p.152 Mille remerciements, Seigneur, de tous vos bienfaits.

(Le seigneur Tchang se retire)

@

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TABLEAU XIV ¹

TSAÏ-YONG, NIEOU-CHI, LE DOMESTIQUE, DEUX VALETS DE
BIBLIOTHÈQUE, LA GOUVERNANTE ET SI-TCHUN.

(La scène est dans la bibliothèque du seigneur Nieou)

@

TSAÏ-YONG, au domestique

p.153 Youen-kong, apportez-moi mon luth et mes livres.

LE DOMESTIQUE

Vos livres sont sur la table. — Seigneur, voici votre luth.

TSAÏ-YONG, regardant son luth et ses livres

Ah, très bien ! — Appelez maintenant mes deux valets.

LE DOMESTIQUE

J'obéis.

TSAÏ-YONG, avec chagrin

Le ciel est pur ; la brise du soir a rafraîchi l'air ². — p.154
Comme je me trouve momentanément dégagé du souci des affaires, je vais prendre mon luth et essayer d'en tirer quelques accords, pour dissiper mon chagrin.

(Le domestique rentre dans la bibliothèque avec les deux valets)

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édit. de la Bibliothèque royale, liv. II, p. 27 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édit. du docteur Ching-chan, chap. IV, p. 30 r. et suiv.

² Il y a six choses que redoute le kin (luth), sept occasions dans lesquelles on ne doit pas le faire sonner... Les six choses qu'il redoute, ce sont : le grand froid, la grande chaleur, le grand vent, la grande pluie, la foudre qui suit de près l'éclair et la neige trop abondante !... Voici les sept circonstances dans lesquelles il faut s'abstenir de jouer du luth : quand on apprend une nouvelle de mort, quand on joue de la flûte dans le voisinage, quand on est accablé d'affaires qui préoccupent, quand on n'a pas purifié son corps, quand on n'a pas ses vêtements et ses bonnet de cérémonie, quand on n'a pas fait brûler des parfums et quand on ne se trouve pas à portée d'un ami qui connaît la musique. (Théodore Pavie, *Choix de Contes et nouvelles*, trad. du chinois, p. 274 et 275.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Vous voilà tous les trois. (Au premier valet) Vous, restez à côté de moi. Vous agiterez l'air avec mon éventail, pendant que je toucherai le luth. (Au second valet) Vous, brûlez des parfums dans une cassolette. (Au domestique) Et vous, Youen-kong, vous allez mettre mes livres en ordre ; ôtez les cahiers qui sont dans les étuis. — Allons, soyez diligents et attentif.

LE DOMESTIQUE ET LES VALETS

Oui, Seigneur.

(Tsaï-yong essaye son luth ; le premier valet casse l'éventail)

LE DOMESTIQUE

Seigneur, j'avertis votre excellence que ce valet, ^{p.155} qui agite l'air autour de vous, a mis votre éventail en pièces.

TSAÏ-YONG, d'un air distrait

Appliquez-lui sur le dos treize coups de bambou. Ce garçon n'est propre à rien. Puisqu'il a brisé mon éventail, qu'on lui fasse brûler des baguettes d'encens.

(Tsaï-yong se remet à jouer du luth ; le second valet laisse tomber la cassolette et répand les parfums sur le parquet ; Tsaï-yong, qui ne s'en aperçoit pas, chante une chanson)

LE DOMESTIQUE

Seigneur, le valet qui brûle des parfums a répandu tout l'encens par terre.

TSAÏ-YONG

Qu'on lui donne treize coups de bâton. C'est un valet qui ne sait rien faire de ses mains. Alors, qu'il mette mes livres en ordre.

(Il continue à chanter ; le domestique laisse tomber un livre par terre)

LE SECOND VALET, à TSAÏ-YONG

Seigneur, le domestique gâte vos livres.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG, toujours distrait

Qu'on lui donne treize coups de bâton.

(Les valets se mettent à rire en regardant le domestique. Nieou-chi entre dans la bibliothèque)

TSAÏ-YONG

p.156 Voici mon épouse, qu'on se retire.

(Le domestique et les deux valets sortent de la bibliothèque)

PREMIER VALET, à part

Voyez ce que c'est que d'être riche, tout le monde vous sert ; quand on est pauvre, on sert les autres ¹.

NIEOU-CHI

Seigneur, j'ai entendu tout à l'heure les sons du luth.

TSAÏ-YONG

Oui, ma femme, je touche du luth pour ramener le calme dans mon esprit.

NIEOU-CHI

Seigneur, il y a longtemps qu'on m'a parlé de vos talents ; je sais que vous êtes habile dans l'art musical. Comment se fait-il donc qu'au moment où j'arrive pour prêter l'oreille à vos accents, votre luth se taise tout à coup. Je serais heureuse d'admirer aujourd'hui votre belle *exécution*, car votre servante a du chagrin aussi. Seigneur, je vous en supplie, chantez-moi une romance.

TSAÏ-YONG

Ma femme, puisque vous voulez entendre les sons du luth, dites-moi, quelle romance voulez-vous que je vous chante ?

¹ Proverbe chinois.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Aimez-vous la ^{p.157} chanson intitulée : « Le faisan qui, le matin, prend son vol »

NIEOU-CHI

Oh non, il n'y a pas d'amour là-dedans ; c'est une chanson de célibataire.

TSAÏ-YONG

Vous avez tort. — Eh bien, je vais vous chanter la romance intitulée : « L'oiseau Louen ¹ séparé de la compagne qu'il aime. »

NIEOU-CHI

L'époux et l'épouse sont réunis ; pourquoi voulez-vous décrire avec votre luth les chagrins du veuvage ?

TSAÏ-YONG

Alors, chantons une autre chanson. Que dites-vous de la romance intitulée : « Le ressentiment de la belle concubine Tchao-kiun ² » ?

NIEOU-CHI

Qu'avez-vous besoin de chanter « La vengeance dans le palais des Han ³ », quand la paix et la concorde règnent ici ? Seigneur, dans le calme de cette belle soirée, vis-à-vis de ces perspectives si ^{p.158} ravissantes, chantez-moi donc la romance intitulée : « Quand la tempête agite les pins. »

TSAÏ-TONG

Je le veux bien ; c'est une belle romance.

(Tsaï-yong chante, en s'accompagnant du luth)

¹ Voir la note à la page 135.

² Voyez Gonçalves, *Arte china*, p. 363.

³ C'est le titre d'un drame dont l'histoire de Tchao-kiun a fourni le sujet. M. Davis en a traduit quelques parties.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI, l'interrompant

Seigneur, vous vous trompez. Pourquoi chantez-vous cette romance sur l'air : « Quand je pense que je retournerai dans mon pays natal » ?

TSAÏ-YONG

Attendez ; je vais recommencer.

(Tsaï-yong recommence)

NIEOU-CHI

Seigneur, vous n'y êtes pas encore. C'est l'air de « La cigogne délaissée ».

TSAÏ-YONG

J'ai pris un air pour un autre.

NIEOU-CHI

On ne se trompe pas à ce point. Seigneur, c'est volontairement et par ostentation que vous prenez un air pour un autre. Je vois que vous vous targuez de vos talents ; vous méprisez votre servante, vous dédaignez de chanter devant elle.

TSAÏ-YONG

Cela est bien loin de ma pensée. Non, c'est que je ne puis pas me servir de cet instrument.

NIEOU-CHI

p.159 Et pour quelle raison ?

TSAÏ-YONG

Parce que autrefois, quand je chantais, je jouais toujours de mon vieil instrument ¹. Ce luth est un luth nouveau, je n'en ai pas l'habitude.

¹ Il y a dans ce passage une métaphore continuée. Par cette expression : « un nouveau

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI

Où est donc votre vieux luth ?

TSAÏ-YONG

Il y a longtemps que je l'ai jeté de côté.

NIEOU-CHI

Pourquoi l'avez-vous jeté de côté ?

TSAÏ-YONG.

Parce que j'ai maintenant un nouveau luth.

NIEOU-CHI.

Seigneur, souffrez que votre servante vous interroge encore.
Pourquoi ne quittez-vous pas votre nouveau luth pour reprendre
le vieil instrument, dont vous jouez si bien ?

TSAÏ-YONG

Ma femme, croyez-vous que, dans le fond de mon cœur, je
n'aime pas toujours mon vieux luth ? — Ah, c'est qu'il ne m'est
pas permis de quitter celui-ci. p.160

NIEOU-CHI

Seigneur, encore une question, je vous prie. Puisqu'il ne vous est
pas permis de quitter votre nouveau luth, d'où vient que vous
conservez de l'attachement pour l'ancien ? Seigneur, il me vient
quelque chose à la pensée. — Je crois que votre cœur n'est point ici.

TSAÏ-YONG

(Il chante en pleurant)

J'ai brisé mon vieux luth ; et maintenant, quand je veux jouer
sur cet instrument nouveau, je ne m'y reconnais plus. Je
confonds la note *kang* avec la note *chang*.

luth », on désigne une *nouvelle épouse*.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI

La confusion n'est pas là ; elle est dans votre cœur.

(Elle chante)

Seigneur, si vous ne pouvez tirer aucune note de votre luth, ce n'est point l'habitude qui vous manque ; c'est que votre esprit est distrait, et que vous avez livré votre cœur à la haine. N'avez-vous pas joué tout à l'heure, « Les oiseaux solitaires » ? Ne disiez-vous pas que vous vouliez chanter le « Ressentiment de Tchao-kiun » ? N'avez-vous pas fait entendre l'air de « La cigogne délaissée » ? A qui pensez-vous donc, avec tant d'émotion ?

TSAÏ-YONG, embarrassé

A qui voulez-vous que je pense ?

NIEOU-CHI

p.161 Que sais-je, moi ? à une personne que vous aurez de la peine à revoir. — Vous dites que je ne connais pas les sons du luth ¹ ; qu'il n'y a pas de sympathie entre vous et moi...

TSAÏ-YONG

Je ne dis pas cela.

NIEOU-CHI

Au surplus, puisque vous ne voulez pas chanter sur votre luth, je vais ordonner à mes servantes d'apporter quelques tasses de vin, pour dissiper vos ennuis.

TSAÏ-YONG

Je ne me sens pas en train de boire.

¹ Deux amis qui sentent l'un pour l'autre une grande sympathie, sont appelés *tchi-sin* « intimes de cœur ». Si c'est simplement le son de la voix ou de la musique qui détermine deux personnes à se porter de l'affection, cela s'appelle *tchi-yn* « se connaître par l'effet des sons ». (Théodore Pavie, [Choix de contes et nouvelles, trad. du chinois, p. 260.](#))

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI

Oseriez vous refuser ? Seigneur, c'est votre servante qui vous invite.

(Nieou-chi appelle ses servantes ; la vieille gouvernante et Si-tchun servent le vin. Tsai-yong et Nieou-chi boivent ensemble et récitent des vers)

TSAÏ-YONG.

La nuit approche. — Quelle heure est-il ?

LA GOUVERNANTE

p.162 J'ai entendu tout à l'heure trois coups de tambour.

TSAÏ-YONG

Vous pouvez vous retirer. — Dites au domestique de venir.

(Nieou-chi se retire avec ses servantes)

TSAÏ-YONG, seul

(Il chante)

Je pense au triste jour où je recommandai mon père et ma mère à mon épouse et au seigneur Tchang ; où je m'éloignai, en pleurant, de mon pays natal ; mais, dans l'excès de mon chagrin, je n'avais pas tout prévu. — Quand on parla dans le monde de la famine de Tchîn-lieou, je fus prêt à m'évanouir de frayeur. — Quoi, pas une lettre, pas un mot ! — De sinistres pressentiments viennent agiter mes esprits ; mon sommeil est interrompu.

(Il chante sur un autre air)

Cette nuit encore, j'ai fait un songe, et quel était ce songe ! — Il m'a semblé que j'entendais le coq chanter ; tout à coup je me lève avec précipitation ; j'appelle mon épouse Ou-niang, pour aller avec elle dans la chambre de mon père et de ma mère, m'informer... J'étais éveillé pourtant, et j'avais oublié

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

que Tchao-ou-niang n'était plus près de moi, qu'une nouvelle épouse.... ¹

LE DOMESTIQUE, rentrant dans la bibliothèque

p.163 Seigneur, j'attends les ordres de votre excellence.

TSAÏ-YONG ²

Youen-kong, vous savez que j'ai beaucoup d'estime pour vous. Vous êtes l'homme que j'aime du fond de mon cœur et de mes entrailles.

LE DOMESTIQUE

Je le sais.

TSAÏ-YONG

J'ai à causer avec vous d'une affaire qui m'intéresse. Prêtez-moi donc une oreille attentive.

LE DOMESTIQUE

Seigneur, je vous écoute.

TSAÏ-YONG

Youen-kong, depuis que j'ai quitté mon pays, abandonné mon père, ma mère, mon épouse, pour venir à la capitale subir mes examens littéraires, je n'ai point recherché l'avancement dans les charges ; mais, l'empereur, qui savait que j'avais cueilli la palme académique, a jugé à propos de m'admettre dans son conseil privé. J'espérais qu'au bout de quelques mois je pourrais abdiquer mes fonctions, p.164 retourner dans mon pays natal. Je commençais déjà à tracer mon plan, lorsque je reçus un ordre de sa majesté, qui m'enjoignait d'épouser la fille du seigneur Nieou,

¹ Ce monologue de Tsai-yong est admirable. (Note du commentateur chinois.)

² Voyez le Pi-pa-ki, édit. de la Bibliothèque royale, l. II, p. 27 v. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. IV, p. 56 v. et suiv. Cette dernière partie du XIV^e tableau forme le XXIV^e du texte.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

votre maître. A partir de ce jour, je fus donc contraint de rester dans la capitale et d'abandonner mes projets. Mais, possédé du désir de contempler encore une fois les traits de mon père et de ma mère, j'ai voulu m'entretenir avec vous, imaginer quelques stratagèmes....

LE DOMESTIQUE

Seigneur, il y a un vieux proverbe qui dit : « Quand on n'a pas de tarière, on ne peut pas creuser le bois. » Nous autres, domestiques, depuis longtemps nous nous apercevions que votre excellence était triste ; mais nous ignorions la cause de ses chagrins. Seigneur, pourquoi n'avez-vous pas parlé de tout cela à Madame ?

TSAÏ-YONG

Youen-kong, ma femme est sage, vertueuse ; elle a beaucoup de pénétration, de finesse d'esprit ; mais elle est soumise à l'autorité de son père. Que je parle à ma femme de mes projets, le seigneur Nieou ne tardera pas à les connaître, et, alors, si je dis que je vais voyager au loin, il est hors de doute qu'on ne me laissera pas sortir. Il vaut mieux que je renferme mes chagrins dans le fond de mon âme, que ^{p.165} je cache tout à ma femme ; que j'attende avec patience ; puis, que j'avise à un autre moyen.

LE DOMESTIQUE

Vous avez raison. Si le seigneur Nieou le savait, à coup sûr, il ne vous permettrait pas de sortir de la maison.

TSAÏ-YONG

Voici mon dessein. J'ai envie d'écrire à mes parents ; mais, à qui confier ma lettre ? où trouver un messager intelligent, un homme qui ait du zèle et qui s'intéresse à mon affaire ? Si je fais moi-même des démarches, ma femme et mon beau-père ne

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

manqueront pas de s'en apercevoir. Youen-kong, il faut que vous preniez pour moi des informations ; parcourez les rues de la capitale, visitez les auberges. Si vous trouvez un homme de mon pays (et il y en a, je le suppose, qui viennent ici pour faire du commerce), je le chargerai de ma lettre.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, demain matin je m'acquitterai de votre commission.

TSAÏ-YONG

Je compte sur vous.

@

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TABLEAU XV ¹

TSAÏ, le youen-waï, TCHAO-OU-NIANG, LE SEIGNEUR TCHANG

(La scène est dans la chambre de Tsai, le youen-waï)

@

TSAÏ, le youen-waï

(Il est dans son lit)

p.166 Il me semble que mon âme est toujours près de s'envoler.
Je prévois que je n'ai pas longtemps à vivre.

TCHAO-OU-NIANG, à part

C'est pourtant l'absence de son fils qui l'a réduit à cet état.
Hélas ! il n'y a pas de médicament dans le monde qui puisse le
guérir d'une pareille maladie ². (A Tsai, le youen-waï) Mon beau-père,
tâchez de vous lever un peu ; je vais vous apprêter un siège.

TSAÏ, le youen-waï

Ah ! quand je lève seulement la tête, au moindre effort,
j'éprouve des douleurs dans tous mes membres. Comment
vouiez-vous que je me tienne debout ?

TCHAO-OU-NIANG, présentant une potion ³ à Tsai, le youen-waï

p.167 Mon beau-père, je vous en supplie, prenez cette potion.

TSAÏ, le youen-waï

Impossible, ma bru, impossible. Je ne pourrais pas la boire.

TCHAO-OU-NIANG, à part

(Elle chante)

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édit. de la Bibliothèque royale, l. II, p. 32 v. et suiv. et le Pi-pa-ki, édit. du docteur Ching-chan, chap. IV, p. 42 v. et suiv.

² *Tché-ping-feï-yo-kho-taï* (Bas. 11.071, 6.312-12.032-9.283-1.120-11.025.)

³ En chinois *yo* (Bas. 9.283), *médicament*.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Je pense à une chose. C'est que, d'après les rites, si les parents prennent une médecine, il faut que le fils en goûte auparavant, et qu'il l'offre ensuite à son père ou à sa mère ¹. (A Tsai, le youen-wai) Mon beau-père, est-ce parce que votre fils n'est pas ici pour goûter de votre potion ? Vous craignez sans doute de la trouver trop amère ² ?

(Tsai, le youen-wai, boit une gorgée de potion et la rejette aussitôt)

TSAÏ, le youen-wai

p.168 Ma bru, je ne pourrai jamais la boire ; j'aime mieux mourir, vous serez débarrassée de moi.

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Ne songez qu'à votre guérison. Pourquoi voulez-vous quitter la vie ?

TSAÏ, le youen-wai

Ma bru, vous mangez à vos repas du *kang* et de la balle de riz ; vous achetez avec vos épargnes des médicaments pour votre beau-père ; comment oserais-je prolonger le terme de vos sacrifices ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Ah, je le vois ; vous ne voulez pas prendre votre potion, parce que la servante qui vous l'offre n'est plus qu'une femme du peuple !

¹ Ce précepte se trouve dans le Siao-hio, chap. intitulé : *Neï-pien*. Et comme le ministre doit servir son prince, avec l'affection qu'il a pour son père, le corollaire de ce précepte est que si l'empereur prend une médecine, il faut que le premier ministre en goûte auparavant. Le passage qui vient après est curieux. Il trace des règles à suivre dans le choix d'un médecin. Pour qu'un docteur ait la confiance du public, il faut qu'il compte trois générations de médecins dans sa famille. Dans le cas contraire, et à moins d'études médicales très approfondies, on peut se moquer de ses ordonnances. (Voyez le Siao-hio, avec le commentaire, chap. intitulé *Neï-pien*, fol. 11 r.)

² Il y a ici un jeu de mots en chinois.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Elle parle)

Mon beau-père, buvez au moins une gorgée de tisane ¹ ; qu'en dites-vous ?

(Tsaï, le youen-waï, boit une gorgée de tisane et la vomit)

TCHAO-OU-NIANG

Essayez d'en prendre encore ; buvez tout doucement.

TSAÏ, le youen-waï

^{p.169} Ma bru, je suis trop oppressé ; il est inutile que je boive de la tisane.

TCHAO-OU-NIANG

Mon beau-père !

(Elle chante)

Que n'avez-vous pas éprouvé ! Vous avez souffert outrages sur outrages. Tant de peines, accumulées dans votre sein, y ont produit une oppression continuelle ². Vous ne savez pas si, en buvant de la tisane, vous vomirez encore.

TSAÏ, le youen-waï

Tout cela est inutile ; il faut que je meure. Je ne verrai donc pas mon fils. Quelle ingratitude envers vous !

TCHAO-OU-NIANG

Mon beau-père, calmez votre esprit ; ne vous affligez pas.

(Tchao-ou-niang verse des larmes)

(Elle chante)

Ses paroles me déchirent le cœur ; je laisse tomber en cachette les perles de mes larmes.

¹ En chinois : *tcho-tang* (Bas. 7.683-5.124). C'est de l'eau de riz.

² C'est le devoir du fils, quand son père est malade, de rechercher la cause de sa maladie. (Voyez le Siao-hio, avec le grand commentaire, chap. intitulé *Neï-pien*, fol. 11 v.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ, le youen-waï

Ma bru, quand je sais que vous mangez à vos repas des écorces et des bourgeons, comment ^{p.170} voulez-vous que j'avale cette tisane qui vous coûte tant d'argent ¹ ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

C'est cela, vous refusez de boire la tisane que je vous offre, parce que votre servante est une femme du peuple.

TSAÏ, le youen-waï

Ma bru, je ne tiens pas à la vie. Il n'y a qu'une chose qui m'attriste, c'est que mon fils ne soit pas revenu. Oh ! son ingratitude sera la cause de votre mort. Ma bru, approchez-vous de moi ; j'ai une petite recommandation à vous faire.

TCHAO-OU-NIANG

Qu'avez-vous à me recommander ?

(Tsaï, le youen-waï, tombe, aux pieds de sa bru et la remercie)

TCHAO-OU-NIANG, le relevant

Mon beau-père, que faites-vous ? Quoi, vous vous prosternez devant votre bru ! ^{p.171}

TSAÏ, le youen-waï

Ah, je ne pourrai jamais vous exprimer toute ma reconnaissance.

(Il chante)

Je vous remercie d'avoir servi pendant trois ans votre beau-père et votre belle-mère avec fidélité ; je me reproche d'avoir osé ternir votre dévouement par mes soupçons.

¹ On lit dans la géographie des Ming (*Ming-i-tong-tchi*) « Description de la capitale (King-ssé), chap. I, à l'art. *Tai-y-youen*, Collège des médecins. Le collège des médecins est situé au sud du *Kin-tien-kien* (Observatoire impérial). Il y a une herboristerie et une pharmacie. Sous la dynastie actuelle (celle des Ming), on y établit une pharmacie centrale pour les indigents *Hoeï-min-yo-kou* (Bas. 2.924-4.822-9.283-2.238).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Il parle)

O ciel !

(Il chante)

Hélas ! comment reconnaître vos bienfaits. Attendez, dans ma vie future, je veux devenir votre bru pour vous servir à mon tour. Ah ! ce qui m'afflige, c'est que Tsaï-pé-kiaï ait manqué aux devoirs de la pitié filiale ; ce qui m'afflige, c'est qu'une épouse vertueuse, comme Tchao-ou-niang, n'ait plus devant les yeux que la misère et l'infortune.

TCHAO-OU-NIANG

Mon beau-père, si tout finissait là !

(Elle chante)

Mais j'ai d'autres chagrins qui m'accablent. Quand vous serez au nombre des morts, qui vous offrira des sacrifices ? qui fera des oblations sur votre tombe ? O malheur ! Vous avez un fils, et nous n'avons pas pu, pendant que vous existiez, vous servir ensemble. O malheur, malheur ! Voilà trois ans que, privé de vêtements chauds ou faute d'une ^{p.172} nourriture suffisante, vous ne cessez de vous débattre, tantôt contre l'inclémence de l'air, tantôt contre les angoisses de la faim. O malheur, trois fois malheur ! Pour moi, depuis quelques années, j'ai connu le plaisir et la peine ; mais un jour on nous a séparés ; qu'il nous sera difficile maintenant de mourir ensemble !

TSAÏ, le youen-waï

Ah, ma bru, quelle leçon ! Si vous saviez combien je me repens d'avoir contraint mon fils à quitter la maison paternelle ! et encore oser concevoir des doutes... Ma bru, écoutez ; quand je serai mort,

(Il chante)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Laissez-là mon corps, ne m'enterrez pas.

TCHAO-OU-NIANG

Si, dans cent ans d'ici, l'on ne vous rend pas les derniers devoirs, si l'on ne vous enterre pas, où voulez-vous qu'on vous mette ?

TSAÏ, le youen-waï

(Il chante)

Qu'on m'expose tout nu aux injures du temps. C'est un châtement que je subirai volontiers pour expier mes fautes.

TCHAO-OU-NIANG

Mon beau-père, vous n'y pensez pas. Une pareille conduite de ma part provoquerait les murmures et les sarcasmes du public. p.173

TSAÏ, le youen-waï, pleurant

(Il chante)

Vous direz aux voisins que Tsai-pé-kiäi n'a pas voulu qu'on élevât un tombeau à son père.

TCHAO-OU-NIANG

Mon beau-père, si vous mourez,

(Elle chante)

J'ai fait choix d'une place pour vous, à côté de la sépulture de ma belle-mère ; il y a de grands arbres qui l'ombragent ; je présume que votre servante ne tardera pas à vous rejoindre dans les sombres demeures ¹.

(Elle parle)

Hélas !

(Elle chante)

¹ Il y a dans le texte : *koueï-yn-fou* (Bas. 4.673-11.797-2.514). littéral. « à retourner dans la ville des ombres ».

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Quelle pitié ! Trois ombres dans une seule famille, et trois ombres irritées qui appelleront sans cesse la vengeance !

(Le seigneur Tchang entre dans la maison)

TSAÏ, le youen-waï

Ma bru, je sens que je touche à ma fin ; ma dernière heure est arrivée. Allez chercher le seigneur Tchang.

TCHAO-OU-NIANG

Le voici qui vient. (Au seigneur Tchang) Ah, seigneur, mon beau-père est bien malade.

LE SEIGNEUR TCHANG, à TSAÏ, le youen-waï

p.174 Eh bien, youen-waï, comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

TSAÏ, le youen-waï

Ah, seigneur Tchang, je n'ai plus besoin de rien. Vous arrivez fort à propos pour me servir de témoin. Je veux faire mon testament, écrire moi-même l'acte qui contiendra mes dernières volontés. Je veux qu'après ma mort, Tchao-ou-niang quitte ma famille pour entrer dans une autre maison, et qu'elle se remarie sur-le-champ.

TCHAO-OU-NIANG, avec vivacité

Mon beau-père, quelles paroles se sont échappées de votre bouche ? On ne peut pas servir deux maîtres ¹ ; une femme vertueuse ne doit pas contracter de nouveaux nœuds. Je vous en supplie, n'écrivez rien.

TSAÏ, le youen-waï

Ma bru, apportez-moi du papier et des pinceaux.

¹ Proverbe chinois.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

Mon beau-père, je n'y consentirai jamais.

TSAÏ, le youen-waï

Ma bru, vous voulez donc me faire mourir de chagrin.

LE SEIGNEUR TCHANG

Ou-niang, ne désobéissez pas à votre beau-père. p.175 Vous aurez à prendre plus tard une résolution ; tout cela dépend de vous ; mais apportez-lui du papier et des pinceaux.

(Tchao-ou-niang apporte du papier et des pinceaux ;
Tsaï, le youen-waï, écrit son testament)

TSAÏ, le youen-waï

Ma bru, tous vos malheurs viennent de mes fautes. Si vous restiez fidèle à vos vœux de mariage, qui vous fournirait des vêtements ? C'est moi qui, dans l'origine, vous ai séparée d'avec votre époux ; c'est encore moi qui, avant de mourir, vous délie de vos obligations.

(Il laisse tomber son pinceau)

Hélas ! je me meurs ! Ou-niang, où est l'homme qui prendra mon parti, quand je n'y serai plus ? qui commandera...

LE SEIGNEUR TCHANG, réfléchissant

Dans cette circonstance, il m'est difficile d'émettre un avis. Ou-niang, si vous ne contractez pas de nouveaux nœuds, vous aurez de la peine, je le crains, à pourvoir à votre subsistance ; d'un autre côté, si vous n'accomplissez pas vos devoirs envers les parents de votre époux, si vous brisez les liens qui vous attachent à Tsaï-pé-kiäi, que dira-t-on de vous dans le monde ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

p.176 Mon beau-père, je ne veux pas désobéir à vos ordres ;
mais si vous me forcez à ...

TSAÏ, le youen-waï

Seigneur Tchang, vous m'avez servi de témoin. Maintenant, je
vous lègue mon bâton ¹. Quand ce fils ingrat et désobéissant
reviendra dans son pays natal, frappez-le pour moi avec ma
canne et... chassez-le ... de la maison....

(Il meurt)

@

¹ Il est dit dans le Siao-hio, chap. intitulé : *Nei-pien*. « Il faut que le fils respecte les meubles de ses parents, leurs habits, leurs vêtements, leurs souliers, la natte sur laquelle ils se couchent, la natte sur laquelle ils s'asseyent ; mais de tous les objets qui appartiennent au père, celui que le fils doit le plus respecter, c'est sans contredit son bâton. »

TABLEAU XVI ¹

TCHAO-OU-NIANG, LE SEIGNEUR TCHANG

(La scène est dans une rue de Tchîn-lieou)

@

TCHAO-OU-NIANG, dans la maison de Tsaï, le youen-waï

p.177 Oui, je n'ai pas d'autre parti à prendre. J'ai vendu mes pierreries, mes ornements de tête, mes aiguilles d'or, mes robes, mes tuniques ; il faut maintenant que je me débarrasse de tous ces *nuages de parfum* ².

(Elle chante)

Parvenue au comble du malheur, mes forces sont épuisées ;
les larmes qui tombent de mes yeux sont des larmes de sang.

(Elle parle)

Ces jours derniers, quand il s'est agi des funérailles de ma belle-mère, j'ai eu recours à la bienfaisance du seigneur Tchang ; aujourd'hui que la mort m'a enlevé le père de mon époux, je ne puis pas revenir à la charge, invoquer encore une fois p.178 la générosité de ce vieil ami de la maison. Cependant, comment faire ? Dépourvue, comme je le suis, des moyens... Oh ! je veux exécuter un projet auquel j'ai déjà songé. — Couper ma chevelure ! — Je la vendrai pour quelques monnaies de papier, (*tsien-tchao*), pour quelques *ligatures* ³ ; puis j'ensevelirai mon beau-père, conformément aux rites. Je sais qu'une chevelure de femme ne vaut pas beaucoup d'argent. Qu'importe ? c'est une bonne action que j'aurai faite, — plus qu'une bonne action ;

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, liv. II, p. 38 v. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan liv. IV, p. 60 v. et suiv.

² En chinois : *hiang-yun* (Bas. 12.458-11.952), expression poétique par laquelle on désigne « les cheveux d'une femme ».

³ Les missionnaires appellent *ligature* une enfilade de mille deniers de cuivre.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

j'aurai l'air d'être convertie ; on me prendra partout pour une néophyte, avec ma tête chauve. Hélas ! quand on n'a pas rendu les derniers devoirs à ses parents, peut-on raisonnablement consacrer sa vie au soulagement des pauvres ?

(Elle chante)

Depuis que ces deux oiseaux que nous regardons comme le symbole de l'amour conjugal se sont séparés l'un de l'autre, qui a peigné mes cheveux ? qui a versé des parfums sur ma tête ? Mon fard et ma toilette, j'ai tout vendu et n'ai rien conservé. — Mettons-nous à l'œuvre. — Qu'attendrai-je ? — Que mes larmes aient cessé de couler. — Ah ! c'est dans l'origine que j'aurais dû couper ma chevelure, entrer dans un monastère et suivre la profession religieuse ; j'aurais évité toutes les difficultés, tous les malheurs ^{p.179} que j'éprouve aujourd'hui. — Hélas ! on devrait avoir pitié d'une pauvre femme qui a perdu la raison ! — Si je ne venais pas à bout d'ensevelir mes parents, comment oserais-je soutenir les regards de ces hommes qui ne parlent que pour accuser les autres ?

(Elle coupe ses cheveux en pleurant)

Autrement, je n'aurais jamais pu acquitter les frais des obsèques. — Ah ! qu'on le sache bien, si j'ai coupé ma chevelure, ce n'est pas pour être mise au nombre des femmes célèbres de la Chine, et afin que mon nom passe à la postérité ; c'est parce qu'il sera facile maintenant de saisir le tigre sur la montagne la plus haute, difficile d'ouvrir la bouche pour accuser les hommes ¹.

(Elle parle)

Prenons cette chevelure et allons la vendre ? Je vais parcourir la grande rue, la petite rue ; je crierai partout : « Chevelure de femme à vendre ! »

¹ Proverbe chinois.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Tchao-ou-niang sort de la maison et marche dans la grande rue)

(Elle chante)

O vous, qui voulez acheter une chevelure, ne marchandez pas avec moi. Songez que je suis une pauvre femme réduite à la misère ; que je n'ai ni sac, ni coffre ; que mes parents sont morts.

(Elle parle)

p.181 Hélas ! j'ai beau crier ; je ne trouve pas de chalands. Ciel ! mes pieds se gonflent !

(Elle tombe dans la rue et se relève)

C'en est fait, je veux mourir aujourd'hui. Mais si au lieu d'un cadavre on en trouve deux, où est l'homme compatissant qui les ensevelira ? Non, je vais encore parcourir la grande rue d'un bout à l'autre ; faire en criant le tour de la petite rue. Peut-être qu'un homme ...

(Elle tombe à la renverse)

LE SEIGNEUR TCHANG, traversant la rue

(Il chante)

La miséricorde vaut mieux que la prière ; il vaut mieux soulager les maux de ses semblables que de réciter les litanies du dieu Fô. Quand on fait le mal, c'est en vain que l'on brûle de l'encens et qu'on offre des sacrifices ¹. Allons voir notre ami Tsaï, le youen-waï, qui est malade. J'ignore dans quel état il se trouve aujourd'hui.

(Il aperçoit Tchao-ou-niang sur le pavé de la rue)

Ciel ! Ou-niang ! quoi, c'est vous qui êtes étendue sur le pavé !

TCHAO-OU-NIANG

Ah ! seigneur Tchang, ayez pitié de moi. (Bis)

¹ Maximes qui sont devenues proverbiales dans la secte des lettrés.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Le seigneur Tchang, s'appuyant sur son bâton, relève Tchao-ou-niang)

LE SEIGNEUR TCHANG

p.181 Ou-niang, que voulez-vous donc faire de ce paquet de cheveux que vous tenez à la main ?

TCHAO-OU-NIANG

C'est ma chevelure. Seigneur, mon beau-père n'existe plus, et dans le dénuement où je me trouve, j'ai coupé mes cheveux pour avoir de l'argent. Je veux accomplir les rites funèbres envers mes parents et célébrer les obsèques de mon beau-père.

LE SEIGNEUR TCHANG, versant des larmes

Comment ! votre beau-père est mort, et vous ne m'avez pas fait connaître votre situation. Vous avez coupé votre chevelure plutôt que....

TCHAO-OU-NIANG

Seigneur, j'ai eu tant de fois recours à votre obligeance que je n'ai pas osé implorer ...

LE SEIGNEUR TCHANG

Ah ! Ou-niang, que dites-vous là ?

(Il chante)

Jadis votre époux a confié à mes soins son père et sa mère.
(Bis) Comment oserais-je violer les serments que j'ai faits ?
(Bis) Puisque vous manquez d'argent, de provisions de bouche, je veux venir à votre secours. Pauvre Ou-niang, vous avez coupé vos cheveux (bis), et encore je vous trouve sur le pavé de la grande rue ! Oh ! c'est moi, c'est moi qui suis la cause de votre malheur !

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

p.182 Je vous remercie, seigneur, de votre générosité (bis) ; vous nous avez comblés de bienfaits. (Bis) Quand mon beau-père et ma belle-mère seront tous les deux dans la tombe, leurs âmes reconnaissantes tressailliront de joie. Pour moi, lorsque mon heure viendra (bis), mon corps, je le crains bien, restera sans sépulture. — Seigneur, qui pourra vous récompenser de toutes vos largesses ?

LE SEIGNEUR TCHANG

Ou-niang, retournez dans votre maison. Je vais y envoyer un exprès qui vous remettra de ma part des monnaies de papier ¹, avec lesquelles vous pourrez accomplir envers vos parents les devoirs prescrits par les rites.

TCHAO-OU-NIANG

Puisqu'il en est ainsi, seigneur, je vous renouvelle mes remerciements. Acceptez, je vous prie, cette chevelure ; vous pourrez la vendre.

LE SEIGNEUR TCHANG

La vendre ? Ah, jamais. Cette chevelure est le témoignage de votre piété filiale. Une femme vertueuse, qui coupe sa chevelure pour rendre les p.183 derniers devoirs aux parents de son époux ! Oh, je veux la conserver précieusement dans ma maison. Ce n'est pas seulement pour que la postérité garde le souvenir de ce beau trait de piété filiale ; c'est pour qu'un jour, quand Tsai-pé-kiäi reviendra dans son pays natal, je puisse la lui présenter ; je suis certain qu'en la voyant, il rougira de sa conduite.

@

¹ Voyez le chap. XCVI de la Relation de Marco-Polo, intitulé : *Comant le grand kan fait despendre carte por monoie*. (Recueil de voyages et de mémoires, publié par la Société de géographie, t. I, p. 107.)

TABLEAU XVII ¹

TSAÏ-YONG, LE YOUEN-KONG (DOMESTIQUE), UN VOLEUR D'ENFANTS

(La scène est dans la maison du seigneur Nieou)

@

LE VOLEUR ²

(Il marche dans la rue)

^{p.184} Allons au fait. — J'ai appris tout récemment que la famille de Tsai, le tchoang-youen, habite le village de Tchîn-lieou. Son père et sa mère existent encore ; mais, comme il y a longtemps qu'il n'a reçu de leurs nouvelles, il veut écrire une lettre à ses parents. — On va jusqu'à dire qu'il cherche un messenger. — Or, j'ai demeuré moi-même à Tchîn-lieou. Je connais le village d'un bout à l'autre, ses environs, le dialecte et l'accent du pays. — Voici donc un stratagème que je viens d'examiner. — Qui m'empêche de m'habiller à la mode des habitants de Tchîn-lieou, de fabriquer une missive du père et ^{p.185} de la mère de Tsai-yong, et de la présenter au Tchoang-youen, en lui demandant une réponse ? — De deux choses l'une : ou j'aurai un cadeau ou je n'en aurai pas. Si j'ai un cadeau, je recevrai probablement des étoffes de soie, un lingot d'or peut-être. — Oh, pour le coup, on pourra trancher du petit seigneur avec cela. — Si je n'ai pas de cadeau, je réclamerai de prétendus frais de voyage. (Il sourit) A merveille, à merveille, cela vaut mieux que d'aller, dans l'obscurité de la nuit, voler des enfants, enlever des femmes ou des filles. Qu'est-ce que j'ai à craindre ? Le nom que je porte

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, liv. II, p. 41 v. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. IV, p. 68 v. et suiv.

² En chinois : *kouai-eul* (Bas. 3.305-588) « ravisseur ».

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

n'est pas mon véritable nom, et mon nom véritable, c'est précisément ce qu'on ignore. Qui pourrait indiquer le lieu de ma naissance ? — Et puis j'ai fait preuve d'habileté ; j'ai dérobé à Tchong-kouei la précieuse épée qu'il tenait à la main, à Thong-pin ¹, le breuvage d'immortalité qu'il avait dans sa coupe. — Pendant que je suis plongé dans ces réflexions, je ne songe plus à mon chemin. (Il regarde) Mais, je ne me trompe pas. — Voici la façade de l'hôtel. — Entrons.

(Il entre dans la maison du seigneur Nieou)

Il n'y a donc personne ici. — Je ne vois âme qui vive. Il faut que j'appelle. — (Il appelle) Holà ! holà ! concierge ?

LE DOMESTIQUE

p.186 Qui êtes-vous ? que venez-vous faire ici ?

LE VOLEUR

J'arrive de Tchîn-lieou, et j'apporte une lettre du seigneur Tsai.

LE DOMESTIQUE, avec vivacité

Ciel ! et justement son excellence qui voulait écrire à son père, et cherchait un messenger. — Vous arrivez bien à propos. — Attendez un instant ; Je vais prévenir mon maître.

(Il court dans la bibliothèque)

(A Tsai-yong)

Seigneur, j'ai l'honneur de vous annoncer qu'un messenger, qui vient de Tchîn-lieou, apporte une lettre du seigneur Tsai, votre père. Il désire vous la remettre.

TSAÏ-YONG, transporté de joie

Vite, vite ; faites-le entrer.

¹ Ces deux personnages ne sont pas des Chinois. (Note du commentateur.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Au voleur, qu'il prend pour un messager)

Ah ! monsieur, que je vous suis reconnaissant ! Vous m'apportez donc une lettre de ma famille ?

LE VOLEUR

Oui, seigneur, une lettre de vos nobles parents ; la voici.

(Il remet la fausse lettre à Tsai-yong) p.187

TSAÏ-YONG

(il lit et chante)

Missive.

Depuis votre départ de Tchîn-lieou, jour et nuit je pense à vous dans la maison. Où en sont maintenant vos affaires ? Avez-vous obtenu de l'avancement ? J'espère toujours que vous avez cueilli la palme académique. Quant à moi, j'ai le bonheur de vous informer que votre père, votre mère et votre épouse jouissent tous d'une excellente santé, et qu'aucun accident fâcheux ne leur est survenu.

Rendons grâce au Ciel et à la Terre ; je me réjouis d'apprendre que tout le monde se porte bien à la maison.

(Il continue)

J'ignore si vous recevrez cette lettre. Dans le cas où elle vous parviendrait, revenez promptement à la maison ; ne mettez aucun retard.

Hélas ! comment n'aurais-je pas le désir de retourner dans mon pays natal ? Malheureusement cela ne dépend pas de moi ; je ne suis pas le maître de ma destinée. (Au domestique.) Youen-kong, conduisez ce brave homme, qui est de mon pays, dans la salle à manger ; faites-lui prendre du thé, du riz. Pendant ce temps-là, je vais écrire ma réponse. Vous m'apporterez ensuite de l'argent monnayé, des perles et des lingots d'or.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE DOMESTIQUE

p.188 Seigneur, j'obéis.

(Le domestique se retire avec le voleur)

TSAÏ-YONG, écrivant sa réponse

(Il chante)

Tsaï-yong salue cent fois son père et sa mère. Plusieurs années se sont écoulées depuis que j'ai quitté la maison. Arrivé à la capitale, de grandes chaînes de montagnes et de longs défilés vous dérobaient à mes regards. Chaque jour j'attendais avec anxiété. Que pouvais-je faire alors ? Les communications étaient interceptées ; les nouvelles ne parvenaient pas. Puis j'étais lié, enchaîné ici par tant d'intérêts ! Ma réputation dans le monde, mon avancement dans les charges ! Accablé de douleur, je versais des larmes en abondance. J'ai présenté une supplique à l'empereur dans le palais aux clochettes d'or ; je voulais renoncer à la magistrature ; mais, hélas ! le prince et le roi des hommes n'a pas daigné compatir à mes maux.

(Il chante sur un autre air)

Tout à coup j'ai reçu votre honorée missive, que j'ai ouverte avec le sentiment d'une inquiétude extrême ; ma joie a été bien vive, quand j'ai appris que mon père, ma mère et mon épouse se trouvaient dans une situation heureuse et jouissaient du repos et de la santé. — Je suis pour le moment retenu à la capitale par les devoirs de ma charge, et, malgré l'impatience que j'éprouve, je ne puis pas encore p.189 retourner à la maison. Je confie au messager cette petite lettre ; prosterné à genoux, j'implore votre indulgence.

(Le domestique et le voleur rentrent dans la bibliothèque)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG, remettant sa réponse au voleur

Mon cher compatriote, je vous confie cette lettre, avec des perles et des lingots d'or. Retournez à la maison et emportez tous ces objets ; vous les remettrez de ma part à mon vénérable père. Dites-lui bien que, d'un moment à l'autre, je retournerai dans mon pays natal ; que je l'engage à bannir de son esprit l'inquiétude et le chagrin.

LE VOLEUR

Seigneur, j'exécuterai vos ordres.

TSAÏ-YONG

Voici maintenant quelques pièces de monnaie pour votre voyage ; je prie mon compatriote de les accepter.

LE VOLEUR, prenant l'argent

Mille remerciements, seigneur, de votre générosité.

(Il salue Tsai-yong et se retire ;

Tsai-yong et le domestique chantent et récitent des vers)

@

TABLEAU XVIII ¹

TCHAO-OU-NIANG, LE DOCTEUR TCHANG, UN DOMESTIQUE, UN GÉNIE, UN SINGE, UN TIGRE, PLUSIEURS ÊTRES SURNATURELS

(La scène est dans le cimetière de Tchîn-lieou)

@

(Elle chante)

p.190 Quand j'inonderais la terre de mes larmes, quand j'exhalerais ma douleur par des cris et des gémissements, Tsai, le youen-wai, pourrait-il m'entendre ?

(Elle parle)

On a célébré tant bien que mal les funérailles des parents de mon époux ; mais aussi à quoi ne suis-je pas réduite dans la maison ? — Quel dénûment ! — Hier, le seigneur Tchang a conduit la dépouille mortelle de mon beau-père sur la montagne où l'on a fait l'inhumation. Si tout finissait là ! mais ne faut-il pas qu'on élève un tertre sur sa tombe ? — et le moyen de payer un ouvrier ? — O malheur ! je veux enlever moi-même de la terre glaise à côté des ^{p.191} sépultures, et la reporter sur les tombes de mes parents, pour construire ensuite deux petites pyramides.

(Elle chante)

Me voilà donc seule à ramasser de la terre humide, dans cette demeure funèbre ! — Il en tient si peu dans le pan de ma tunique de chanvre, que j'aurai de la peine à former une pyramide. Au milieu de ces sépultures silencieuses, je n'aperçois pas une créature vivante, — pas un homme qui pleure sur la tombe de son père. — Si je me livre à ces réflexions, ce n'est pas que je craigne la peine, la fatigue ;

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, liv. II, p. 45 v. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. IV, p. 77 r. et suiv.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

mais, hélas ! a-t-on jamais vu un fils manquer aux funérailles de ses parents ? — Dira-t-on qu'on a fait trois fois le tour du cimetière ? Où est le devin qui a tiré les sorts et marqué la place où l'on devait creuser la fosse ? Je ne puis me défendre d'une idée : c'est que, dans l'origine, Tsai, le youen-waï, a jeté lui-même le trouble et le désordre dans nos relations domestiques. Ah ! mon beau-père, quand vous avez souhaité que votre fils cueillît la branche d'olivier, et prît place, dans le palais impérial, au festin des docteurs, vous ne songiez guère que vous hâtiez vous-même votre propre destruction ? Aujourd'hui votre servante vient seule, au milieu de ces peupliers qui s'élèvent dans les nues et de ces plantes funéraires, dont les belles fleurs blanches répandent une odeur aromatique, inonder votre tombe de ses larmes ! (Elle soupire) A peine ai-je ramassé dix ^{p.192} poignées de terre glaise, comment pourrai-je construire un mausolée de quelques pieds de hauteur ? — Une sueur abondante, qui a pénétré mes vêtements, tombe de mon corps goutte à goutte. — Oh ! malgré moi, je forcerai les hommes à dire (bis) que Tchao-ou-niang a vraiment pratiqué la vertu. (Elle pleure) Ciel ! je me sens défaillir ; le courage m'abandonne ; mon corps, affaibli par les privations, est maintenant exténué de fatigue. Hélas ! je le crains bien. Quand j'aurai achevé ce tertre funèbre, je ne survivrai pas longtemps à mon ouvrage.

(Elle parle)

Dans l'état d'épuisement où je me trouve, j'ai besoin de prendre un peu de repos.

(Elle chante)

Mon tertre n'avance pas et déjà mes forces sont épuisées.

(Elle s'endort. Le génie de la montagne apparaît sur la scène)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE GÉNIE

Que sa piété filiale est grande. (Bis) J'ai reçu du souverain du Ciel, qui a été touché de la vertu et du dévouement de Tchao-ou-niang, l'ordre d'assembler la milice du sombre empire, afin qu'elle aide cette pauvre femme à construire un mausolée sur la tombe de ses parents. Il faut que j'appelle d'abord mon intendant, le singe blanc de la ^{p.193} montagne du sud ; puis mon général, le tigre noir de la prison du nord. (Il appelle) A moi ! à moi !

(Le singe et le tigre apparaissent sur la scène)

LE GÉNIE

Le maître du ciel veut qu'on élève un mausolée sur la tombe des parents de Tchao-ou-niang. C'est pour obéir à cet ordre que je vous convoque tous les deux. Assemblez sur le champ la milice des sombres demeures. — Revêtez une forme humaine. — Soyez diligents et attentifs. Il faut que vous acheviez votre ouvrage en un clin d'œil. Gardez-vous surtout d'effrayer cette femme vertueuse et d'interrompre son sommeil par vos cris.

LE SINGE ET LE TIGRE

Nous exécuterons vos ordres.

(Ils rassemblent leurs satellites et construisent le mausolée)

(Au génie)

Grand saint, nous vous annonçons que le monument funèbre est entièrement achevé.

LE GÉNIE

Très bien. Attendez maintenant que j'appelle Tchao-ou-niang, pour lui adresser quelques recommandations.

(A Tchao-ou-niang)

(Il chante)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Ou-niang, écoutez mes paroles. J'ai reçu, tout à p.194 l'heure, du souverain des cieux, qui a été touché de votre piété filiale, l'ordre d'assembler la milice des sombres demeures, et de construire un monument funèbre sur la tombe de vos parents.

(Le génie, le singe et le tigre chantent ensemble)

Maintenant que le tertre funéraire est achevé, faites vos adieux à vos deux parents ¹ et allez chercher votre époux. Changez de vêtements ² ; mettez-vous en route pour le territoire où réside l'empereur.

LE GÉNIE, seul

Tchao-ou-niang, souvenez-vous bien de mes conseils ; je vais me retirer. O Ciel ! faites luire votre lumière, et les hommes cesseront de marcher dans les ténèbres.

(Le génie, le singe et le tigre disparaissent)

TCHAO-OU-NIANG, s'éveillant

(Elle chante)

Il y a ici des esprits. (Bas.) Oui ; j'ai vu des génies pendant mon sommeil. Oh ! c'est le Ciel qui a daigné compatir à mes maux.

(Elle parle)

Voilà qui est bien extraordinaire. Tout à l'heure mon sommeil a été troublé par des apparitions. — Il me semble que j'ai fait un songe ! — Oh non, ce p.195 n'est point un songe. J'ai vu un immortel qui m'a recommandé d'aller à la capitale chercher mon époux. — Mais, je suis seule. Quand aurai-je achevé ce tertre funèbre ?

(Elle se lève et aperçoit le monument achevé pas les esprits)

¹ A votre beau-père et à votre belle mère.

² C'est-à-dire : Prenez le costume d'une religieuse.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Oh, miracle, miracle ! Quoi, le monument est achevé ! Grâce en soient rendues au Ciel ; grâce en soient rendues à la Terre. A coup sûr, c'est l'œuvre des esprits ; c'est une métamorphose. Mon beau-père, ma belle-mère, le Ciel est heureusement venu au secours de votre servante, et maintenant un tertre funèbre s'élève sur vos tombes. Vos âmes vont donc reposer en paix ! O mes parents, avant que j'eusse accompli les cérémonies prescrites par les rites, il me semblait toujours que vous vous approchiez de moi pour me rappeler au devoir et à la vertu.

(Le seigneur Tchang arrive dans le cimetière ; il est suivi d'un domestique portant une pioche et divers ustensiles)

LE SEIGNEUR TCHANG

(Il chante)

Comme le vent agite les pins et les cyprès ! Des vapeurs épaisses s'élèvent de ces sépultures et obscurcissent le ciel.

(Il parle)

On m'a dit ce matin que Tchao-ou-niang ^{p.196} ramassait de la terre glaise dans le pan de sa robe, pour construire une pyramide sur la tombe de ses parents. Je croyais que mes domestiques avaient élevé un tombeau à Tsai, le youen-waï, et à son épouse ; mais, je le vois bien, quand on n'a pas à sa disposition des ouvriers par centaines, on ne peut jamais compter sur l'érection d'un monument. Hélas ! Ou-niang ! — Une faible femme. — Comment pourrait-elle élever toute seule un tertre funéraire ? — J'amène avec moi un domestique, qui... (Il aperçoit le monument) Mais, ô chose bizarre ! (Il est saisi d'étonnement) — Je ne me trompe pas ; — le tertre est achevé. — Je vois aux quatre coins du monument une forêt de pins et de cyprès. — La terre du tombeau est encore humide. (A Tchao-ou-niang qu'il aperçoit) Ou-niang, qui donc a élevé ce monument ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

Seigneur Tchang, tout à l'heure, pendant que je ramassais de la terre, pour construire une pyramide sur la tombe de mes parents, je me sentis défaillir de lassitude (tant la fatigue avait épuisé mes forces !), et je m'endormis. — Mais, durant mon sommeil, il m'a semblé que les génies et les esprits, les saints et les sages apparaissaient devant moi. Bientôt après, à la voix d'un immortel, est accourue une milice nombreuse, qui a élevé, dans l'espace de quelques minutes, le tertre que vous voyez. Quand le ^{p.197} monument fut achevé, l'immortel m'adressa la recommandation suivante : « Ou-niang, faites vos adieux à vos parents, et allez chercher votre époux. Partez, partez pour la ville où réside l'empereur. » Puis il disparut. Alors je me suis éveillée ; mais quelle a été ma surprise de voir ce monument funèbre à la place du petit tertre que je voulais élever. Seigneur, que dites-vous de mon songe ?

LE SEIGNEUR TCHANG

Ou-niang, il n'y a pas de doute. C'est le Ciel, qui, touché de compassion, a voulu alléger vos souffrances.

LE DOMESTIQUE

Voilà un événement miraculeux, comme l'histoire en rapporte plusieurs.

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Seigneur, il faut obéir aux immortels. Je vais partir pour la ville où réside l'empereur.

LE SEIGNEUR TCHANG

(Il chante)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Ou-niang, j'avais amené avec moi un domestique pour travailler à l'érection du monument. Qui pouvait prévoir que des génies seraient venus à votre aide ? p.198

LE DOMESTIQUE, à part

(Il chante)

Vous voyez tous les deux des esprits partout. — Où est donc ce monument entouré de pins et de cyprès ? — Le petit génie, c'est moi qui tout à l'heure l'ai habillé.

@

TABLEAU XIX ¹

TCHAO-OU-NIANG, LE SEIGNEUR TCHANG

(La scène est dans la maison de Tsai, le youen-wai)

@

TCHAO-OU-NIANG, seule

p.199 « Ou-niang, m'a-t-il dit, quittez ces vêtements ; allez dans la ville où réside le fils du Ciel chercher votre époux. » Puis, à mon réveil, j'aperçois un monceau de terre que les génies avaient élevé sur la fosse ! — N'est-ce pas un miracle, et un miracle incontestable, que l'achèvement de ce mausolée ? — Oh ! la foi vaut mieux que l'incrédulité ; obéissons donc aux génies. — Et d'abord, puisque j'ai procuré du repos aux ombres de mes parents, je veux changer d'habits ; je veux prendre le costume d'une religieuse. J'emporterai avec moi mon luth. Quand je traverserai les villages, je chanterai quelques couplets sur la piété filiale. Hélas ! il y avait déjà plusieurs années que je les servais ; comment pourrais-je, sans plus de façon, un beau matin, p.200 abandonner les parents de mon époux, m'éloigner des lieux qu'ils habitaient pour voyager au loin ? — Je songe à une chose. — Avant mon mariage j'ai appris le dessin, la peinture ; je sais encore appliquer les couleurs. Il faut que je fasse, de mémoire ², les portraits de mon beau-père et de ma belle-mère, et que je reproduise fidèlement leurs traits. — Quand j'aurai achevé mon tableau, je me mettrai en route. — Il me semblera que mes parents sont toujours assis à mes côtés.

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, liv. II, p. 52 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, chap. V, p. 32 v. et suiv.

² En chinois : *Siang-siang-kong-po-tchin-yong* (Morr. part. II, 8.860-8.868-6.591-8.608-943-12.630.)

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

(Elle peint et chante ¹)

J'aurais voulu voir, durant mon sommeil, les parents de mon époux ; mais, dans mon songe, au lieu de deux personnes, c'est une légion tout entière d'êtres surnaturels qui m'est apparue, et qui, par commisération sans doute, a achevé mon ouvrage. — Éloignons de nous cette idée ; — car si la tristesse revient dans mon cœur, je n'achèverai pas ma peinture, — Oh ! je n'ai pas commencé, et voilà que mes larmes coulent en abondance. — Je ne pourrai jamais peindre le grand chagrin qu'ils ressentaient au fond du cœur ; je ne pourrai jamais peindre ces cruelles angoisses de la famine, ce besoin extraordinaire de manger ; puis cette douloureuse perplexité ^{p.201} dans laquelle je les trouvais toutes les fois que je rentrais à la maison ; je ne pourrai jamais peindre leurs prunelles enflammées, leurs regards menaçants, et ces démêlés si pénibles qu'ils avaient ensemble, dans le temps qu'ils attendaient tous les deux le retour de leur fils ; mais je représenterai avec fidélité leurs cheveux épars et les mauvais haillons, tout dégoûtants de poussière, dont ils étaient vêtus. — Autrement je n'aurai pas fait les portraits du beau-père et de la belle-mère de Tchao-ou-niang. (Elle se remet à peindre) Leurs jambes paraissaient enflées, et leurs corps ! La maigreur en avait rendu la peau transparente. (Elle s'arrête tout à coup et soupire) Mais si je les peins tels qu'ils étaient, mon tableau offrira les représentations de deux fantômes, et, au seul aspect de ces fantômes, les sensations les plus amères et les pensées les plus affligeantes reviendront assiéger mon âme. — Alternative fatale ! — Je ne veux pourtant pas les représenter avec la joie sur le visage et le sourire sur les lèvres. — Et cependant j'ai vu le temps où leurs traits reproduisaient l'image de l'allégresse, du calme

¹ Ce monologue est celui que le jeune lettré (Préface de l'éditeur, p. 19) regarde comme un chef-d'œuvre de style.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

intérieur et de la sécurité. — Oui ; c'était à l'époque de mon mariage. Ce bonheur a duré deux mois ; tout le reste n'a été qu'une longue infortune. — Et encore, ces beaux jours que le chagrin n'a pas troublés, c'est à peine si je m'en souviens ; mais j'ai toujours devant les yeux ces deux figures pâles et livides, ces os secs et décharnés. (Elle regarde son tableau) Les voilà véritablement tels qu'ils p.202 étaient pendant ces trois dernières années ! — Si mon époux arrête un jour ses regards sur ces deux figures, il ne reconnaîtra pas les traits de son père et de sa mère. Qu'importe (bis) qu'il ne reconnaisse pas le père et la mère de Tsai-pé-kiaï, il faut qu'il apprenne à connaître le beau-père et la belle-mère de Tchao-ou-niang.

(Elle parle)

Mon tableau est achevé ; je vais brûler de l'encens, des monnaies de papier, faire des libations.

(Elle brûle de l'encens devant les portraits et chante)

Quand je serai sur la route de Tchang-ngan, qui offrira des sacrifices aux mènes de mes parents ? Au printemps, en automne, qui viendra brûler des monnaies de papier sur leurs tombes ? -O mes parents ! pendant votre vie, vous avez souffert du froid et de la faim ; après votre mort, vous serez privés des honneurs et des sacrifices funèbres !

(Le seigneur Tchang entre dans la maison)

TCHAO-OU-NIANG, au seigneur Tchang, qu'elle aperçoit

Seigneur, j'ai rendu les derniers devoirs à mes parents ; j'allais chez vous pour vous faire mes adieux.

LE SEIGNEUR TCHANG

Ou-niang, quand partez-vous ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

Seigneur, j'ai l'intention de partir aujourd'hui.

LE SEIGNEUR TCHANG

p.203 Quel est donc ce tableau roulé que vous emportez avec vous ?

TCHAO-OU-NIANG

C'est un tableau de famille, un tableau qui représente mon beau-père et ma belle-mère. — Je le tiendrai à la main pour demander l'aumône ; puis, de temps en temps, je le déroulerai, pour brûler de l'encens et des monnaies de papier.

LE SEIGNEUR TCHANG

Et qui a fait ces portraits ?

TCHAO-OU-NIANG

C'est votre servante, qui, tout à l'heure, les a peints elle-même.

LE SEIGNEUR TCHANG

Quelle piété filiale ! — Remettez-moi donc ces portraits, que je les regarde un peu. (Il regarde les portraits.) C'est bien cela (bis) ; quelle ressemblance frappante ! (Il pleure.) O mes amis, mes bons amis, vous êtes ici tels que je vous vois dans mes rêves ! Pourquoi faut-il que la piété filiale de votre bru ne puisse plus se manifester au grand jour que par une œuvre de peinture ? — Oui, voilà bien leurs vêtements qui tombaient par lambeaux ; leurs cheveux en désordre ; mille chagrins, dix mille douleurs reposent au sommet de ces sourcils. — Ah ! Tchao-ou-niang, c'est en vain que vous avez reproduit avec tant de fidélité p.204 les images de vos parents, Tsai-pé-kiäi n'y reconnaîtra pas les traits de son père et de sa mère. Ou-niang, je vous apporte quelques pièces de

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

monnaie pour vos frais de voyage ; prenez-les ; vous achèterez sur votre route de petites provisions.

TCHAO-OU-NIANG

Seigneur, vous me comblez de vos bienfaits ; mais, oserai-je vous le dire, me voici encore dans l'incertitude ; je n'ose ni avancer ni reculer. Seigneur, quand je serai partie, j'espère que vous daignerez visiter les tombeaux de mes parents. Oh ! par considération pour votre servante, visitez-les.

LE SEIGNEUR TCHANG

Je les visiterai ; n'ayez aucune inquiétude à ce sujet ; Ou-niang, je vous jure que j'accomplirai vos vœux.

(Tchao-ou-niang salue le seigneur Tchang)

TCHAO-OU-NIANG

Seigneur, veuillez recevoir mes adieux ; je vais partir.

LE SEIGNEUR TCHANG

Ou-niang, attendez un peu ; j'ai quelques recommandations à vous faire.

TCHAO-OU-NIANG

Seigneur, je vous écoute.

LE SEIGNEUR TCHANG

Ou-niang, dans l'origine, quand Tsai, votre ^{p.205} époux, partit pour la capitale, il vous fit une promesse.

TCHAO-OU-NIANG

Quelle promesse, seigneur ?

LE SEIGNEUR TCHANG

N'a-t-il pas dit que, s'il obtenait un *pouce* d'avancement, il reviendrait aussitôt dans son pays natal. Or voici que l'année a

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

été désastreuse ; la famine a ravagé son pays ; ses parents sont morts, et il n'est point revenu. — Savez-vous quelles pensées occupent aujourd'hui son cœur ? On connaît un homme, on connaît sa figure ; mais son cœur, on ne le connaît pas. Tsai, votre époux, était doué d'un mérite éminent ; il est probable qu'il a obtenu une magistrature ; ah ! Ou-niang, il a obtenu une magistrature et n'est point revenu. Autre chose encore. A l'époque de votre séparation, la jeunesse avait répandu sur vous tous ses charmes ; comme vous étiez belle alors ! Maintenant que vous avez soutenu avec courage toutes les calamités, votre taille, autrefois si élégante, si gracieuse, s'est effacée peu à peu ; la misère a changé vos traits ; Ou-niang, Ou-niang, si votre époux a pris place à la suite des puissants du siècle, des riches du siècle, je crains bien que, vêtue comme vous l'êtes, Tsai-pé-kiaï ne vous reconnaisse pas. — Quand vous arriverez à la capitale, prenez ^{p.206} avec soin des informations sur votre époux ; ne vous fiez pas aux grands.

(Il chante)

La famine a dévasté son pays ; ses parents sont morts et il
n'est point revenu !

(Il parle)

Lorsque vous verrez votre époux, prenez votre luth ; chantez votre lugubre histoire ; n'omettez aucune circonstance. Si Tsai-pé-kiaï se souvient encore de ses anciens amis, ayez pitié de votre vieux voisin. Ou-niang, savez-vous que je suis maintenant septuagénaire ; votre beau-père était plus âgé que moi de dix ans. — Durant votre absence, j'accomplirai les rites ; j'offrirai des sacrifices aux mânes de vos parents ; mais quand vous reviendrez, j'ignore si le vieux Tchang sera de ce monde encore, ou s'il aura cessé de vivre. Ou-niang, je vais vous accompagner

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

jusqu'au bout du village. Oh ! les larmes inondent mes joues ;
mon cœur, mon cœur est déchiré !

(Il pleure)

TCHAO-OU-NIANG

Je vous remercie, seigneur, de vos bons avis ; votre servante
ne les oubliera jamais.

(Ils sortent ensemble)

@

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TABLEAU XX ¹

TSAÏ-YONG, NIEOU-CHI

(La scène est dans l'appartement de Tsai-yong)

@

NIEOU-CHI

p.207 Ah, mon époux, vous voir encore plongé dans tristesse !

TSAÏ-YONG, dans l'abattement

Oui, Nieou-chi, des souvenirs affligeants. Il me semble que je vais succomber à la mélancolie.

NIEOU-CHI

Seigneur, pourquoi ne pas me découvrir la cause de vos larmes ?

TSAÏ-TONG

Ne cherchez pas à la connaître ; je crains qu'en m'interrogeant, vous n'augmentiez encore mes chagrins.

NIEOU-CHI

Mon époux, le jour de votre mariage, le p.208 lendemain, puis le lendemain encore, vous n'avez pas remué le sourcil. Vous restiez assis sur votre siège, immobile, comme un homme frappé de stupeur ou que la perplexité abat. Quelle est donc la cause de votre chagrin ? Vous manque-t-il quelque chose pour votre nourriture, votre toilette ? Pour votre nourriture,

(Elle chante)

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, liv. III, p. 1 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édition du docteur Ching-chan, l. V, p. 24 r. et suiv.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Les mets les plus recherchés, on vous les offre. Vous mangez à vos repas des langues d'orang-outang, cuites dans l'eau, et des embryons de léopard, que l'on fait rôtir.

(Elle parle)

Quant à votre toilette,

(Elle chante)

Vous portez des tuniques de soie violette ; votre ceinture est une ceinture de jade.

(Elle parle)

Lorsque vous sortez ou que vous rentrez,

(Elle chante)

Votre cheval foule aux pieds les fleurs de toute espèce que l'on répand sur votre chemin. On ombrage votre tête avec un parasol à triple étage ¹.

(Elle parle)

Seigneur, ne me grondez pas, si j'ose vous dire que _{p.209}

(Elle chante)

Dans l'origine, vous n'étiez qu'un pauvre bachelier vivant dans une chaumière, et qu'aujourd'hui vous remplissez, dans le palais des Han, les plus nobles fonctions. Vous nagez dans l'abondance, et cette abondance ne vous suffit pas ; vous ne songez qu'à froncer le sourcil, qu'à pousser des gémissements.

TSAÏ-YONG

Oui, ma femme, il est vrai que

(Il chante)

J'ai des robes et des tuniques de soie violette ; mais, avec ces robes et ces tuniques étroites, j'ai toujours un air guindé : je

¹ En chinois : *San-ya-san* (Morr. part. II, 8.788-12.102-8.802)

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

ne me trouve pas à mon aise. — J'ai des bottines aussi, noires, luisantes, comme on en porte à la cour ; mais, avec ces bottines, je marche à pas comptés ; je n'ai plus comme autrefois le pied ferme et assuré.

(Il parle)

Vous dites qu'on m'offre les mets les plus délicats et les plus savoureux ;

(Il chante)

Oui ; mais, chaque fois que j'avale une bouchée, c'est avec une précipitation extrême. Il faut que je dirige les affaires de ma charge ; à peine ai-je le temps de prendre mon thé et mon riz. Si je veux boire une tasse de vin pour dissiper ma tristesse, je ne saisis ma coupe qu'avec crainte et en tremblant ; j'ai ^{p.210} toujours peur de violer les lois. Hélas ! je ne ressemble point à Yen-tseu-ling, quand il ¹ monta sur la tourelle des pêcheurs ² ; mais plutôt à Yang-tseu ³, lorsqu'il subit son châtement dans le palais des nuages ⁴. ^{p.211}

¹ *Yen-tseu-ling* (Morr. part. II, 12.087-11.233-7.275). Yen-hoang avait pour titre honorifique Tseu-ling. C'était un homme de Yu-tiao, dépendant de l'arrondissement de Kouei-ki, et un ami de Kouang-wou-hoang-ti des Han. (Années 25 à 58 de notre ère.) Dans sa jeunesse il avait étudié avec *Kouang-wou*. Quand cet empereur monta sur le trône, Tseu-ling se cacha, pour vivre dans la retraite. L'empereur fit peindre son portrait, et, par ce moyen, le fit chercher dans l'empire. Quelque temps après, on annonça qu'il y avait dans le royaume de Thai, un homme vêtu d'un habit en peau de mouton, qui pêchait dans un lac. L'empereur soupçonna que cet homme était Yen-tseu-ling. Il acheta des présents et invita par trois fois son ancien ami à venir à sa cour, etc. (*Biographie des hommes célèbres*.)

² *Tiao-thai* (Morr. part. II, 10.052-9.750). C'était là qu'habitait Yen-tseu-ling. On lit dans l'ouvrage géographique intitulé *Hoan-iu-ki* : « La tour Tiao-thai de Yen-tseu-ling était située au sud du district de Tong-lou, à côté du grand Kiang. Il y avait au bas de cette tour des courants d'eau rapides. On voit par un passage de Li-thai-pé que Yen-tseu-ling aimait à pêcher au bas de la tour *Tiao-thai*. »

³ *Yang-tseu* (Morr. part. II, 11.906-11.233) était le titre ou nom honorifique de Kong-sun-chou, qui vivait sous le règne de l'empereur Kouang-wou-ti des Han. (An 25 de notre ère.) Quand ce monarque eut apaisé les troubles de l'empire, Kong-sun-chou, qui était resté maître du pays de Chou, voulut usurper l'autorité suprême. Celui qui avait été envoyé vers lui, dit à son retour : « Yang-tseu est comme une grenouille au fond d'un puits ; il n'a rien vu ; il est rempli de lui-même et se donne témérairement les titres les plus pompeux. » A quelque temps de là, il fut châtié par Kouang-wou.

⁴ *Yun-ko* (Morr. part. II, 12.599-6.450). Ce palais fut construit l'an 209 avant notre ère, par l'ordre de l'empereur Eulh-chi, successeur de Tsin-chi-hoang-ti, qui voulut l'élever à la hauteur du mont Nan-chan. C'est, je le suppose, près du palais Yun-ko que Kong-sun-chou reçut son châtement.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Il parle)

En exerçant ici une magistrature de premier ordre,

(Il chante)

Est-ce que je ne compromets pas mon bonheur ? Ne faut-il pas que je dise adieu au premier mois d'automne, et aux fleurs du printemps ? Accablé d'affaires, comme je le suis, je prévois que mes cheveux blanchiront de bonne heure.

NIEOU-CHI

Seigneur, je devine maintenant la cause de votre chagrin.

(Elle chante)

Est-ce parce que mon père est d'un caractère vif et emporté, et que sa conduite... ?

TSAÏ-YONG

Non, ce n'est pas cela.

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Est-ce parce que votre servante ne sait pas gouverner sa maison ? Aurait-elle manqué envers vous de soumission, d'égards... ?

TSAÏ-YONG

Ce n'est pas cela.

NIEOU-CHI

(Elle chante)

p.212 Est-ce parce que, le jour de vos noces, vous n'avez pas trouvé dix mille hôtes réunis dans la salle peinte ¹ ?

¹ *San-thsien-ké* (Morr. part. II, 8.788-10.697-6.313). Meng-tchang-kiun, du royaume de Thsi, aimait les sages et affectionnait les lettrés, qui accouraient à lui des quatre parties de l'empire. Un jour, il en reçut trois mille, dont les souliers étaient ornés de perles. — On désigne par cette allusion un homme riche ou une maison splendide.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG

Ce n'est pas cela.

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Est-ce parce que devant le paravent brodé vous n'avez pas aperçu douze *rangées* de concubines, portant chacune des aiguilles de tête en or ¹ ?

TSAÏ-YONG

Ce n'est pas encore cela.

NIEOU-CHI

Alors, seigneur,

(Elle chante)

Dites-moi, comment puis-je deviner votre pensée ? Comment puis-je interpréter vos paroles ?

(Elle parle)

p.213 Ah ! cette fois, je crois avoir deviné.

(Elle chante)

Est-ce parce que dans le pavillon de Thsin ², ou dans l'hôtel du prince de Thsou ³, demeure une jeune personne qui vous plaît ? Le chagrin qui vous accable ...

TSAÏ-YONG

Ma femme, ce n'est pas cela.

¹ *Chi-eulh-tchäi* (Morr. part. II, 9.232-11.522-125). Nieou-seng-jou, ministre de l'empereur Wen-tsong, de la dynastie des Thang, avait douze *rangées* de concubines ; elles portaient toutes des aiguilles de tête en or.

² *Thsin-leou* (Morr. part. II, 10.944-7.343). On voyait dans le marché de Siang-tcheou, sous la dynastie des Han, plusieurs pavillons où étaient établies de riches boutiques. Il y avait le *pavillon de Thsin* (Thsin-leou), le *pavillon de l'oiseau tsoui* (dont les plumes sont bleues), le *pavillon de la joie paisible* (khang-lo-leou), le *pavillon de la lune blanche* (youei-pé-leou), le pavillon du vent pur (fong-thsing-leou). On vendait du vin délicieux dans le pavillon de Thsin.

³ *Thsou-kouan* (Morr. part. II, 11.066-6.656). C'est, par allusion, la maison d'un homme riche.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Il chante)

Les personnes que j'aime habitent les confins du ciel ¹.

(Il parle)

Hélas ! je ne puis pas les voir.

(Il chante)

Ne vous étonnez donc pas si la maigreur a fait disparaître
l'incarnat de mes joues, et si l'on n'aperçoit plus la teinte de
mes sourcils.

NIEOU-CHI

p.214 Seigneur, parlez-moi clairement et avec confiance.

TSAÏ-YONG

Assez, assez, ma femme.

(Il chante)

Gardez-vous d'insister ; car si je vous révélais de si tristes
pensées, mes larmes, coulant comme l'eau à travers un
crible, inonderaient mes vêtements.

NIEOU-CHI

Comme vous voudrez (bis) ; mais, observez cela. Si je garde le
silence, vous vous abandonnez à votre chagrin. Quand je veux
vous interroger sur la cause de vos larmes, vous vous cachez de
moi. Hélas ! comment donc faire, et quel parti prendre ? (Elle
réfléchit un instant.) Au bout du compte, cela vous regarde,
seigneur ; vous connaissez le proverbe : « Que chacun balaye la
neige qui est devant sa porte, et ne s'embarrasse pas de la gelée
blanche qu'il découvre sur le toit de son voisin. » Seigneur,
gardez votre secret ; je vous laisse.

(Nieou-chi fait semblant de se retirer dans une pièce voisine ; puis elle écoute
en cachette par les interstices de la porte)

¹ C'est-à-dire, un pays éloigné.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG

Elle veut que je lui découvre mon secret ! Mais je n'ai pas tiré les sorts pour savoir si nos cœurs peuvent sympathiser ensemble. Depuis que j'ai quitté mon père et ma mère, au déclin de leurs jours ; mon ^{p.215} épouse, après deux mois de mariage, la fatalité a voulu que je demeurasse dans les hôtels de la capitale. L'époque de mon retour n'est pas encore fixée, et l'incertitude où je suis jette le trouble dans mes esprits ; ma tristesse s'accroît par degrés. — Cette jeune fille (Nieou-chi) que j'ai prise pour épouse, elle est sage, vertueuse ; si je lui parle à cœur ouvert, , elle voudra sans doute que je retourne dans mon pays natal ; mais son père, son père, que dira-t-il, quand il saura qu'une autre femme m'attend à la maison ? Le seigneur Nieou ne se laissera pas fléchir par les prières. — Taisons-nous. — Il vaut mieux que je renferme mes chagrins dans le fond de mon cœur. Un jour viendra où je pourrai permuter, faire un échange avec le premier magistrat de mon département, lorsqu'il sera promu à des fonctions plus hautes. A cette époque, je reverrai mon père, ma mère et mon épouse. — Ah, ma femme, ce n'est pas que je conçoive le plus léger soupçon sur votre dévouement et votre fidélité ; je présume que mon père, dans sa douleur, vous retient à la maison. Mais, patience, nos malheurs deviendront, je l'espère, le sujet d'un doux entretien.

NIEOU-CHI, revenant dans le salon

Seigneur, j'ai tout entendu. — Vous n'avez pas encore rejeté loin de vous la moitié de votre cœur. — Ah ! c'est comme cela que votre me ^{p.216} trompiez ! Bien, très bien ; vous pouvez vous cacher de moi tant que vous voudrez ; cela dépend de vous ;

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

mais je vous préviens que votre père, votre mère et votre femme s'abandonneront à la colère et vous maudiront.

(Elle chante)

Et encore vous n'avez pas reçu de lettres de votre famille. Comme cette conduite de votre part est édifiante, et quel témoignage de sensibilité !

TSAÏ-YONG

Ma femme, c'est votre père que je crains.

(Il chante)

Si votre père vient à le savoir, il ne permettra pas que je m'éloigne de son hôtel.

NIEOU-CHI

Non, non, je vais de ce pas dire à mon père que j'ai le projet de partir avec vous.

TSAÏ-YONG

Comment voulez-vous qu'il consente à ce voyage ? N'en parlez pas, n'en parlez pas.

NIEOU-CHI

Quel inconvénient y a-t-il ? Mon père est le précepteur de la famille impériale ; il faut qu'il acquière des droits à la vénération du public, et que sa maison offre l'exemple des bonnes mœurs et de la piété filiale. Il a toujours respecté *l'humanité* et la *justice*. p.217

TSAÏ-YONG

Gardez-vous de parier de ce projet à votre père ; vous n'y gagnerez rien. Je vous jure, Nieou-chi, que votre démarche est inutile.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI

Seigneur, n'ayez aucune inquiétude. La raison est de mon côté. Il ne dépendra pas de moi que mon père n'acquiesce à ma demande.

(Il sortent ensemble)

@

TABLEAU XXI ¹

LE SEIGNEUR NIEOU, TSAÏ-YONG, NIEOU-CHI,
LE DOMESTIQUE.

(La scène est dans l'hôtel du seigneur Nieou)

@

LE SEIGNEUR NIEOU, à Nieou-chi

p.218 Ma fille, notre entretien d'hier soir n'a pas été agréable pour vous. Vous saurez que l'opiniâtreté aigrit toujours le caractère d'un homme ; mais cette nuit, en y réfléchissant davantage, j'ai reconnu que les principes étaient de votre côté, et que chaque mot sorti de votre bouche avait un sens profond. Aussi dois-je vous annoncer que j'adhère maintenant à votre projet. Toutefois, songez-y bien. Depuis votre enfance, vous n'avez pas quitté l'appartement des femmes ; comment pourrez-vous supporter les fatigues d'un voyage long et aventureux ? Il vous faudra marcher sur les routes, gravir des montagnes, passer des rivières à gué. Ajoutez à cela que je prends de l'âge. Si vous m'abandonnez que p.219 deviendrai-je ? — Ne vaut-il pas mieux envoyer directement à Tchîn-lieou un messenger qui amènerait dans mon hôtel le père, la mère et l'épouse du Tchoang-youen ? — Alors nous pourrions vivre ensemble. Qu'en pensez-vous, Voyons, dites-moi tous les deux ce que vous avez au fond du cœur ?

NIEOU-CHI

J'obéirai toujours aux ordres de mon père.

TSAÏ-YONG

S'il en est ainsi, ma reconnaissance n'aura pas de bornes.

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, liv. III, p. 11 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édit. du docteur Ching-chan, chap V, p. 50 r. et suiv.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE SEIGNEUR NIEOU

Très bien, mes enfants ; je vais appeler sur-le-champ mon domestique Li-wang.

(Il appelle le domestique)

LE DOMESTIQUE, au seigneur Nieou

Seigneur, quel ordre avez-vous à me transmettre ?

LE SEIGNEUR NIEOU

Li-wang, il faut que tu partes aujourd'hui même pour Tching-lieou.

LE DOMESTIQUE, avec étonnement

Pour Tching-lieou ! et qu'irais-je faire dans ce pays-là ?

LE SEIGNEUR NIEOU

Chercher le père, la mère et l'épouse du Tchoang-youen. Tu les amèneras tous les trois à la capitale, afin que nous vivions ensemble.

LE DOMESTIQUE

p.220 Il n'y a qu'un petit obstacle, c'est que Li-wang n'ira pas.

NIEOU-CHI

Li-wang, allez-y, je vous en prie ; vous aurez une bonne récompense.

LE DOMESTIQUE

Ah ! madame, vous parlez de récompense ! Mais quand la jeune épouse du Tchoang-youen aura mis le pied dans cette maison, c'est alors qu'il y aura des pleurs et des querelles. Vous maudirez Li-wang, et cette malédiction sera... ma récompense.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE SEIGNEUR NIEOU

Allons, tais-toi ; tu nous dérites des folies. On va te remettre une somme d'argent pour les frais et les dépenses du voyage ; puis j'écrirai tout à l'heure la lettre d'invitation que tu emporteras avec toi.

TSAÏ-YONG

(Il chante)

Li-wang, quand vous arriverez à Tchîn-lieou, prenez avec soin des informations sur mon père, ma mère et mon épouse. Hélas ! peut-être que la famine les aura dispersés, et que l'on n'aperçoit plus aujourd'hui les traces de leurs pas ! Peut-être qu'à cette heure mon père et ma mère ont cessé de vivre !

NIEOU-CHI

Li-wang, j'ai une recommandation à vous ^{p.221} adresser. A Tchîn-lieou, si l'on vous fait des questions concernant Tsai, le tchoang-youen,

(Elle chante)

Gardez-vous de dire qu'il a contracté un nouveau mariage dans la maison du seigneur Nieou.

LE SEIGNEUR NIEOU

Quand il le dirait, quel inconvénient y a-t-il ?

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Les parents de mon époux me haïraient, et ne voudraient plus quitter le village de Tchîn-lieou.

LE DOMESTIQUE

Je vais maintenant disposer mes bagages.

(Ils sortent)

@

TABLEAU XXII ¹

TSAÏ-YONG SUIVI DE PLUSIEURS DOMESTIQUES, TCHAO-OU-
 NIANG, OU-KIAÏ ², SUPÉRIEUR D'UN MONASTÈRE DE PO
 (BOUDDHA), UN BONZE OFFICIAANT (HO-CHANG) UN BONZE
 ASSISTANT, DEUX FOUS

(La scène est dans le temple d'Amida-Bouddha)

@

LE SUPÉRIEUR DU MONASTÈRE

p.222 On va célébrer aujourd'hui un grand service dans notre pagode. Les étrangers, les personnages de distinction, tous les fidèles qui veulent qu'on offre au dieu Fô des prières publiques pour leurs parents, tant pour ceux qui vivent que pour ceux qui sont morts, vont assister à notre réunion. (Il promène ses regards autour de la salle) Quelle magnifique pagode que la nôtre ! que cette salle de la *doctrine* est p.223 belle ³ !... Mais j'aperçois dans le lointain deux magistrats qui viennent au couvent.

(Deux fous ⁴, portant le costume des magistrats, arrivent dans la pagode)

PREMIER FOU

Deux beaux lettrés, je vous jure. Nous n'avons seulement pas de feu dans notre maison pour réchauffer nos membres. Ah ! il vaudrait mieux servir les autres ⁵.

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édition de la Bibliothèque royale, liv. III, p. 30 v. et suiv. et le Pi-pa-ki, édit. du docteur Ching-chan, chap. V, p. 58 v. et suiv.

² *Ou-kiaï* (Morr. part. II, 11.741-4.475), littéral. « Les cinq abstinences » ; expression consacrée dans le langage bouddhique. Les lettrés en ont fait un sobriquet qu'ils appliquent aux bonzes ou prêtres du dieu Fô. (Voyez dans le Répertoire du Théâtre des Youen, la pièce intitulée : *Tou-lieou-tsoui*.)

³ En chinois : *Tchin-ko-hao-ssé-youen-hao-tao-tchang*. (Morr. part. II, 943-6.424-3.258-9.659-12.506-3.258-9.945-324). Les mots *tao-tchang*, litt. « la salle du Tao », se trouvent dans la première phrase avec un sens différent. Dans la première phrase, l'expression *tao-tchang* signifie « un service ».

⁴ Il y a dans le texte : *eulh-fong-tseu* (Morr. part. II, 11.592-2.758-11.233) « deux fous ».

⁵ On se rappelle que l'éditeur chinois (Préface, p. 18) trouve la première partie de cette scène d'une excessive médiocrité.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

DEUXIÈME FOU

Songez donc que nous nous présentons dans cette pagode avec le costume des magistrats. Jouons notre rôle jusqu'au bout ¹ ; il n'y a plus moyen de reculer.

PREMIER ET DEUXIÈME FOU, au supérieur qu'ils aperçoivent

Nous saluons monsieur le supérieur.

LE SUPÉRIEUR

p.224 Entrez, messieurs, entrez et asseyez-vous. Vous allez prendre du thé ² !

PREMIER FOU

Monsieur le supérieur, voilà un service magnifique, un service dont les préparatifs ont dû vous coûter bien de la peine.

LE SUPÉRIEUR

Et de l'argent aussi ; mais heureusement que deux bienfaiteurs du monastère viennent d'arriver. (Il salue les deux fous.) J'ose vous supplier, messieurs, de remettre au pauvre bonze que vous voyez quelques pièces de monnaie pour acheter de l'encens.

PREMIER FOU

Très volontiers ; apportez le registre des aumônes ³.

DEUXIÈME FOU

Oh ! nous avons tous les deux une charité infatigable. Si vous saviez comme nous aimons à faire l'aumône. Moi, je donne pour ma part cinq taels d'argent ⁴.

¹ Ces deux fous ressemblent plutôt à deux aventuriers ; il ne leur prend qu'un accès de folie, c'est quand ils se déshabillent devant Tchao-ou-niang. J'ai abrégé ce dialogue.

² Il y a dans les pagodes une salle de réception pour les étrangers ; on leur offre une collation.

³ En chinois : *youen-pou* (Morr. part. II, 12.559-8.675).

⁴ Environ 37 francs 50 centimes. C'était, pour le temps, une somme considérable.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

PREMIER FOU

Et moi aussi, je donne cinq taels d'argent. ^{p.225} Inscrivez-nous sur le registre des aumônes. Un autre jour, nous reviendrons tout exprès pour vous remettre les fonds.

LE SUPÉRIEUR

Je vous remercie beaucoup.

DEUXIÈME FOU, au premier

Regardez donc là-bas, là-bas une femme qui vient dans le couvent ; elle porte un luth sur son épaule et un rouleau à la main.

PREMIER FOU, regardant

On ne distingue pas de si loin.

DEUXIÈME FOU

Elle ressemble à votre concubine.

PREMIER FOU

Pas d'extravagances, s'il vous plaît.

TCHAO-OU-NIANG, portant un luth et un rouleau

(Elle chante)

Voici le temple de Mi-to (Amida-Bouddha). J'avoue qu'il m'eût été difficile de séjourner sur les routes ; toutes mes provisions de voyage sont épuisées. Dans la détresse où je suis, je vais prendre mon luth et chanter quelques airs. Si je reçois des aumônes, je ferai célébrer le service, appelé *tsien* ¹, pour retirer les âmes de mon beau-père et de ma ^{p.226} belle mère du fond de l'abîme ² où elles souffrent. Je viens ici tout exprès pour assister au Fô-tan ³.

¹ *Tsien* (Morr. part. II, 10.738) « sacrifice sans victime ».

² *Mien-tchin-maï*. (Morr. part. II, 7.604-9.285-7.484.)

³ Distribution qui se fait dans les pagodes bouddhiques.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Elle parle)

C'est en demandant l'aumône que je vais à la recherche de mon époux. Heureusement, me voici arrivée dans cette capitale. — J'ai entendu dire qu'il y a aujourd'hui réunion dans le temple d'Amida-Bouddha ; entrons-y, entrons-y ; si j'obtiens des aumônes, j'offrirai un sacrifice.

(Elle entre et aperçoit le supérieur du monastère et les deux fous)

LE SUPÉRIEUR

Ma sœur, entrez, je vous prie ; on va faire tout à l'heure une distribution d'aliments.

TCHAO-OU-NIANG

Je vous remercie.

PREMIER ET DEUXIÈME FOU

Ma sœur, d'où venez-vous donc comme cela ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Écoutez votre servante, prêtez à votre servante une oreille attentive ; je ne suis point une religieuse vouée au culte du dieu Fô, mais une pauvre femme abandonnée par un époux ingrat.

PREMIER FOU

Abandonnée ! et pourquoi donc ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

p.227 Il m'a quittée pour aller subir ses examens littéraires et n'est point revenu. La famine a dévasté son pays, ses parents sont morts (bis), et il n'est point revenu.

DEUXIÈME FOU

Où demeure maintenant votre époux ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

J'ignore le lieu de sa retraite.

PREMIER FOU

Pourquoi avez-vous pris votre luth avec vous ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Pour chanter des chansons, car dès que j'aurai reçu quelques aumônes, quelques pièces de monnaie, j'offrirai un sacrifice pour mon beau-père et ma belle-mère.

DEUXIÈME FOU

Très bien, très bien. Puisque vous savez la musique, chantez-nous donc quelques chansons. Chantez-nous, par exemple, la chanson intitulée : *Eulh ssé*.

TCHAO-OU-NIANG

Je ne connais pas cette chanson-là.

PREMIER FOU

Chantez-nous la chanson intitulée : *Pa-siao-cheou*.

TCHAO-OU-NIANG

p.228 Je ne sais que des chansons sur la piété filiale.

LE SUPÉRIEUR

Ma sœur, profitez du moment où ces deux magistrats se trouvent dans la pagode. Chantez, chantez une petite chanson ; vous recevrez une bonne récompense.

TCHAO-OU-NIANG

Puisqu'il en est ainsi, messieurs, veuillez vous asseoir ; je vais chanter.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

PREMIER ET DEUXIÈME FOU

Chantez, chantez ; nous vous écoutons.

(Tchao-ou-niang chante en s'accompagnant de son luth ¹)

LE SUPÉRIEUR

¹ La chanson que chante Tchao-ou-niang n'est pas de Kao-tong-kia. Mao-tseu, à qui on l'attribue, y affecte une si grande simplicité, que j'ai cru devoir la rejeter au bas de la page. Du reste, le lecteur en jugera.

1^{er} COUPLET

Voyez l'enfant qui vient de naître :

Sa mère l'a porté neuf mois dans son sein et a souffert pour lui les incommodités de la grossesse.

Pendant trois ans elle le tient dans ses bras ; tantôt elle le réchauffe sur son cœur, et tantôt elle l'appelle d'une voix caressante.

Ah ! qu'on ne dise pas que la sueur qui l'inonde a pénétré ses vêtements !

Vous qui m'écoutez, dites plutôt que la fatigue l'assiège mille fois, dix mille fois par jour ;

Car qui pourrait exprimer l'amour d'une mère, les sollicitudes d'une mère, la douce tendresse d'une mère ? Survient-il quelque légère indisposition à l'enfant, tout à coup le père et la mère sont consternés d'effroi ;

Une douloureuse anxiété les agite, jusqu'au moment où l'enfant est rétabli ;

Mais quand il est rétabli, le père et la mère redeviennent gais, joyeux, comme auparavant.

2^e COUPLET

Dès que l'enfant peut faire quelques pas, le père et la mère sont ravis d'allégresse.

Ils le regardent, en tournant la tête ; peu à peu il apprend à parler.

Quand il est en état de sortir seul, ils attendent son retour avec une impatience mêlée d'inquiétude.

A-t-il faim ou soif ? on lui donne du bouillon à boire et du riz à manger.

Depuis le matin jusqu'au soir, le père et la mère ont l'œil sur lui ; Ils ont l'œil sur lui et forment je ne sais combien de conjectures et de projets ;

Puis ils s'appliquent à lui choisir un bon maître ; ils craignent que leur fils ne soit ignorant ou que son intelligence ne se développe pas assez vite.

A peine est-il devenu grand, qu'ils se réjouissent à l'avance de ses succès.

3^e COUPLET

Le matin, il étudie les king ; le soir, il étudie les historiens.

On lui apprend à composer des vers et à imiter les poètes de l'antiquité.

Si un concours vient à s'ouvrir, on veut à toute force qu'il se présente à la porte du palais où l'on examine les lettrés.

On espère qu'il jettera de l'éclat sur sa famille et sur ses ancêtres, qu'il augmentera la splendeur de la maison.

On attend avec une inquiétude extrême qu'il revienne de la capitale, qu'il revienne de la capitale avec le bouton d'or et l'habit violet.

Pendant que le fils voyage sur les routes et sur les chemins, le père et la mère appréhendent pour lui l'intempérie de la saison ;

Ils adressent des prières aux esprits du Ciel et de la Terre ; ils interrogent les sorts et calculent l'époque de son retour.

4^e COUPLET

Loin de ceux qui l'ont vu naître, le fils songe à son père ; il songe à sa mère :

Mais bientôt il revient dans son pays natal ; il ressemble au corbeau bienfaisant qui rapporte dans son bec de la nourriture.

O vous, qui m'écoutez, n'imitiez pas mon époux, mon époux qui a trompé, abandonné ses parents.

Quand on élève des enfants, le père et la mère séparent le fils ingrat et désobéissant d'avec le fils qui a du dévouement et de la piété ;

Et s'il n'y avait pas pour la vertu comme pour le vice, une récompense ou un châtiment, On pourrait dire alors que le Ciel et la Terre ont de la partialité.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

p.229 Très bien, très bien.

PREMIER FOU

Cette jeune femme chante à ravir. Malheureusement je n'ai pas grand'chose à lui donner.

LE SUPÉRIEUR, souriant

p.230 Cela se voit bien.

PREMIER FOU, soufflant dans ses doigts

Il faut avouer que le froid est pénétrant aujourd'hui ¹ !

DEUXIÈME FOU, à Tchao-ou-niang

p.231 Ma sœur, c'était pour plaisanter que j'applaudissais à votre chanson ; le fait est que vous ne chantez pas très bien.

TCHAO-OU-NIANG

Que je chante bien ou mal, je n'ai pas envie de recommencer.

PREMIER FOU

Voyons ; nous changerons peut-être d'avis. Ma sœur, chantez, chantez encore une petite chanson.

TCHAO-OU-NIANG

Je ne chanterai plus.

DEUXIÈME FOU

Mon frère, laissons-la, puisqu'elle ne veut plus chanter. Retournons à la maison.

PREMIER FOU, au supérieur

Ou-kiaï, tels que vous nous voyez, nous ne nageons guère dans l'opulence.

¹ Ils avaient ôté leurs habits et les avaient donnés à Tchao-ou-niang.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

LE SUPÉRIEUR

Oui, c'est bien à tort que je vous suppliais d'ouvrir votre bourse aux malheureux. Allez, les vêtements que vous avez sur le corps sont des vêtements d'emprunt.

(Les deux fous se retirent, le supérieur les suit)

TCHAO-OU-NIANG, seule

On a beau former des projets ; tous les événements de ce monde sont fixés et déterminés d'avance. p.232

J'arrive dans cette pagode ; je crois que je vais y recueillir des aumônes et qu'avec ces aumônes j'offrirai le sacrifice appelé tsien pour mes parents morts. Pas du tout. Quels sont les étrangers que je rencontre ici ? deux aventuriers, deux fous. Pouvais-je prévoir ce contretemps ? Hélas ! quand je m'abandonnerais à la colère et que j'importunerais les bonzes de mes cris, mes cris seraient impuissants. Quoique privée des moyens de commander un service et d'acheter les offrandes propitiatoires, puisque je me trouve dans la salle de la doctrine, je vais suspendre à la muraille mon tableau peint ; je saluerai les portraits de mes parents, et j'adresserai au Ciel une prière afin de manifester extérieurement mes intentions et mes vœux.

(Elle attache son tableau au mur de la salle, se prosterne devant les portraits, adresse une prière au Ciel et chante)

O ciel ! toutes les amertumes, toutes les fatigues, je les ai éprouvées sur ma route. O Ciel ! en attendant que je puisse retirer du fond de l'abîme les âmes de mon beau-père et de ma belle-mère, offrir un sacrifice propitiatoire, brûler des parfums et accomplir les rites funèbres, accordez-moi la grâce de revoir mon époux. O Ciel, exaucez les vœux de Tchao-ou-niang !

(Tsai-yong, revêtu du costume de Tchoang-youen, entre dans la pagode ; il est reçu par le supérieur et le bonze assistant, tenant à la main une baguette d'encens)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG

(Il chante)

p.233 Mon père et ma mère sont maintenant sur la route.
J'appréhende des malheurs (bis).

LE SUPÉRIEUR

Seigneur,

(Il chante)

C'est ici la fameuse pagode de Mi-to (Amida-Bouddha), vous pouvez vous y reposer un peu ; laissez là votre char et votre parasol.

LE SUPÉRIEUR ET LE BONZE ASSISTANT

(Ils chantent)

Tout est préparé. Nom adresserons à Fô, avec un cœur fervent, les prières de la *longévit*é. Prosternez-vous devant l'autel du Lotus ; venez au Fô-tan ; venez à la réunion de Fô.

LE BONZE ASSISTANT, rentrant dans la salle de la doctrine

(A Tchao-ou-niang)

Le Tchoang-youen est arrivé ; ma sœur, vite, vite, retirez-vous.

TCHAO-OU-NIANG

Le Tchoang-youen ! oh, c'est un grand personnage. J'inclinerai ma tête devant lui quand il passera.

(Elle se retire, et, dans son empressement, laisse tomber son tableau roulé)

TSAÏ-YONG, entrant dans la salle de la doctrine

p.234 Qu'est-ce que ce rouleau que j'aperçois sur le parquet ?

LE BONZE ASSISTANT

C'est probablement un tableau de famille que la religieuse a laissé tomber.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG

Appelez-la, appelez-la, pour qu'elle revienne ici. Il faut lui rendre son tableau.

(Le bonze sort et appelle Tchao-ou-niang ; puis il rentre dans la salle)

LE BONZE ASSISTANT

Seigneur, cette religieuse est déjà loin d'ici. Je l'ai appelée ; elle n'a pas répondu.

TSAÏ-YONG

Alors ramassez le tableau.

LE SUPÉRIEUR ET LE BONZE ASSISTANT

Nous obéissons aux ordres de votre excellence.

TSAÏ-YONG, au supérieur

Où est donc le Ho-chang (bonze officiant) ?

LE SUPÉRIEUR, montrant le Ho-chang

Le voici, seigneur.

TSAÏ-YONG

Ho-chang, mon père et ma mère sont maintenant sur les routes qui conduisent à la capitale, et j'ignore dans quel état ils se trouvent. Je viens donc ^{p.235} ici tout exprès pour honorer les saintes images et implorer la miséricorde du dieu Fô.

LE BONZE OFFICIAINT

Seigneur, pour satisfaire au désir de votre excellence, je vais d'abord adresser au dieu Fô la prière de la *longévit*é.

(Il récite la prière et chante)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

PRIÈRE

Au commencement était Jou-laï¹, et Jou-laï est le dieu Fô² des contrées occidentales, — le dieu Fô des contrées occidentales. Il est venu dans la Chine³ pour sauver la multitude des hommes, — pour sauver la multitude des hommes, et, en tombant les jambes croisées, il s'est assis sur une fleur de lotus. Son corps, tout resplendissant de lumière, n'a pas moins de seize pieds de hauteur. C'est le premier grand Phou-sa, le grand Sa ou Mahasa⁴ des dix contrées et des trois mondes ; le Pan-jo-po-lo-tang (Pradjna paramita).

LE SUPÉRIEUR, l'interrompant

Po-lo-tang ! vous vous trompez ; c'est Po-lo-mi qu'il faut dire.

LE BONZE OFFICIAN

p.236 Qu'importe ? si le sucre (tang) est doux, le miel (mi) est doux aussi⁵.

(Il continue la prière)

Nan-wou⁶ ! Nan-wou ! vous êtes le Bouddha des dix contrées, la loi des dix contrées, le pontife des dix contrées. — Le souverain du Ciel aime à donner l'existence aux êtres et n'aime pas à les détruire. — Celui qui fait le bien a devant lui une perspective de bonheur ; celui qui fait le mal a devant lui une perspective de châtements. — Les hommes vertueux deviennent des Bouddha, des Boddhisatoua ; les méchants deviennent des démons, des Lo-sa (Rackchas). — Il faut que partout on obéisse aux trois préceptes. — Premièrement, que

¹ *Jou-laï* (Morr. part. II, 4.751-6.857), litt. « comme venu ». Ces mots singuliers, *comme venu*, forment un des noms que les Bouddhistes donnent le plus fréquemment à Bouddha ; il est littéralement traduit du sanscrit. (Abel-Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 163.)

² Bouddha.

³ *Tong-tou* (Morr. p. II, 11.392-10.313), litt. « le pays de l'Orient ».

⁴ Ces mots et ceux qui suivent sont des mots sanscrits.

⁵ Jeu de mots. Il y en a beaucoup dans le drame ; j'ai cru devoir les retrancher.

⁶ Autre épithète de Bouddha.

Le pi-pa-ki ou l'histoire du luth

l'homme éteigne le feu qui est dans son cœur, — le feu qui est dans son cœur ; deuxièmement, qu'il ramène la sérénité dans ses regards, — la sérénité dans ses regards ; troisièmement, qu'il allume la lampe devant l'image vénérée de Bouddha, — devant l'image vénérée de Bouddha. — Oh ! procurez-moi de la joie, procurez-moi de la joie ; abstenez-vous de toutes les mauvaises actions ; exhortez les hommes du siècle à pratiquer la vertu. — Qu'au milieu des flots, le pilote saisisse le gouvernail ; que l'on marche dans la droite voie ; que l'on évite les chutes et que l'on vienne dans ^{p.237} la pagode chanter les louanges d'Amida-Bouddha, — chanter les louanges d'Amida-Bouddha. — Les hommes vertueux et les femmes qui ont de la piété se livrent aux transports d'une vive allégresse, en criant *ha-ha*. — Écoutez le tambour de la grande loi : *Tong, tong, tong, tong* ¹. Écoutez la cymbale de la grande loi : *Tcha, tcha, tcha, tcha*. — On agite les sonnettes de cuivre : *Tchin, tchin, tchin, tchin*. Le lion peut danser, la cigogne peut chanter. — Voilà que les prêtres tiennent à la main leurs crécelles de bois ; écoutez : *Pi-pi-po-po, pi-pi-po-po*. — Dans les lieux où résonne la conque marine, on entend : *Hoang, hoang, hoang, hoang*. — Les hommes arrivent en foule dans cette pagode, où l'on accumule des vertus. A genoux, prosterné devant Bouddha, je fais des vœux pour que le père, la mère et l'épouse de son excellence jouissent du repos, du bonheur et de la santé. — Nan-wou ! Nan-wou ! transportez les hommes du siècle sur *l'autre rive* ² !

(Il parle)

La prière est finie ; maintenant j'invite votre excellence à brûler des parfums.

¹ On trouve dans ce passage plusieurs exemples de mots imitatifs.

² Expression bouddhique. Le bonze veut dire : « Faites qu'ils parviennent à l'état de sainteté ».

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Tsaï-yong brûle de l'encens et salue l'image de Fô)

TSAÏ-YONG

(Il prie et chante)

Jou-laï, faites luire votre lumière ; exaucez les ^{p.238} vœux de Tsaï-yong. Mon père et ma mère sont maintenant sur les routes qui conduisent à la capitale ; j'implore pour eux la miséricorde et l'assistance des Phou-sa. Que les esprits du Ciel et de la Terre les protègent et les soutiennent quand ils traverseront les fleuves et graviront les montagnes.

(Au bonze officiant)

Ho-Chang, voici un lingot d'or que je vous remets pour acheter de l'encens.

LE BONZE OFFICIAINT

Mille remerciements, seigneur, de toutes vos bontés. — En servant le dieu Fô, je reçois les bienfaits des princes.

TSAÏ-YONG

J'espère que mes parents, qui voyagent, jouiront sur la route du calme et de la santé.

LE SUPÉRIEUR

Fiez-vous aux prières des bonzes.

(Ils se retirent)

TCHAO-OU-NIANG, dans la rue

(Elle chante)

Oui, c'est Tsaï-pé-kiaï qui est venu dans la pagode ; heureuse rencontre ! il en a été ainsi parce que j'ai assisté au Fô-tan.

(Elle parle)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

J'ai pris des informations sur ce magistrat ; j'ai interrogé les domestiques qui l'accompagnaient ; « son nom est Tsaï-pé-kiaï, m'a-t-on dit ; il demeure dans ^{p.239} l'hôtel du ministre d'État Nieou. » Tsaï-pé-kiaï, élevé au grade de Tchoang-youen ! Je n'ai plus qu'un regret, c'est d'avoir laissé tomber le tableau peint qui représente mon beau-père et ma belle-mère. Je présume que Tsaï-pé-kiaï l'aura ramassé. Quoi qu'il en soit, demain matin je me présenterai à l'hôtel du Tchoang-youen, sous le prétexte de demander l'aumône. — Le Ciel a eu pitié de mes maux ; nous nous sommes rencontrés : mais hélas ! je ne l'ai pas vu ¹ !

@

¹ Elle l'aurait vu, si Tong-kia n'eût été qu'un écrivain vulgaire, *sou cheou* (Bas. 244-3.224). (Note du commentateur chinois)

TABLEAU XXIII ¹

TCHAO-OU-NIANG, NIEOU-CHI, LE YOUEN-KONG (DOMESTIQUE),
SI-TCHUN

(La scène est dans l'hôtel du seigneur Nieou)

@

NIEOU-CHI, seule ²

^{p.240} Il y a déjà plusieurs mois que notre domestique Li-wang est parti pour Tchîn-lieou. Je présume qu'il ne tardera pas à revenir avec le père, la mère et la femme du Tchoang-youen. Mais, comment auront-ils supporté tous les trois les fatigues de ce long voyage ? Je l'ignore. Préparons-nous toujours à les recevoir, et d'abord je veux louer deux nouvelles servantes ³. Quoiqu'il y ait dans cet hôtel un grand nombre de domestiques, n'est-il pas à craindre que ces vieux serviteurs de la famille ne manquent de douceur, de ^{p.241} prévenance... Oh ! je veux qu'on serve autrement les parents de mon époux. — Il me faut des domestiques de mon choix. — Appelons le youen-kong.

(Elle appelle le domestique)

LE DOMESTIQUE

Madame, qu'avez-vous à m'ordonner ?

NIEOU-CHI

Youen-kong, j'aurais besoin de quelques servantes, pour les parents de mon époux, qui vont arriver. Allez donc faire un tour dans les rues ; prenez des informations à droite, à gauche, et si

¹ Voyez le Pi-pa-ki, éd. de la Bibliothèque royale, liv. III, p. 19 v. et suiv. et le Pi-pa-ki, édit. du docteur Ching-chan, liv. V, p. 74 r. et suiv.

² C'est ce tableau que l'éditeur regarde comme le plus beau du Pi-pa-ki.

³ Elle ne sait pas que Tchao-ou-niang est arrivée à la capitale, et déjà elle cherche une servante pour l'épouse du Tchoang-youen. Cette pensée est délicate. (Note du commentateur chinois)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

vous rencontrez une femme du peuple cherchant une place, amenez-la ici. Je veux une jeune femme d'un extérieur agréable ¹ ; vous entendez ?

LE DOMESTIQUE

Oui, madame, et je vais sur-le-champ m'acquitter de votre commission.

(Il sort)

TCHAO-OU-NIANG, portant le costume d'une religieuse

(Elle chante)

Ma nourriture, c'est cette vapeur épaisse qui obscurcit l'air. O indigence sans asile ! Hélas ! quand viendra donc le jour où je pourrai vivre dans le calme et le repos ? J'ai beau interroger le Ciel, le Ciel est sourd à ma voix. p.242

(Elle parle)

Voici l'hôtel du ministre d'État ; — voici le seuil de la porte.

(Au youen-kong, qui sort de l'hôtel)

Domestique, je vous salue.

LE DOMESTIQUE

Religieuse du dieu Fô ², d'où venez-vous donc comme cela ?

TCHAO-OU-NIANG

J'arrive d'un pays éloigné, et je viens dans la capitale pour y demander l'aumône.

LE DOMESTIQUE

Attendez un instant ; je vais vous annoncer à Madame.

¹ *Tsing-si-ti-fou-jin* (Morr. part. II, 10.990-8.852-10.159-2.465-4.693).

² Il y a en chinois *Tao kou* (Morr. part. II, 9.945-8.471). Je crois que cette expression : « Tao-kou », désigne une religieuse consacrée au culte de Bouddha, de même que *Tao-jin* (Morr. part. II, 9.945-4.693) signifie un prêtre bouddhiste.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Il rentre dans l'hôtel)

(A Nieou-chi)

Madame, je viens de rencontrer, sur le seuil de la porte, une religieuse qui demande l'aumône. Voulez-vous la recevoir ?

NIEOU-CHI

Faites-la entrer.

LE DOMESTIQUE, sur le seuil de la porte, à Tchao-ou-niang

Ma maîtresse vous permet d'entrer.

TCHAO-OU-NIANG, apercevant Nieou-chi

^{p.243} Madame, la pauvre religieuse que vous voyez incline sa tête devant vous.

NIEOU-CHI

Ma sœur, de quel pays êtes-vous, et que venez-vous faire dans la capitale ?

TCHAO-OU-NIANG

Je suis originaire d'un pays éloigné ; je viens dans la capitale pour demander l'aumône.

NIEOU-CHI

Pour demander l'aumône !... Mais avez-vous quelque talent ? Voyons, que savez-vous faire ?

TCHAO-OU-NIANG

Madame, sans y mettre de l'ostentation, je vous répondrai que je connais l'écriture, le dessin, les échecs, et que je touche du luth ; je sais coudre, travailler à l'aiguille ; au besoin, je pourrais faire la cuisine ¹... Enfin, je sais un peu de tout ²...

¹ Cette phrase est fort belle, dit le commentateur ; voilà une réponse qui prouve bien que Tchao-ou-niang valait cinq femmes (*Ou-niang*) à elle seule. Mao-tseu fait ici un jeu de mots.

² *Tou-hiao-yi-eulh* (Morr. part. II, 10.338-3.565-12.242-11.522).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI

Oh, oh ! ma sœur, puisque vous avez tant de talents, il doit vous être pénible de demander l'aumône dans les rues. Voulez-vous demeurer dans mon hôtel ? J'ai besoin d'une servante ¹. Vous _{p.244} trouverez ici, avec le calme et le bonheur, du thé et du riz en abondance.

TCHAO-OU-NIANG

Si vous me preniez à votre service, ma reconnaissance n'aurait pas de bornes.

NIEOU-CHI

J'ai une autre question à vous faire. Dites-moi, à quel âge avez-vous embrassé la profession religieuse ? Est-ce dès vos plus jeunes années ?

TCHAO-OU-NIANG

Madame, je ne veux pas vous tromper ; il y avait déjà longtemps que j'étais mariée, quand j'ai pris le costume des religieuses vouées au culte du dieu Fô.

NIEOU-CHI, à part

Ah ! j'en sais un peu trop maintenant. (Au domestique.) Youen-kong, puisque cette religieuse a un mari, elle ne peut pas rester dans notre hôtel. Donnez-lui des aliments et priez-la d'aller demander l'aumône ailleurs.

TCHAO-OU-NIANG, à part

Je me suis un peu trop avancée. (Haut.) Madame, s'il faut vous dire, toute la vérité, ce n'est pas pour recueillir des aumônes que je suis venue dans cette capitale, mais pour chercher mon époux.

¹ Cette question, à laquelle l'épouse légitime du Tchoang-youen ne devait pas à attendre, est d'un bel effet dans ce tableau. (Note du commentateur.)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI

p.245 Alors je vous adresserai une autre question ; comment s'appelle votre époux ?

TCHAO-OU-NIANG, avec embarras

(A part.) Si je lui dis son véritable nom, elle va peut-être se livrer à la colère ; tant pis ; lâchons ces trois mots : Tsai-pé-kiaï, pour voir l'aspect de sa physionomie. (Haut.) Son nom de famille est Tsai, son surnom Pé-kiaï. On dit partout qu'il demeure dans l'hôtel du ministre d'État Nieou. Je pense, madame, que vous le connaissez.

NIEOU-CHI, sans se troubler

Pas du tout ¹.

(Tchao-ou-niang est stupéfaite)

NIEOU-CHI, au domestique

Youen-kong, informez-vous donc, dans les pavillons de l'hôtel, s'il y a ici un homme du nom de Tsai-pé-kiaï.

LE DOMESTIQUE

Je puis vous certifier, madame, que cet homme-là ne demeure pas dans l'hôtel.

NIEOU-CHI

Ma bonne religieuse, votre mari ne demeure pas ici. Allez le chercher ailleurs, allez.

TCHAO-OU-NIANG

p.246 Cependant tout le monde dit qu'il a son domicile dans l'hôtel du ministre d'État Nieou. Il est peut-être mort ! (Elle pleure) O mon époux, si vous avez quitté la vie, où trouverai-je

¹ Nieou-chi ne connaissait pas le *ming* ou *nom d'enfance* de son époux.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

un protecteur dans le monde ? Qui sera touché des maux de votre servante ?

NIEOU-CHI

Pauvre femme, je vous plains ; mais ne vous affligez pas trop. Restez avec nous. Je vais ordonner au domestique de prendre des informations dans le quartier. On va se mettre à la recherche de votre époux.

TCHAO-OU-NIANG

Ah, madame, comment pourrais-je vous témoigner ma reconnaissance ?

NIEOU-CHI

Mais si vous restez avec nous, je dois vous prévenir d'une chose, c'est que vous ne pouvez pas garder votre costume. Il faut absolument changer d'habits.

TCHAO-OU-NIANG

Je n'oserai jamais quitter mon costume.

NIEOU-CHI

Et la raison ?

TCHAO-OU-NIANG

Parce que je dois porter le deuil pendant douze ans.

NIEOU-CHI

^{p.247} Pendant douze ans ! y pensez-vous ? mais le plus long deuil, le deuil d'un père, ne dure que trois années ; pourquoi voulez-vous porter le deuil pendant douze ans ?

TCHAO-OU-NIANG

Mon beau-père est mort ; il faut que je porte le deuil de mon beau-père pendant trois ans. Ma belle-mère est morte ; il faut

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

que je porte le deuil de ma belle-mère pendant trois ans. Voilà déjà six années. Puis, comme mon époux (ô fatale destinée !) n'est point revenu dans son pays natal, et, vraisemblablement, ne sait pas que son père et sa mère ont cessé de vivre, il faut en outre que je porte le deuil pendant six ans pour mon époux.

NIEOU-CHI

Ah, ma sœur, que votre piété filiale est exemplaire ! Quoi qu'il en soit, mon père a la plus grande aversion pour les femmes qui portent votre costume ¹. Il faut changer d'habits. (Au domestique.) Youen-kong, dites à Si-tchun d'apporter ici des robes et une toilette de femme.

LE DOMESTIQUE

J'obéis.

(Il sort)

NIEOU-CHI

p.248 Ma sœur, asseyez-vous en attendant.

SI-TCHUN, apportant les robes et la toilette

Madame, j'apporte des robes et une toilette.

NIEOU-CHI, ouvrant la toilette

Très bien. (A Tchao-ou-niang.) Ma sœur, approchez-vous du miroir. — Voilà un peigne. — Vous trouverez ici du fard pour les lèvres et les joues.

TCHAO-OU-NIANG

Depuis que mon époux est parti pour la capitale, je n'ai point vu ma figure. (Elle se regarde dans le miroir.) Ciel, quelle pâleur !

¹ *Ngo-lao-siang-kong-tsoui-hien-jin-tché-pan-ta-pan* (Bas. 3.177-8.281-6.597-612-4.024-2.005-91-11.071-8.748-3.236-3.244).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

comme mes traits ont changé ! Est-il possible que je sois devenue maigre à ce point ?

(Elle chante)

Je me suis trop négligée ; je ne songeais qu'au phénix solitaire ¹, et le chagrin a terni l'incarnat de mes joues.

NIEOU-CHI

Ma sœur, si vous n'arrangez pas vos cheveux, changez au moins de vêtements.

TCHAO-OU-NIANG, regardant les robes

(Elle chante)

Je me souviens qu'à l'époque de mon mariage j'avais aussi des robes et des étoffes de soie, des fleurs d'or, des plumes d'alcyon. Devais-je m'attendre qu'après le départ de mon époux il ne me resterait pas _{p.249} une tunique de toile, une petite aiguille de tête, en bois d'épine, pour attacher mes cheveux ?

NIEOU-CHI

Ah, ma sœur, vous rejetez ces robes ; mais vous porterez une aiguille de tête, n'est-ce pas ?

TCHAO-OU-NIANG, regardant les aiguilles

(Elle chante)

Cette aiguille d'or, surmontée de deux têtes de phénix,

(Elle parle)

Si je la porte,

(Elle chante)

Ne serai-je pas accablée de honte, moi qui suis séparée de mon époux ?

¹ A mon époux.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI

A défaut d'aiguilles de tête, vous pourriez orner vos cheveux de quelques fleurs. — Tenez. (Elle prend des fleurs.) Faites un bouquet ; choisissez ; séparez les fleurs de bon augure d'avec celles qui sont d'un mauvais présage.

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Moi, orner de fleurs les tresses de mes cheveux, porter une pivoine (*meou-tan*) ! Oh, c'est alors que le ressentiment et la haine me poursuivraient, comme cette femme qui demeure dans le palais de la lune ¹. p.250

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Hélas ! (A part.) La tristesse est dans son cœur, le chagrin sur sa figure ; comment pourrait-elle déguiser la vérité ! (Haut.) — Vous avez perdu votre beau-père, votre belle-mère et vous pleurez. Ah ! ma sœur, mon beau-père et ma belle-mère existent encore, et, jusqu'à présent, je n'ai pas pu leur offrir une tasse de thé. Comparez votre sort au mien ; vous avez rempli votre tâche, vous, et vous ne craignez pas comme moi la censure, la calomnie et les sarcasmes. — Mais, dites-moi, quel événement fatal a précipité dans la tombe les parents de votre époux ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

La famine. La famine a ravagé notre pays. Mon époux ne revenait point de la capitale, et, privée de secours, j'ai

¹ Tchang-ngo, épouse de Heou-si, sollicite et obtint de la reine d'Occident (*Si-wang-mou*) une dose du breuvage d'immortalité. Elle la prit à l'insu de son mari, et fut transportée sur-le-champ dans un palais de la lune. (Vocabulaire mythologique.) Il y a dans cette allusion un jeu de mots intraduisible. La pivoine (*meou-tan*), est la reine des fleurs (*koa-wang*) ; mais le mot *tan* (Morr. part. II, 9.762) désigne aussi le breuvage d'immortalité.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

mangé, dans le secret de la maison, des écorces d'arbre et de la balle de riz. Après la mort de mon beau-père et de ma belle-mère, j'ai vendu ma chevelure pour acheter des cercueils. Seule, au milieu des sépultures, j'ai ramassé de la terre dans le pan de ma tunique de chanvre, et je leur ai élevé un tombeau.

NIEOU-CHI

p.251 Voilà une religieuse qui se targue de vertu qu'elle n'a pas ¹.

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Ah ! madame, je ne me targue point de mes mérites. (Elle montre ses mains.) Voyez mes doigts meurtris ; des taches de sang teignent encore mes vêtements.

(Nieou-chi verse des larmes)

TCHAO-OU-NIANG, continuant

Hélas ! Madame, pourquoi versez-vous des larmes ?

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Ma sœur, c'est qu'il y a longtemps aussi que mon époux a quitté son père et sa mère.

TCHAO-OU-NIANG

Et qui donc l'a empêché de retourner dans son pays natal ?

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Mon père ; c'est mon père qui l'a retenu ; car il voulait renoncer à la magistrature.

¹ *Tché-tao-hou-kao-koua-keou* (Bas. 11.071-11.117-1.890-1.849-10.063-1.109).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TCHAO-OU-NIANG

A-t-il une autre femme dans la maison paternelle ? p.252

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Il y a une autre femme, mais je crains qu'elle ne vous ressemble pas. Aurait-elle servi, comme vous, son beau-père et sa belle-mère avec autant de constance et de fidélité ?

TCHAO-OU-NIANG

Où sont maintenant les parents de votre époux ?

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Ils habitent les confins du ciel.

TCHAO-OU-NIANG

Madame, pourquoi n'a-t-il pas chargé un exprès de les amener à la capitale ?

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Le messenger est parti ; je présume qu'ils sont maintenant sur les routes qui conduisent à Tchang-ngan ; hélas ! j'appréhende des malheurs.

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

A peine ai-je entendu ces paroles, qu'un trouble subit vient agiter mes esprits. — (A part.) Je crois à la sincérité de ses réponses ; je veux cependant mettre son cœur à l'épreuve. (Haut.) Mais s'il a une autre femme, et qu'elle accompagne son beau-père et sa belle-mère, n'est-il pas à craindre que vous ne viviez pas toutes les deux en bonne intelligence ?

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI

p.253 Ah ! ma sœur,

(Elle chante)

Si elle vous ressemblait, mon plus vif désir serait qu'elle habitât avec moi. J'aurais pour elle des égards et de la condescendance ; tous les matins je balayerais sa chambre par déférence, par humilité. Ce qui m'afflige aujourd'hui, c'est de savoir que les parents de mon époux voyagent péniblement sur les routes. — Je les cherche des yeux ; je crains de perdre la vue à force de regarder dans le lointain.

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

(A part.) Son esprit est le jouet de l'illusion et de l'erreur. On dirait qu'elle assiste à une représentation ¹ et qu'elle voit entrer sur la scène des personnages de théâtre. — C'est en vain qu'elle interrogerait les sorts. — (Haut.) Cette femme dont vous parlez, voulez-vous la connaître ?

NIEOU-CHI, avec émotion

(Elle chante)

Où est-elle ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Devant vos yeux. Je vous jure, madame, que votre servante est l'épouse du Tchoang-youen. p.254

NIEOU-CHI

(Son émotion redouble)

(Elle chante)

¹ *Tchi-kouan-tsaï-koueï-men-tsien* (Bas. 1.115-7.512-1.552-12.746-11.643-797).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Vous, l'épouse légitime de Tchoang-youen ! Madame, ne me trompez-vous pas ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Comment oserais-je vous tromper ?

NIEOU-CHI, revenant peu à peu de son émotion

(Elle chante)

Ah ! madame, c'est à cause de moi que vous avez subi tant d'humiliations, éprouvé tant de douleurs. — Vous aurez beau faire, vous forcerez, malgré vous, le Tchoang-youen à me haïr ; il me contraindra, lui, à murmurer contre mon père !

(Elle parle)

Madame, asseyez-vous, je vous prie, pour recevoir les salutations de votre servante.

(Tchao-ou-niang s'assoit et reçoit les salutations de Nieou-chi)

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Que votre sort a été différent du mien ! Pendant que je vivais dans le calme, au sein de ma famille, tous les maux de la vie vous assiégeaient à la fois ; mais aussi vous allez être couverte de gloire ; on vantera dans le monde votre piété pour vos parents, ^{p.255} vos vertus, tandis que mon nom sera livré au mépris et aux sarcasmes du public.

TCHAO-OU-NIANG

Rassure vous, madame, vous n'avez pas mérité l'opprobre.

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Si votre beau-père est mort, c'est par ma faute ; si votre belle-mère est morte, c'est par ma faute ¹.

(Elle parle)

Madame,

(Elle chante)

Je vous en supplie, changeons de costume ; prenez ma robe, ma ceinture, mes ornements de tête ; moi je veux me couvrir de vos vêtements de deuil.

TCHAO-OU-NIANG

Madame,

(Elle chante)

Nos malheurs viennent de plus loin ; hélas ! pourquoi, dans l'origine, n'a-t-il pas renoncé à la magistrature ?

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Il a voulu et n'a pas pu renoncer à la magistrature ; il a voulu et n'a pas pu renoncer à la nouvelle alliance que l'empereur lui-même avait ordonnée. p.256

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Voilà : on viole aujourd'hui une promesse, demain une seconde, après-demain une troisième ; puis le ciel fait descendre sur la famille du transgresseur d'épouvantables calamités.

NIEOU-CHI

Madame, je vous ai invitée tout à l'heure à changer de costume ; — vous avez refusé : n'en parlons plus. — Toutefois, je

¹ *Kong-ssé-wei-ngo ; po-ssé-wei-ngo* (Bas. 612-4.677-5.595-3.177-1.946-4.677-5.595-3.177).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

crains bien que, vêtue comme vous l'êtes, d'une grosse étoffe de chanvre, avec une corde pour ceinture, votre époux ne vous reconnaisse pas. — Madame, voici ce que je pense. — D'ordinaire le Tchoang-youen, toutes les fois qu'il revient de la cour, entre dans la bibliothèque pour y faire une lecture. — Vous avez des talents ; rien n'est au-dessus de vous. Que n'allez-vous lui écrire une lettre sur son bureau, quelques lignes, pour l'informer des tristes événements qui vous amènent dans la capitale ? — Nous aurions ensuite un entretien avec lui ; vous vous expliqueriez, et les choses s'arrangeraient à merveille.

TCHAO-OU-NIANG

Vous avez raison ; quand je devrais, en écrivant, négliger les bienséances, il faut que j'obéisse à vos ordres.

(Elles sortent ensemble)

@

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TABLEAU XXIV ¹
et dernier

TSAÏ-YONG, TCHAO-OU-NIANG, NIEOU-CHI

(La scène est dans la bibliothèque de Tsai-yong)

@

TSAÏ-YONG, seul

p.257 Nous n'avons presque plus d'affaires. — Tout est expédié.
— Oh, que j'aime ces intervalles de loisir où le magistrat, dégagé des préoccupations de sa charge, peut se livrer à la composition, méditer, dans le calme de la retraite, le Chi-king et le Chou-king ! Mais, quand le devoir commande, il faut renoncer aux livres, à la littérature. Sachons du moins mettre à profit les courts intervalles que nous laissent les affaires.

(Il prend un livre)

Quel est ce livre ? — Ah ! ah ! c'est le Chou-king. — Oui, voici le chapitre intitulé *Yao-tien* (Règlements de l'empereur Yao ²). — Eh bien, lisons du Chou-king. p.258

(Il lit)

Chun est le fils d'un aveugle ; son père est un homme dépourvu d'intelligence ; sa belle-mère, une femme acariâtre. Siang, son frère, est rempli d'orgueil, et, cependant, il a rétabli l'union dans sa famille par sa piété filiale.

(Il parle)

¹ Voyez le Pi-pa-ki, édit. de la Bibl. royale, l. III, p. 26 r. et suiv. et le Pi-pa-ki, édit. du doct. Ching-chan, chap. VI, p. 11 r. et suiv.

² C'est aujourd'hui le premier chapitre du Chou-king (*Livre des Annales*).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Malgré les mauvais traitements de son père et de sa belle-mère, il observait les règles de la piété filiale ! Il rétablissait l'harmonie dans sa famille ! — Et quel tort m'ont fait, à moi, mon père et ma mère, pour que je manque à mes devoirs d'obéissance et de piété ? — Après tout, qu'ai-je besoin de lire le Chou-king ? — Prenons un autre livre.

(Il jette le Chou-king et prend un autre livre)

Ah, c'est le Tchun-tsieou ¹, chapitre intitulé : *Tchoang-kong*. — Je vais lire quelques pages du Tchun-tsieou.

(Il lit)

Kao-cho dit : Moi, homme de médiocre vertu, j'ai une mère qui n'a pas encore goûté du bouillon du prince. Voudriez-vous, seigneur, lui en donner un peu ?

(Il parle)

Quelle leçon encore ! Ce n'était que par hasard qu'il buvait du bouillon du prince, et sur-le-champ ^{p.259} il pense à sa mère ! — Moi, qui remplis dans le palais impérial une magistrature de premier ordre, j'abandonne mes parents ! — Mais aussi pourquoi lire le Tcheou ? — Hélas ! quand j'ouvrirais l'un après l'autre tous les livres de ma bibliothèque, y verrais-je autre chose ? Dans ces dix mille volumes il n'y a pas une seule phrase où il ne soit question de justice et de piété filiale ². — Autrefois, lorsque mon père et ma mère me forçaient à étudier le Chi-king et le Chou-king, ils voulaient sans doute que j'apprisse à connaître la justice et la piété filiale ; qui aurait pu prévoir, à cette époque, qu'un jour viendrait où la lecture de ces livres ne servirait qu'à me dévoiler ma honte et mon ignominie ? — Laissons donc les livres.

¹ Chronique rédigée par Confucius.

² *Na-chou-tchong-na-yi-keou-pou-choue-tcho-hiao-y* (Bas. 11.191-4.019-26-11.191-1-1.111-9-10.094-9.056-2.070-8.206).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Il jette son livre et chante)

C'était sur moi que mon père et ma mère avaient fondé toutes leurs espérances ! C'était par piété filiale que j'apprenais, dans mon enfance, à lire les plus beaux monuments de la sagesse antique ; mais voyez la bizarrerie de ma destinée ! parce que j'ai acquis de l'érudition, j'ai abandonné mon père et ma mère. Si je n'avais pas su écrire, j'aurais nourri, servi mes parents jusqu'à la fin de leurs jours. — Que le sort des hommes vulgaires est parfois préférable à celui des grands ! — J'avais une épouse dont la beauté ne p.260 pouvait être comparée qu'au jade le plus pur ; je l'ai abandonnée aussi, délaissée, méprisée comme on méprise une femme du peuple.

(Il parle)

Puisque j'ai maintenant de l'aversion pour les livres, et que je ne trouve aucun plaisir dans la lecture, me voilà réduit à chercher d'autres distractions. — Voyons, pour dissiper nos ennuis, amusons-nous à regarder ces vieilles peintures qui décorent la muraille de la bibliothèque et représentent des fleuves et des montagnes.

(Il se lève et aperçoit un tableau peint suspendu à la muraille)

Mais, je ne me trompe pas, ce tableau peint, c'est celui que j'ai ramassé hier dans la pagode de Mi-to (Amida-Bouddha), où j'étais allé pour brûler des parfums. D'où vient donc que le domestique l'a suspendu à la muraille de la bibliothèque ?

(Il chante)

Je veux examiner cette peinture attentivement et avec le plus grand soin. — Et d'abord, de qui est ce tableau ? — Cherchons le nom du peintre. — Je ne sais pourquoi mon cœur palpite d'émotion et d'effroi !

(Il s'approche du tableau pour l'examiner en détail)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

O ciel ! il me semble que je vois les portraits de mon père et de ma mère.

(Il parle)

p.261 Illusion de mon esprit ! Mon épouse Ou-niang sait travailler à l'aiguille ; elle coud parfaitement ; si cette peinture était la représentation de mon père et de ma mère,

(Il chante)

Auraient-ils tous les deux des vêtements déchirés et qui tombent par lambeaux ?

(Il parle)

Et d'ailleurs, la lettre que j'ai reçue ces jours derniers de Tchîn-lieou,

(Il chante)

M'annonce que mon père et ma mère, depuis notre séparation, ont toujours joui du calme et de la santé ; que l'aspect de leurs visages offre toujours les mêmes traits, la même physionomie. Or les deux personnages que je vois sur ce tableau ressemblent véritablement à deux fantômes, tant leurs figures sont hâves, leurs membres décharnés.

(Il parle)

Si ce messager, que je ne connais pas, m'avait trompé ! (Avec chagrin.) Il est difficile qu'une lettre écrite de Tchîn-lieou parvienne à Lo-yang.

(Il chante)

Après tout, il y a dans le monde des figures qui se ressemblent. — Mais deux ombres, deux ombres ! — Hélas ! sans le dévouement de mon épouse p.262 Tchao-ou-niang, voilà peut-être le triste état où seraient maintenant réduits mon père et ma mère.

(Il parle)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

En résumé, qu'est-ce donc que ce tableau ? — Je présume que c'est un tableau religieux, une représentation bouddhique. — Dans le cas contraire, c'est, j'imagine, un tableau qui représente un sujet de l'antiquité. — Voyons donc ; y a-t-il une date, une inscription ¹, quelque chose enfin qui explique le sujet ? — Mais si c'est un tableau religieux, une image bouddhique, l'inscription est nécessairement sur le dos. — Il faut que je le détache pour l'examiner par derrière.

(Il détache le tableau)

Justement ; voici une pièce de vers, en forme d'inscription.

(Il lit la pièce de vers et se lève d'un air courroucé)

L'insolent ! — Mais ces vers sont détestables. Quoi ! autant de mots, autant de reproches que l'auteur m'adresse ! Où est le désœuvré qui, au mépris des bienséances, s'amuse ici, dans ma bibliothèque ? Et qui donc oserait venir dans ma bibliothèque, pour composer des vers ? — Oh, il y a là une intrigue mystérieuse qu'il faut que je dévoile. ^{p.263} Je vais interroger ma femme, pour connaître la vérité.

(Il appelle Nieou-chi ; Nieou-chi entre dans la bibliothèque)

TSAÏ-YONG, à Nieou-chi

Ma femme, quel homme est donc venu dans ma bibliothèque ?

NIEOU-CHI

Aucun, seigneur.

TSAÏ-YONG

Comment ! voici un tableau peint que j'ai trouvé hier dans le temple d'Amida-Bouddha (Mi-to), où j'étais allé pour brûler des parfums. Ce tableau appartient à une religieuse. Le domestique,

¹ *Youen-kou* (Morr. part. II, 12.559-8.472).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

qui n'a pas compris mes ordres, l'a rapporté à l'hôtel, et suspendu, je ne sais pourquoi, à la muraille de ma bibliothèque. Maintenant, je veux connaître l'homme qui vient d'écrire sur le dos une pièce de vers.

NIEOU-CHI

Je présume ; seigneur, que cette pièce de vers n'est qu'une vieille inscription...

TSAÏ-YONG

Une vieille inscription ! dites donc une inscription récente, et si récente que l'encre avec laquelle on a tracé les caractères n'est pas encore sèche.

NIEOU-CHI

Que disent les vers de cette pièce ? Seigneur, voudriez-vous les lire à votre servante ?

(Tsaï-yong lit les vers)

NIEOU-CHI

Je n'y ai rien compris. Oserai-je vous prier, seigneur, d'expliquer à votre servante le sens de chaque vers ¹ ?

TSAÏ-YONG

Il existe sur le mont Kouen-lun ² une magnifique tablette,
Formée des pierres précieuses appelées Yu et Fan.
Hélas ! sans la tache qu'on y aperçoit,
Cette belle tablette vaudrait à elle seule le prix de plusieurs
cités.

Kouen est le nom d'un pays qui produit du jade en abondance et des pierres précieuses, dont on vante partout l'éclat et la

¹ Nieou-chi feint de ne pas comprendre le sens de ces vers, pour forcer son époux à les expliquer lui-même. Tout cela est fort beau. (Note du commentateur chinois.)

² Voyez ma Notice du Chan-hai-king, cosmographie fabuleuse attribuée au grand Yu, p. 13.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

beauté. Il y a des pierres sur lesquelles on aperçoit des taches ; elles, sont moins estimées que les autres, et perdent beaucoup de leur prix.

Les hommes qui viennent dans le monde ne sont pas tous des Kong-tseu et des Yen-tseu. p.265

Dira-t-on, aujourd'hui, que les grandes réputations sont pures et intactes ?

Kong-tseu (Confucius) et Yen-tseu (un de ses disciples), les plus saints personnages de l'antiquité, furent des hommes parfaits, des hommes qui, pendant leur vie, n'ont commis aucune faute, et ont atteint le sommet de la vertu. On veut dire par ces vers que les grands hommes de notre siècle ne sont ni des saints ni des sages.

Quand ils ont de la fidélité (dans le service du prince) ils manquent de piété filiale ;

Ont-ils de la piété filiale, ils manquent de fidélité.

C'est à cause de cela, suivant l'auteur, que, nous autres magistrats, nous n'approchons pas des sages de l'antiquité.

Oh, qu'il était stupide, ce gouverneur de Si-ho !

Qui est-ce qui ne le placerait pas au-dessous de Kao-yu ?

Ou-ki, gouverneur de Si-ho, était un personnage qui vivait sous la dynastie des Tcheou, et reçut de Wen-kong, prince de Weï, à cause de sa bravoure et de ses talents, le commandement général des troupes. Ou-ki ne porta pas le deuil de sa mère, qu'il avait perdue dans sa jeunesse, pendant qu'il était au service de Tseng-tsan. — Kao-yu était un homme de la principauté de Lou, dont le p.266 Tchun-tsieou a retracé l'histoire. Sa mère mourut dans le temps qu'il visitait le royaume de Li. Quelques années après, quand Kao-yu retourna dans son pays natal et qu'il apprit

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

la mort de sa mère, il eut tant de regrets de n'avoir pas observé les rites funèbres, qu'il se coupa la gorge.

On admire la justice et la loyauté de Song-hong ;

On rit de la stupide insensibilité de Wang-yun.

Song-hong vivait sous le règne de l'empereur Kouang-wou. Un jour Kouang-wou lui proposa pour épouse la princesse Houyang, sa fille, qui était veuve. Song-hong répondit à l'empereur : « J'ai une femme légitime qui a souffert avec moi la pauvreté ; il n'est pas juste que, dans mon élévation, je la fasse descendre à l'état de concubine. » — Wang-yun vivait sous le règne de l'empereur Ouan-ti. Le chef de l'instruction publique d'alors, Youen-hoeï, lui offrit sa nièce en mariage. — Wang-yun, sans hésiter, répudia sa femme légitime et épousa Youen-chi.

NIEOU-CHI

Seigneur, quel fut, à votre avis, le plus sage, de celui qui n'assista pas aux funérailles de sa mère ou de celui qui se coupa la gorge ?

TSAÏ-YONG

Assurément celui qui ne porta pas le deuil de sa mère manquait de piété filiale.

NIEOU-CHI

^{p.267} Et de celui qui ne voulut pas répudier sa femme légitime, ou de celui qui épousa, sans hésiter, la nièce du ministre, quel fut le plus vertueux ?

TSAÏ-YONG

Est-il besoin de le demander ? celui qui répudia sa femme légitime n'avait pas de loyauté.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI

Seigneur, dans la situation où vous êtes, lesquels de ces quatre personnages voudriez-vous imiter ?

TSAÏ-YONG

Dans la situation où je suis ! que voulez-vous dire ? Je ne sais pas encore si mon père et ma mère ont quitté la vie. — Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'imiterais pas celui qui négligea de porter le deuil de sa mère.

NIEOU-CHI

Vous n'imiteriez pas celui-ci, très bien ; mais aujourd'hui que la fortune vous a comblé de ses faveurs et que vous exercez dans le palais aux clochettes d'or une magistrature éminente, si votre femme légitime se présentait devant vous, couverte des haillons de la misère et défigurée par le chagrin, seigneur, ne rougiriez-vous pas de votre femme légitime, et ne chercheriez-vous pas un moyen de la répudier ?

TSAÏ-YONG, avec colère

Ma femme, quelles paroles se sont échappées de ^{p.268} votre bouche ? — Répudier ma femme légitime ! — Ignorez-vous que le mariage est indissoluble, hors des cas prévus par les rites ? On ne peut pas divorcer avec la justice ¹.

(Il chante)

Un pareil langage n'est propre, tout au plus, qu'à exciter la risée. Ah ! Nieou-chi, que vous avez l'esprit étroit !

(Il parle)

Non, je n'imiterais pas Wang-yun. Il y a, suivant la doctrine des anciens, sept causes légitimes de répudiation. Assurément on

¹ *Y-pou-kho-tsioué* (Bas. 8.206-9-1.220-7.827). La justice, suivant un commentateur du Siao-hio, est *la règle du cœur, sin-fa* (Bas. 2.727-4.917).

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

ne dira pas que ma femme est jalouse, qu'elle a violé la fidélité conjugale ou commis des larcins dans la maison. Quand ces causes légitimes n'existent pas, celui qui répudie sa femme,

(Il chante)

Tous les hommes le méprisent.

(Il parle)

Celui qui se renferme dans les bornes du devoir,

(Il chante)

Tous les hommes le respectent. Ainsi, quand ma femme aurait perdu sa beauté, pourquoi voudriez-vous que je la répudiasse ?

(Il parle)

p.269 Nieou-chi, quel est l'auteur de ces vers ?

NIEOU-CHI

Vous tenez donc beaucoup à le connaître ?

TSAÏ-YONG

Sans doute. Il y a dans cette pièce une raillerie si amère, si insultante ! — Oh, c'est une offense que je ne pardonnerai pas facilement.

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Seigneur, je n'ai rien vous dire... sinon qu'une heureuse rencontre a eu lieu dans cet hôtel. Deux époux, longtemps séparés, vont se réunir aujourd'hui.

TSAÏ-YONG

Ma femme, expliquez-vous clairement.

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Votre cœur est déjà navré de tristesse ; si je parle d'une manière intelligible, vous ferez retentir l'air de vos gémissements et de vos cris.

TSAÏ-YONG

Je ne comprends rien à tout cela.

NIEOU-CHI

(Elle chante)

Apprenez donc que l'auteur de ces vers est votre femme légitime. Son nom de famille est Tchao. Seigneur, la répudierez-vous à cause de cela ?

TSAÏ-YONG, frappé de stupeur

p.270 Ma femme légitime ! — Tchao-ou-niang ! — Ah, elle est encore loin de ces lieux.

NIEOU-CHI

Si vous en doutez, permettez que je l'appelle.

(Elle appelle Tchao-ou-niang)

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Il me semble qu'un débat s'élève ; c'est probablement mon époux qui vient de lire les vers, et....

NIEOU-CHI, appelant pour la seconde fois Tchao-ou-niang

Ma sœur, ma sœur, venez vite.

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Quelle est cette voix ?... Je pense que c'est Madame qui m'appelle. — Il sait tout maintenant !

(Tchao-ou-niang entre dans la bibliothèque)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

NIEOU-CHI, montrant Tchao-ou-niang

(A Tsai-yong)

Seigneur, voici celle qui a composé les vers. La reconnaissez-vous maintenant ? — Elle arrive de Tchîn-lieou.

TSAÏ-YONG, reconnaissant Tchao-ou-niang

(Il chante)

O ciel ! quoi, c'est vous, ma femme !... Mais d'où vient que je vous revois couverte d'une longue serpillière blanche ? Ces vêtements lugubres.... (Il p.²⁷¹ soupire) Serait-ce que mon père et ma mère ont cessé de vivre ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Seigneur, à partir du jour où vous nous avez fait vos adieux, l'inondation et la sécheresse ont tour à tour ravagé notre pays. Hélas ! que la vie est pénible quand on languit de misère et de pauvreté !

TSAÏ-YONG

Est-ce que le seigneur Tchang, qui était si bon, si compatissant, n'est pas venu à votre secours ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Le seigneur Tchang seul a été touché de nos souffrances. — C'était le soutien de la famille. — Hélas ! comment aurions-nous trouvé, sans lui, un allègement à nos maux ?

TSAÏ-YONG, avec vivacité

Et ensuite, ensuite, qu'est-il advenu ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

Ensuite, votre père et votre mère ont succombé l'un après l'autre aux douleurs de la faim.

TSAÏ-YONG, versant des larmes

Ils sont morts ! — Dites-moi, Ou-niang, comment avez-vous pu, dans votre détresse, ensevelir mon père et ma mère ? p.272

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

J'ai vendu ma chevelure pour acheter un cercueil ; j'ai fait des funérailles aux parents de mon époux.

TSAÏ-YONG

Et maintenant reposent-ils en paix dans la tombe ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

J'ai ramassé de la terre dans le pan de ma tunique de chanvre ; j'ai élevé moi-même un tombeau aux parents de mon époux.

TSAÏ-YONG

(Il chante)

Les paroles que je viens d'entendre m'ont révélé tous mes maux. Je suis dévoré de regrets et de douleur !

(Il tombe évanoui ; Tchao-ou-niang et Nieou-chi le relèvent)

TCHAO-OU-NIANG

Reprenez vos esprits. (Montrant le tableau peint.) Seigneur, vous avez devant les yeux les portraits de votre père et de votre mère.

TSAÏ-YONG, sanglotant

Tsaï-yong a manqué de piété filiale ; il a abandonné son père et sa mère.

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

(Il se prosterne devant les portraits et chante) p.273

O mes parents, quand je me suis séparé de vous, je ne savais pas qu'une fois entré dans les charges je ne pourrais plus quitter la magistrature pour retourner dans mon pays.

(A Tchao-ou-niang)

O mon épouse, c'est à cause de moi que vous avez éprouvé tant de fatigues, tant d'humiliations ; c'est à cause de moi que l'infortune s'est appesantie sur vous. Je vous remercie d'avoir élevé un tombeau à mon père, un tombeau à ma mère. Comment pourrai-je reconnaître vos bienfaits ? Ah ! dira-t-on encore qu'un homme doit veiller à l'éducation de son fils pour avoir un appui dans sa vieillesse ?

(Il parle)

Ma femme, qui a peint ces deux portraits ? — Ils sont d'une exacte ressemblance.

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante)

Ces deux figures, c'est moi qui les ai peintes.

TSAÏ-YONG

Et pendant votre voyage, qui vous a fourni des provisions de bouche ?

TCHAO-OU-NIANG

(Elle chante à voix basse)

Je demandais l'aumône en jouant du luth. (A voix haute.) Seigneur, pourquoi parlez-vous des fatigues que j'ai éprouvées, des chagrins que j'ai ressentis ? p.274 Regardez votre père et votre mère ; voyez leurs corps qui ressemblent à deux arbres desséchés....

Le pi-pa-ki
ou l'histoire du luth

TSAÏ-YONG

(Il chante)

Hélas ! peut-on prévenir les calamités que le ciel fait descendre sur la terre ? — Je vais quitter mon bonnet ; je vais quitter mon costume et ma ceinture.

(Il ôte son costume)

NIEOU-CHI

Seigneur, il faut présenter aujourd'hui un placet, et renoncer pour un temps à la magistrature. Je veux aller avec vous accomplir les cérémonies funèbres.

TSAÏ-YONG

Vous ne pourrez pas supporter les fatigues du voyage.

NIEOU-CHI

Seigneur, comment oserais-je craindre la peine et la fatigue ? Je veux visiter avec vous le tombeau de votre père, le tombeau de votre mère ; j'arracherai les ronces et les épines qui couvrent le lieu des offrandes.

TSAÏ-YONG, à Tchao-ou-niang

Reposez-vous de vos fatigues ; dans quelques jours, vous repartirez avec nous pour Tchîn-lieou. (A Nieou-chi.) Nous n'avons pas besoin d'attendre le retour de Li-wang. (A Tchao-ou-niang.) Je vais présenter ^{p.275} un placet à l'empereur. Le monarque bienfaisant qui règne sur la Chine vous accordera de nobles récompenses. — Ou-niang, mon père et ma mère recevront, à cause de vous, des honneurs posthumes, et les historiographes perpétueront le souvenir de votre piété filiale.

@